

Université de Montréal

Martin Bertrand, du Maroc à l'Indochine
Microhistoire d'un « tirailleur métropolitain »
(1943 -1951)

Par
Jacques Dehouck

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise ès arts (M.A.) en histoire, option Histoire au collégial

Août 2019

© Jacques Dehouck, 2019

Université de Montréal
Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Martin Bertrand, du Maroc à l'Indochine
Microhistoire d'un « tirailleur métropolitain »
(1943 -1951)

Présenté par
Jacques Dehouck

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Deborah Barton
Présidente du jury

Dyala Hamzah
Directrice de recherche

Laurence Monnais
Codirectrice

Eric Jennings
Membre du jury

Résumé

Cadet sans terre d'une famille paysanne des Hautes-Alpes, Martin Bertrand (1915-2008) échappe au séminaire en s'engageant dans la garde républicaine mobile qui le conduira à Casablanca, au Maroc, où il sera stationné dès 1941. Mobilisé en 1943 à la suite du débarquement des Alliés en Afrique du Nord, il est affecté à l'encadrement d'une unité coloniale marocaine. Avec « ses » tirailleurs, il participe à la campagne d'Italie, au débarquement en Provence, à la libération de l'Alsace et à l'occupation de l'Allemagne. Après avoir regagné le Maroc pour quelques années, son bataillon est déployé de 1949 à 1951 à Tourane, en Indochine, où l'administration coloniale française tente de reprendre le contrôle de la région.

Durant chacune de ses longues absences, Martin Bertrand écrira quasi quotidiennement à son épouse, Hélène, originaire d'une famille de colons espagnols installés en Algérie. Par l'analyse de cette correspondance, ce mémoire de maîtrise propose d'intégrer l'expérience de Martin Bertrand, sous-officier d'un régiment colonial, au sein d'une histoire impériale plus large; celle d'une France qui mène ses troupes au front de ses dernières guerres coloniales et qui déstabilise, dans ce processus, l'ordre qui régit la fonction et la position de chaque soldat. Ainsi, en faisant parler les mots intimes de Martin Bertrand au prisme du contenu de sources plus officielles, telles que les rapports militaires sur le moral des hommes, ce mémoire rend compte à la fois de la complexité des hiérarchies sociales et raciales qui établissent les rapports entre les sous-officiers français et la troupe « indigène » tout autant qu'il explore les questionnements identitaires plus personnels d'un petit cadre.

Mots-clés : tirailleurs marocains, armée coloniale française, sous-officier, Seconde Guerre mondiale, première guerre d'Indochine, microhistoire, nouvelle histoire impériale, histoire familiale, identité, altérité.

Abstract

Deprived of his land inheritance like many youngest-born of peasant descent, Martin Bertrand (1915-2008) eventually fled life as a seminarian in the French High-Alps by enlisting in the Mobile Guard and then being stationed in Casablanca, Morocco in 1941. Following the Anglo–American invasion of French North Africa, he was drafted in 1943 to lead a Moroccan colonial recruit unit. With “his” *tirailleurs*, he took part in the Italian campaign, the Provence landing, the liberation of Alsace, and the occupation of Germany. After the War, he returned to Morocco only to be deployed 3 years later with the same battalion to Tourane, Indochina where the French colonial administration attempted to retake control of the region.

During each one of his long absences, Martin Bertrand wrote almost daily to his wife H el ene, descendent of Spanish settlers established in Algeria. By analyzing these letters, this master’s thesis proposes to integrate Martin Bertrand’s experiences, in his functions as a non-commissioned officer in a colonial regiment, into a broader imperial story where France led her armies through her last colonial wars and destabilized the colonial order under which each soldier was governed. Furthermore, this study compares Martin Bertrand’s private letters with more official sources like troop morale reports which allows for an analysis of the complex social and ethnic hierarchies between French non-commissioned officers and “indigenous” troops. At the same time, it explores the deeper questionings of a military intermediary’s self-identity.

Keywords: Moroccan colonial soldiers, French Colonial Army, non-commissioned officer, World War II, First Indochina War, microhistory, new imperial history, family history, identity, alterity.

Table des matières

Liste des sigles et abréviations	iv
Remerciements	v
Introduction – Ouvrir un tiroir	1
Chapitre 1 – Itinéraires	22
1. <i>Du Noyer à Casablanca</i>	25
a. Une enfance au Noyer	26
b. Au séminaire	29
c. Garde mobile	32
d. Hélène et le Maroc	35
2. <i>De Pouzzoles à Tourane</i>	40
a. La mobilisation	41
b. La campagne d'Italie	42
c. La Libération	45
d. L'occupation de l'Allemagne	48
e. Retour en Afrique du Nord	51
f. La guerre d'Indochine	53
Chapitre 2 – 2791 kilomètres	61
1. <i>Intégrer un régiment de tirailleurs marocains</i>	64
a. La fabrication de l'esprit de corps	64
b. Les premiers mois du sous-officier	71
2. <i>Devenir tirailleur</i>	74
a. Le bon chef	74
b. « Nous les tirailleurs »	78
3. <i>Où est l'Autre ?</i>	82
a. L'« Autre métropolitain »	82
b. La persistance de l'ordre colonial	86
Chapitre 3 – À Tourane, au bureau	90
1. <i>Une « guerre gigogne »</i>	95
2. <i>Entre inquiétude et lassitude</i>	98
a. Dépassé par les événements	98
b. Menaces omniprésentes et invisibles	100
c. Le retour de l'« Autre métropolitain »	102
d. Du Maroc à l'Indochine	105
e. Loin des yeux	111
3. <i>Un besoin de repères</i>	115
a. Les vertus d'un méchoui	115
b. La compagnie de Mohamed	119
Conclusion – De Taza à Donaueschingen	125
Bibliographie	132

Liste des sigles et abréviations

- A.E.F. : Afrique équatoriale française
- A.F.N. : Afrique française du Nord
- A.L.N. : Armée de libération nationale
- A.M.M. : Affaires militaires musulmanes
- A.N.V. : Armée nationale vietnamienne
- A.O.F. : Afrique occidentale française
- B.M.C. : Bordel militaire de campagne
- C.E.F. : Corps expéditionnaire français (d'Italie)
- C.E.F.E.O. : Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient
- F.F.A. : Forces françaises en Allemagne
- F.F.I. : Forces françaises de l'intérieur
- F.F.L. : Forces françaises libres
- G.R.M. : Garde républicaine mobile
- P.C.F. : Parti communiste français
- P.C.I. : Parti communiste indochinois
- R.D.V.N. : République démocratique du Viêt Nam
- R.T.M. : Régiment de tirailleurs marocains
- T.O.A. : Troupes d'occupation en Allemagne

Remerciements

À mes yeux, l'élaboration de ce mémoire a été, avant tout, une aventure humaine extraordinaire. J'ai eu la chance inouïe de la vivre entouré de personnes exceptionnelles et je veux ici leur signifier mon infinie gratitude.

Ce mémoire m'a conduit à nouer et à renouer le contact avec plusieurs membres de ma famille. Le temps passé en leurs compagnies m'a démontré combien il était salutaire de prendre un moment pour écouter des proches que la vie écarte trop souvent de nos chemins. Merci à Betty, Agnès et Mohamed, ainsi qu'à Jean à qui je pense fort. Merci à Odette, avec qui j'ai eu la chance d'échanger quelques pas de danse, à Martine et Liliane, à Gérard et Pierre-Henri. J'ai une très grosse pensée pour Yvette que je veux aussi remercier, peu importe où elle se trouve aujourd'hui. Merci à mes plus proches, ma mère, Marie-Martine, mon père, Didier, et mon grand frère, Vincent. Enfin, sans qu'il fasse partie de la famille, je veux également dire merci à Edmond Bertrand pour le temps qu'il a accordé à me raconter son histoire du Noyer.

Je salue mes deux directrices de recherche, Dyala Hamzah et Laurence Monnais. Merci de m'avoir indiqué la direction de cette merveilleuse voie. Merci de l'avoir parcouru à mes côtés. Merci également à Cynthia Milton pour le soutien sans faille et les précieux encouragements.

Je remercie la Faculté des arts et des sciences pour l'appui financier qu'elle m'a apporté par le biais de la bourse Mgr-Olivier-Maurault ainsi que le Centre canadien d'études allemandes et européennes pour son accueil et son support. Je veux également remercier le personnel des archives diocésaines de Gap et Embrun tout autant que celui du Service historique de la Défense à Pau pour leur gentillesse et la qualité de leurs services.

Mes amis sont pour beaucoup dans la réalisation de ce mémoire. Sans les fous rires, les mots enthousiastes ou ceux qui motivent, sans leur aide généreuse, je ne serais jamais parvenu à mener à bien ce projet. Je veux donc remercier Mark, Laurence, Jesse, Thibault. Merci, Mélanie, pour ta lecture attentive et pour tes avis. Merci à Mathilde, Gabrielle et Sophie qui m'ont accompagné tout au long de ce cycle universitaire. Merci à mon camarade d'archives, Philipp. Merci à mes voisins de bureau et féroces pilotes de course à chaise sur roulettes, Mathieu et Philip-Emmanuel. Merci à mes colocataires des derniers jours, Héléne, Benjamin, Mathis, Lou et Bestof pour l'accueil dans un milieu des plus propices pour vivre pleinement cet épilogue.

Enfin, merci à toi Clara, et à ce pouvoir magique que tu détiens d'être là, présente, et ce même à distance. Le chapitre suivant nous appartient.

Ces poussières du siècle ne reposent pas dans quelque urne du temple familial; elles sont en suspension dans l'air, elles voyagent au gré des vents, s'humectent à l'écume des vagues, paillettent les toits de la ville, piquent notre œil et repartent sous un avatar quelconque, pétale, comète ou libellule, tout ce qui est léger et fugace.

Ces anonymes, ce ne sont pas les miens, ce sont les nôtres.

– Ivan Jablonka

Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus

Introduction

Ouvrir un tiroir

« Papi, c'était comment la guerre ? » Cette question, je me rappelle l'avoir posée de nombreuses fois à mon grand-père durant mon enfance. Je me souviens d'une fois en particulier : je devais avoir 10 ans et nous nous promenions tous les deux aux bords de la piste cyclable qui longeait sa résidence, à Toulon, refuge méditerranéen dans lequel lui et ma grand-mère passaient leurs hivers, fuyant les intempéries alpines. Je lui posais donc pour la énième fois la question fatidique. En plus de l'habituel « on ne parle pas de ces choses-là », auquel chaque membre de ma famille avait déjà au moins une fois eu droit, il avait ajouté ces quelques mots : « tu sais, la guerre, c'est difficile, on y perd beaucoup de gens qui nous sont chers ». La réponse était certes insatisfaisante. Elle avait néanmoins rempli sa mission et réussi à imposer le silence que mon grand-père espérait. Sibylline, elle autorisait en même temps mon imagination à vagabonder. Il était difficile d'en apprendre sur la vie de mon grand-père. Timide et réservé, il parlait rarement de lui-même. Je savais qu'il avait fait la Seconde Guerre mondiale et je me suis longtemps plu à l'imaginer en héros terrassant les troupes du maléfique Hitler. Et si mon père m'avait fréquemment mis en garde contre ma vision très manichéenne de la chose, j'avais quand même besoin de cette figure héroïque, j'avais besoin d'être fier de mon histoire familiale et c'est dans cette direction que mon imagination s'orientait le plus souvent.

Martin Bertrand est décédé le 9 décembre 2008, à quelques mois de mon déménagement à Montréal. Huit ans après son départ, et le mien, je suis retourné dans la maison familiale située au Noyer, un petit village des Hautes-Alpes. À la recherche d'un sujet de mémoire de maîtrise, je souhaitais me pencher sur les tensions identitaires qui transparaissent au travers des non-dits de ma grand-mère, Hélène Gelisses, sa femme. Certaines de ses archives personnelles, révélées à sa mort le 22 janvier 1999, m'avaient appris ses origines espagnoles et sa naissance

dans un village algérien. Je voulais comprendre pourquoi elle avait décidé de mettre en sourdine son identité pied-noire. Ma mère et ma tante m'avaient indiqué qu'il y avait quelques lettres qui traînaient dans le fond de tiroir d'une vieille armoire située dans la chambre de mes grands-parents. Elles me parlaient d'une correspondance que ceux-ci avaient entretenue pendant la guerre. Le tiroir en question s'était avéré beaucoup plus prolifique que je ne l'avais imaginé : 974 lettres en tout, toutes écrites de la main de mon grand-père. Devant moi se trouvait un corpus à la fois vertigineux et effrayant, vertigineux en raison de sa quantité, effrayant par l'intimité des propos qu'il contenait.

Comment faire résonner convenablement les mots de Martin Bertrand devant l'absence des lettres de ma grand-mère ? Sans les mots de sa correspondante à portée, il devenait délicat d'appréhender le contexte dans lequel Martin Bertrand écrivait. À quelles questions répondait-il ? Et quelles étaient celles qu'il esquivait ? Parce que je les ai connus, il était tentant pour moi de spéculer abusivement sur le caractère et les réactions de mes grands-parents. Dès lors, comment fallait-il conduire une recherche scientifique portant sur des personnes auxquelles je suis encore tant attaché ? Après quelques hésitations, je me suis convaincu que pour mener à bien ce projet de mémoire, il me faudrait établir une distance émotionnelle convenable. Si je me suis senti incapable de les appeler froidement par leurs noms de famille, Bertrand et Gelisses, comme le voudrait l'usage de la pratique scientifique, je me devais néanmoins de laisser de côté les surnoms affectueux. Pour mener à bien ce travail, papi et mamie seraient désormais Martin et Hélène. Dans ce mémoire, l'usage du prénom fera office de balise pour le lecteur, lui rappelant que ce travail historique est aussi celui d'un petit-fils sur ses grands-parents.

Martin est né le 26 février 1915 dans le village du Noyer situé dans la vallée du Champsaur. Fils cadet d'une famille rurale, il passe sa scolarité sur les bancs du petit et du grand séminaire. Il intègre l'armée française à la suite de son service obligatoire et s'engage d'abord à titre de garde républicain mobile. En 1941, sa

carrière militaire l’emmène à Casablanca, dans le Maroc sous protectorat français. Dans la nouvelle métropole coloniale, il rencontre Hélène Gelisses qu’il épousera le 11 avril 1942. Mobilisé à titre de cadre dans un bataillon du 4^e régiment de tirailleurs marocains (4^e R.T.M.), il part en campagne militaire en Italie en janvier 1944. Il participe à la bataille du Garigliano, au débarquement de Provence, à la libération de l’Alsace et à l’occupation de l’Allemagne après l’armistice. Après avoir regagné le Maroc pour quelques années, son bataillon intègre le corps expéditionnaire pour la « pacification » de l’Indochine, de 1949 à 1951. Toutes datées, les 974 lettres que le sous-officier a envoyées pendant son temps passé dans l’armée sont autant de traces de l’expérience d’un métropolitain au sein d’une troupe coloniale française. Au rythme d’un rituel quasi quotidien entre le 22 avril 1943 et le 2 octobre 1951, la correspondance de Martin témoigne du même fait des rapports que ce dernier entretenait avec les soldats marocains de son régiment. En rapportant l’expérience coloniale du sous-officier, les lettres de Martin témoignent de l’histoire des troupes coloniales françaises sous l’angle inusité d’un « petit » cadre métropolitain.

Les troupes coloniales françaises dans la nouvelle histoire impériale

Ce mémoire s’inscrit dans le courant de la nouvelle histoire impériale (*new imperial history*). Ce courant historiographique, qui émerge durant les années 1990, tire sa principale impulsion des études postcoloniales et se nourrit notamment des travaux d’Edward Saïd¹ et de Dipesh Chakrabarty² qui, tous deux, établissent dans une perspective foucauldienne le lien entre la production du savoir et le pouvoir. Dans un premier temps, la nouvelle histoire impériale est ainsi venue remettre en question la production scientifique, dont historienne, sur l’impérialisme britannique. Étroitement liées aux études postcoloniales, les études

¹ Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 2003 [1978], 394 p.

² Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2008 [2000], 301 p.

subalternes ont, elles aussi, contribué de façon importante au développement de la nouvelle histoire impériale. Les tenants de ce courant auquel sont rattachés de nombreux chercheurs indiens, dont Ranajit Guha³, considèrent que, pour mener à bien des études sur les « subalternes » – c'est-à-dire des personnes marginalisées par exemple en fonction de leur classe, de leur race ou de leur genre – il est nécessaire de recourir à des sources produites par ces mêmes groupes « subalternes ». En saisissant cet enjeu de la production du savoir, les chercheurs de la nouvelle histoire impériale ont ainsi questionné l'objectivité supposée des travaux issus d'institutions telles que *The Cambridge History of the British Empire*⁴ ou encore *The Oxford History of the British Empire*⁵ qui s'appuyaient massivement sur des sources produites par les administrations coloniales pour parler du fait colonial. Ce renouvellement dans le choix des sources a permis de revenir sur la prétendue unilatéralité des rapports de pouvoir entretenus entre la métropole et ses colonies. En se concentrant sur le parcours des personnes autant que des objets ou même des idées, les études portant sur les mobilités, les réseaux et les connexions⁶ entre le centre et les périphéries refaçonnaient ainsi la géographie du fait colonial, réévaluant par la même occasion l'agentivité (*agency*) des colonies. Le tournant culturel entrepris avec la nouvelle histoire impériale permet également de démontrer qu'au-delà de sa domination économique et politique, la métropole fabriquait un ensemble de normes. En ce sens, les travaux

³ Ranajit Guha, *Elementary Aspects Of Peasant Insurgency In Colonial India*, Durham, Duke University Press, 1999 [1983], 361 p.

⁴ John Holland Rose *et al.*, dir., *Cambridge History of the British Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1929-1959, 8 vol.

⁵ William Roger Louis *et al.*, dir., *The Oxford History of the British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1998-1999, 5 vol.

⁶ Alan Lester, *Imperial Networks: Creating Identities in Nineteenth-Century South Africa and Britain*, Londres/New York, Routledge, 2001, 257 p.

effectués au prisme de l'intersectionnalité firent la lumière sur les représentations coloniales relatives au genre, à la race ou encore à la classe.⁷

L'évolution de la recherche sur l'histoire des troupes coloniales de l'armée française est représentative de l'intégration des enjeux soulevés plus généralement par la nouvelle histoire impériale. Auparavant, le travail de recherche a d'abord été entrepris par des vétérans des régiments en question, comme en témoigne l'ouvrage de Jean Verhaeghe, ancien officier de l'Armée de terre, sur l'histoire du 4^e R.T.M.⁸ Dans ces ouvrages, le récit est celui de l'histoire-bataille et cherche avant tout à rendre un hommage militaire au parcours des régiments, de leur création à leur dissolution. D'autres compilations plus récentes ont cependant réussi à apporter un regard plus détaché vis-à-vis de l'institution militaire tout en s'attelant à l'imposant travail de synthèse de l'histoire de l'armée coloniale française, comme en témoignent, par exemple, les travaux d'Anthony Clayton⁹. Dès 2006, le succès entourant la diffusion du film « Indigènes », réalisé par Rachid Bouchareb et qui relate le périple d'un régiment de tirailleurs algériens à travers les campagnes de la Seconde Guerre mondiale, a amplement contribué à populariser l'histoire des troupes coloniales françaises, dynamisant par la même occasion la recherche scientifique à leur égard. La nouvelle histoire impériale est également venue investir ce champ d'études et les travaux portent désormais plutôt sur l'expérience des soldats coloniaux que sur celle du parcours de telle ou telle unité. L'ouvrage « *Race and War in France* »¹⁰ de Richard Fogarty s'est par exemple arrêté sur la question de la racialisation et du racisme de l'armée française à l'égard de ses troupes coloniales durant la Première Guerre mondiale. En soulevant l'enjeu des

⁷ Voir par exemple : Tony Ballantyne et Antoinette Burton, dir., *Bodies in Contact: Rethinking Colonial Encounters in World History*, Durham/ Londres, Duke University Press, 2005, 445 p.; Mrinalini Sinha, *Specters of Mother India: The Global Restructuring of an Empire*, Durham, Duke University Press, 2006, 366 p.

⁸ Jean Verhaeghe, *Le 4^e R.T.M. : Histoire d'un régiment de tirailleurs marocains*, Vincennes, Service Historique de l'Armée de terre, 1989, 229 p.

⁹ Anthony Clayton, *Histoire de l'armée française en Afrique : 1830-1962*, Paris, Albin Michel, 1994, 550 p.

¹⁰ Richard S. Fogarty, *Race and War in France: Colonial Subjects in the French Army, 1914-1918, War, Society, Culture*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008, 374 p.

normes et des représentations, Fogarty a fait de l'armée coloniale française le symbole des contradictions de la France, républicaine et colonialiste à la fois.

La diversification des sources a également permis à la recherche de proposer un récit renouvelé de certains fragments de l'histoire de France. S'appuyant sur de nombreux témoignages, Eric Jennings¹¹ a par exemple réussi à démontrer avec nuances, le rôle primordial qu'avaient joué les soldats coloniaux de l'Afrique-Équatoriale française (A.E.F.), seule colonie tenue à l'écart du contrôle de Vichy, dans le processus de la Libération. Plus récemment encore, et toujours appuyés par la diversification des sources et guidés par la question des représentations, des travaux variés se sont concentrés sur l'expérience des soldats coloniaux durant la période des décolonisations¹², tandis que d'autres se sont attelés à l'épineuse question de la mémoire coloniale, en particulier au prisme du massacre des tirailleurs sénégalais au camp de Thiaroye, au Sénégal, en 1944¹³. Nous pouvons enfin souligner l'importante contribution apportée par la thèse doctorale de Claire Miot¹⁴ qui cherche, à travers l'écriture d'une « histoire totale », à réconcilier des approches plus traditionnelles, qu'elles soient politiques ou militaires, aux analyses socioculturelles de l'histoire des troupes coloniales de l'armée française. Malgré un intérêt manifeste pour l'histoire des troupes coloniales de l'armée française, très peu d'études se sont penchées sur l'histoire des militaires appartenant aux catégories intermédiaires de ces unités, qui ne sont ni d'importants décideurs, ni ne font partie du groupe des hommes du rang. Le travail de Nicole Zehfuss portant sur l'expérience et les perceptions de Léon Gaillet, un officier subalterne d'origine

¹¹ Eric Jennings, *La France libre fut africaine*, Paris, Perrin, 2014, 352 p.

¹² Ruth Ginio, *The French Army and Its African Soldiers: The Years of Decolonization*, Lincoln/ Londres, University of Nebraska Press, 2017, 250 p.

¹³ Voir : Armelle Mabon, *Les prisonniers de guerre "indigènes" : Visages oubliés de la France occupée*, Paris, La Découverte, 2010, 297 p.; Martin Mourre, *Thiaroye 1944 : histoire et mémoire d'un massacre colonial*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, 239 p.

¹⁴ Claire Miot, *Sortir l'armée des ombres, Soldats de l'Empire, combattants de la Libération, armée de la Nation : la Première armée française, du débarquement en Provence à la capitulation allemande (1944-1945)*, thèse de Ph.D., École Normale Supérieure de Cachan, 2016, 934 p.

métropolitaine ayant œuvré au sein d'un régiment de tirailleurs sénégalais durant la Première Guerre mondiale, en est un des rares exemples¹⁵.

Dans le présent mémoire, il ne s'agira pas de compiler les histoires et les expériences variées d'un régiment ou même d'un bataillon. L'histoire racontée ici s'arrête au contraire sur le vécu singulier d'un sous-officier d'une troupe marocaine. Notons par ailleurs que bien que la recherche sur les troupes coloniales ait suscité, dans les dernières années, un intérêt certain, le travail portant sur les régiments provenant du Maroc reste encore marginal. L'intérêt du parcours de Martin réside dans le fait qu'il porte le témoignage d'un petit cadre d'une troupe coloniale. Ni officier, ni tirailleur marocain, ni parisien, ni pied-noir¹⁶, Martin se situe au carrefour de bien des identités au sein de l'ordre colonial. La correspondance de ce « tirailleur métropolitain » nous raconte son voyage dans l'espace impérial français, de l'Afrique du Nord à l'Indochine, mais aussi dans le temps, au moment où l'empire amorce son déclin. Dans ce mouvement spatio-temporel, nous proposons d'observer les contours, la perméabilité et les oscillations de la ligne d'altérité que Martin trace et qui le sépare des Autres, les soldats marocains de son régiment. Les lettres de Martin permettent ainsi d'approcher une « microphysique de l'ordre colonial »¹⁷ répondant à l'expérience très personnelle du cadre métropolitain au sein de sa troupe coloniale.

Identités et représentations de l'Autre et de soi

Les questions entourant l'identité du sous-officier Martin Bertrand seront au cœur de ce mémoire de recherche. Nous entendons ici l'identité comme une catégorie de pratiques (*category of practice*), sociales, politiques ou juridiques plutôt

¹⁵ Nicole M. Zehfuss, « From Stereotype to Individual: World War I Experiences with "Tirailleurs sénégalais" », *French Colonial History*, vol. 6, 2005, p. 137-157.

¹⁶ Bien qu'utilisé ici de façon quelque peu anachronique, dans ce mémoire, ce terme sera utilisé afin de désigner les Français s'identifiant à la communauté coloniale européenne installée en Afrique du Nord.

¹⁷ Ann Laura Stoler, *La chair de l'empire : savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013 [2002], p. 22.

qu'une catégorie d'analyse (*category of analysis*)¹⁸. En effet, l'observation des pratiques liées au positionnement identitaire de tel ou tel acteur historique ne suppose pas pour autant d'adhérer à la supposée réalité empirique qui engagerait un tel positionnement. Ainsi, il n'est pas nécessaire, ni même recommandé, de théoriser le concept de race – au risque de légitimer la viabilité d'une telle catégorie – pour reconnaître la présence d'un discours et de pratiques racialisantes au sein de l'armée française et chez ses officiers. Partant de ce principe, ce mémoire propose d'observer les mots de Martin comme étant porteurs d'un discours singulier autant que témoins de certaines pratiques qui émanent de ses réflexions identitaires.

Le discours identitaire de Martin sera par ailleurs approché comme une compréhension particulière et unique de soi plutôt que comme une réalité universelle. En reprenant le « sens pratique » de Pierre Bourdieu, Frederick Cooper et Rogers Brubaker proposent une définition de la compréhension de soi (« self-understanding ») : « one's sense of who one is, of one's social location, and of how (given the first two) one is prepared to act »¹⁹. Les mots de Martin ne sont pas le gage d'une norme représentative de tous les sous-officiers des troupes coloniales de l'armée française. Son discours puise dans un contexte biographique qui lui est propre et qui fait écho à un positionnement social (« social location ») précis et particulier. De plus, notre analyse se situe entre une lecture « forte » du concept d'identité, qui admet la persistance d'évènements constitutifs qui forment une identité, et une lecture « faible », qui lui préfère l'observation de l'instabilité, des fluctuations et de la multiplicité d'un même discours identitaire.

Parce que nos observations sur l'identité de Martin reposent sur la correspondance qu'il adresse à sa femme, elles s'inscrivent *de facto* dans le registre de la représentation. Il n'est possible de peser convenablement le poids des mots de Martin que si nous gardons continuellement en tête que ses lettres sont adressées

¹⁸ Frederick Cooper, *Colonialism in Question: Theory, Knowledge, History*, Berkeley, University of California Press, 2005, p. 59-90.

¹⁹ *Ibid.*, p. 73.

et qu'elles formulent donc une mise en scène de soi-même inévitable quoique contingente, aussi discrète soit-elle. L'analyse des représentations identitaires formulées par Martin se fera au prisme de l'altérité qui s'en dégage. Le terme implique une interaction entre l'identification de soi et de l'Autre. Contrairement au petit « autre », l'Autre se constitue devant son signifiant comme une altérité essentielle. De ce fait, il est le point d'origine d'où émerge le discours²⁰. Il se présente en raison d'un ordre symbolique, dans notre cas, l'ordre colonial.

La représentation, en tant que geste, implique intrinsèquement le recours à des pratiques d'identification et de catégorisation qui jaugent la place du soi dans la société. Si l'identité, en tant que pratique, n'est ni omniprésente ni acceptée de tous, l'identification et la catégorisation sont, quant à elles, des mécanismes constitutifs de la vie sociale. L'agent identificateur active ainsi avec plus ou moins d'autonomie des procédés d'identification. Ces procédés peuvent être relatifs à des relations directes et interpersonnelles, qu'elles soient familiales, amicales ou professionnelles. Cependant, l'individu adapte aussi ses pratiques d'identification et de catégorisation établies en fonction de grilles de lectures provenant de formations sociales élargies qui révèlent les normes imposées par ces dernières. À titre d'institution, l'État ou l'armée, par exemple, sont à l'origine de nombreuses catégories d'identification qui peuvent être relatives au genre, à la race, à la classe ou encore au local et au global. Ces catégories ne sont néanmoins jamais l'objet d'une adhésion sociale homogène et unanime. Chaque individu dispose ainsi de sa propre autonomie et de ses propres grilles de lecture.

Si l'analyse des représentations permet d'observer le degré d'autonomie d'un agent vis-à-vis de la grille de lecture proposée ou imposée par une entité plus large, elle nous permet également de comprendre le sentiment d'appartenance de ce même agent vis-à-vis d'un groupe. Ce dernier point implique la recherche d'un discours qui révélerait un lien d'identification ou une forme de conscience collective

²⁰ Jean-Pierre Cléro, « Concepts lacaniens », *Cités*, vol. 16, n°4, 2003, p. 145-158.

construite autour de solidarités exprimées avec plus ou moins de tangibilité. L'affection qu'un individu exprime vis-à-vis d'un groupe souligne son degré d'implication et détermine ainsi la force des liens qui l'unissent au groupe. De ce fait, un lien d'appartenance à un groupe, s'il est avéré, peut être conçu comme une fibre dans un tissu, par sa matière, sa solidité, ou la tension de ses mailles. Si le discours d'identification et de catégorisation révèle le degré d'implication d'un individu auprès d'un groupe, il nous permet enfin d'évaluer sa capacité à concevoir des parentés au sein de ce même groupe. Ces ressemblances « imaginées » – pour reprendre un qualificatif cher à Benedict Anderson²¹ – déterminent elles aussi le degré d'implication de l'agent dans un ensemble relationnel déterminé. Au même titre que pour les procédés d'identification institutionnels, l'observation du discours des ressemblances n'exprime jamais l'adhésion de l'ensemble des membres du groupe à des caractéristiques uniformes. Chaque membre conceptualise individuellement l'identité du groupe selon une histoire et des contextes qui lui sont propres.

De la microhistoire

« Self- and other-identification is fundamentally situational and contextual »²². Ces mots de Cooper et Brubaker invitent à réfléchir au moyen de donner de la chair aux usages encadrant le concept d'identité. Si elle n'est associée à aucune charte méthodologique déterminée, la microhistoire propose une pratique d'écriture souple qui saurait relever le défi de la contextualisation. Émergeant au courant des années 1970 en Italie, la *microstoria* est un courant à la fois historiographique et méthodologique imaginé par des historiens soucieux de proposer une alternative aux approches historiques en vogue à cette période, à savoir l'analyse quantitative et l'observation de larges structures sociales. À la tête

²¹ Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 2016 [1983], 240 p.

²² Cooper, *op. cit.*, p. 71.

de cette nouvelle approche, des chercheurs comme Carlo Ginzburg ou encore Giovanni Levi²³ regrettaient ainsi que les résultats des recherches macroscopiques passent à côté d'une histoire des expériences et des vécus, en s'attelant notamment à l'observation des relations, des réseaux et des mobilités. Les tenants de la microhistoire partagent ainsi des constats semblables à ceux de la nouvelle histoire impériale.

Souvent confondue avec l'approche biographique parce qu'elle utilise généralement l'individu comme unité d'analyse²⁴, la microhistoire réinterprète au contraire cette dernière pour lui donner une substance qui lui a souvent échappé : elle invite à accepter les incohérences d'un même vécu, refusant la lecture téléologique d'une vie dirigée vers son destin, que la biographie aurait pour tâche de reconstruire d'une manière linéaire. De plus, la microhistoire invite à ne pas tomber dans le piège de la surreprésentativité. Le parcours d'un individu n'est en aucun cas exemplaire du groupe social auquel le chercheur souhaite le faire appartenir. Néanmoins, l'analyse microhistorique permet de révéler des comportements similaires d'un cas à un autre et guide l'enquête du chercheur. De plus, cette approche utilise généralement l'histoire d'un individu comme prétexte pour faire résonner un contexte plus large sous une nouvelle perspective.

Ce mémoire applique les consignes méthodologiques de la microhistoire; il formule des questions identitaires qui trouveront sens et résonance grâce à un effort soutenu de contextualisation. Dans un premier temps, il sera question d'interroger l'identité de notre agent historique et ainsi de chercher à savoir si des éléments fondateurs ou des conditions changeantes déterminent le rapport que Martin entretient globalement à l'empire et plus étroitement à sa troupe. D'où vient

²³ Voir, Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVIe siècle*, Paris, Aubier, 2014 [1976], 301 p.; Giovanni Levi, *Le Pouvoir au village : histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1989 [1985], 230 p.

²⁴ Il est à noter que la microhistoire ne s'arrête pas à cette unité d'analyse. Plusieurs travaux élaborés d'après cette approche se sont ainsi intéressés à l'histoire d'un emplacement précis, une place publique, un quartier, une ville ou encore d'un évènement ou d'une séquence limitée dans un temps dit « court ». Voir par exemple, Jacques-Olivier Boudon, *Le plancher de Joachim : l'histoire retrouvée d'un village français*, Paris, Belin, 2017, 288 p.

Martin ? Comment les expériences de sa jeunesse, d'abord en métropole et plus tard à Casablanca, influencent-elles son cheminement identitaire ? Une fois ces éléments cernés, il sera possible d'appréhender le positionnement social de Martin dans la troupe. Ce positionnement nous éclairera sur le rôle des petits cadres dans ces régiments de coloniaux. Comment Martin perçoit-il ce rôle ? L'idée qu'il s'en fait évolue-t-elle au fil de l'expérience de la troupe à travers les campagnes de la Seconde Guerre mondiale et du conflit en Indochine ? Ces observations offriront l'occasion de penser l'autonomie de Martin vis-à-vis du discours colonial de l'armée française en tant qu'institution. Nous voulons de la sorte savoir si Martin adhère aux normes et aux catégories qui émanent de ce discours, ou, dans le cas contraire, si son propre discours apporte des contrastes. Enfin, la correspondance de Martin nous permettra de jauger son sentiment d'appartenance vis-à-vis du régiment de tirailleurs marocains. Les mots du sous-officier témoignent-ils d'une affection, d'un esprit de corps différent de celui conçu par les états-majors de l'armée ? Et si Martin imagine des ressemblances qui le lient aux soldats marocains, sur quel rapport d'altérité se fondent-elles ? Enfin, comment cet esprit de groupe finit-il par profiter au maintien d'un ordre colonial de plus en plus anachronique ? En somme, les lettres de Martin nous permettront de réfléchir à la troupe coloniale comme à une entité sociale répondant aux besoins particuliers d'un de ses « tirailleurs métropolitains ».

Les mots de Martin

Chaque lettre de la correspondance de Martin est datée. Il se montre par contre prudent quant à l'indication du lieu où il se trouve sachant que la censure bloquerait son courrier s'il contenait des informations trop précises²⁵. Quand il sait que l'information n'est pas compromettante, il inscrit néanmoins le nom d'une ville

²⁵ Un service de censure est mis en place par l'armée afin de filtrer les lettres qui contiennent des informations qui, si elles étaient interceptées par l'ennemi, pourraient mettre en péril les objectifs et la sécurité des troupes. Ainsi, en entretenant leur correspondance, les militaires doivent tenir leur localisation secrète et éviter de divulguer toute information potentiellement utile (état de l'effectif de la troupe, inventaire de l'arsenal militaire, etc.).

à côté de la date placée en entête ou dans le contenu de la lettre. Dans le cas contraire, il laisse des indices pour qu'Hélène devine son emplacement. Chaque extrait de lettre qui figurera dans ce mémoire sera annoté de la mention « MB » suivi de six chiffres; les deux premiers sont relatifs à l'année, les deux suivants au mois et les deux derniers à la journée durant laquelle le sous-officier a rédigé sa lettre. Le corpus est composé de 974 lettres au total. Ces lettres ont été envoyées entre le printemps 1942 et l'automne 1951. Les lettres de 1942, au nombre de sept, et de 1943, au nombre de 22, ont été écrites pendant des moments de courte séparation. Pendant ces deux périodes, Martin se trouvait au Maroc, en stage de conduite ou affecté à une caserne à l'extérieur de Casablanca. Le véritable premier départ de Martin a lieu au courant du mois de janvier 1944 et la dernière lettre de cette correspondance est datée du 17 juillet 1945²⁶. Cette correspondance couvre les campagnes du 4^e R.T.M. durant la Seconde Guerre mondiale, de l'Italie à l'Allemagne. Elle contient 297 lettres sur une période de 545 jours; durant cette période, Martin écrivait donc en moyenne autour de trois lettres par semaine. La deuxième longue correspondance s'échelonne du mois de mai 1949 au mois de septembre 1951. Elle couvre le temps que Martin a passé en Indochine et contient 648 lettres sur une période de 844 jours. Durant cette période, Martin écrivait donc plus fréquemment à Hélène, en moyenne un peu plus de cinq fois par semaine.

L'aspect physique du corpus ou le « grain de l'archive » – pour reprendre l'expression d'Ann Laura Stoler²⁷ – nous donne également quelques informations à prendre en compte. Les lettres envoyées durant la Seconde Guerre mondiale sont écrites sur une multitude de types de papier. Martin change également très souvent le format du papier utilisé, certaines lettres sont écrites sur le recto verso d'une grande page, mais il arrive que la feuille soit pliée en deux, lui donnant la

²⁶ Le corpus retrouvé ne contient néanmoins pas les lettres possiblement écrites jusqu'en automne 1946, durant lequel le 4^e R.T.M. retourne au Maroc. Cette absence de lettres, inexplicable, laisse un flou notable sur l'année que Martin a passée auprès du 4^e R.T.M. intégré dans les troupes d'occupation en Allemagne (T.O.A.).

²⁷ Ann Laura Stoler, *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2009, 314 p.

possibilité d'écrire sur quatre petites pages suivant un ordre dont la logique évolue au fil du temps – la deuxième page est soit au dos soit à côté de la première. L'encre utilisée est tout aussi changeante, variant dans sa couleur, passant de l'encre à plume, à la bille et au plomb. La correspondance indochinoise est, quant à elle, plus uniforme, le papier reste identique, les mots sont écrits sur le recto verso d'une ou deux pages, l'encre utilisée est souvent la même. Cette mise en perspective nous permet d'imaginer deux moments d'écriture différents. La comparaison nous permet également de distinguer des correspondances réalisées dans des conditions matérielles et avec des ressources significativement différentes. Dans le cadre d'une campagne plus stationnaire, comme ce fut le cas en Indochine, Martin a bénéficié du confort quotidien d'un bureau et des ressources qui venaient avec. À l'inverse, lors des campagnes de la Seconde Guerre mondiale, Martin apprend son métier autant qu'il change très régulièrement de position. La versatilité matérielle de ses lettres s'explique par des moments d'écriture plus souvent improvisés que convenus, comme ce fut davantage le cas pour la correspondance indochinoise.

De la sorte, on observe une forme de mécanisation de la pratique d'écriture entre la première et la deuxième période. Cet effet de mécanisation se retrouve également dans le contenu des lettres, dans le corps du texte. L'introduction et la conclusion qui prend soin de saluer chaque membre de la famille, la proportion et le contenu de chaque paragraphe ainsi que les mots employés par Martin se ressemblent d'une lettre à une autre. Par exemple, Martin débute fréquemment par la phrase : « J'ai reçu ta chère lettre (ou missive) du (date) écoulé ». Sonia Branca-Rosoff qui s'est intéressée au genre littéraire de la correspondance de soldat, relève l'emploi systématique de formules toutes construites qu'elle dit « empruntées », comme elle l'observe avec l'usage d'adjectifs « affectifs » tels que « chère » ou « tendre » devant le mot « lettre » ou « missive ».²⁸ Cette affirmation nous indique les limites d'une spontanéité que nous aurions a priori volontiers

²⁸ Sonia Branca-Rosoff, « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats. » *Mots*, n°24, septembre 1990, p. 23-25.

accordée au contenu des lettres de soldats. L'acte d'écriture de la lettre de soldat s'inscrit dans un rituel, qui, s'il autorise à chaque soldat un moment de recul et un moyen de renouer avec les proches éloignés, reste une entreprise bien souvent collective. De fait, quand Martin décrit son quotidien en Indochine, il explique à Hélène qu'un moment est réservé dans la journée pour que chaque militaire puisse entretenir sa correspondance. Encore plus éloquent, un article intitulé « Ce que nos femmes attendent de nous », découpé par Martin dans un journal diffusé par l'armée, du nom de *Caravelle*, et envoyé avec une des lettres pendant le temps passé en Indochine, montre la place centrale du rituel de la correspondance. L'article prodigue des conseils variés aux soldats mariés afin qu'ils entretiennent de bonnes relations avec leurs femmes. Il y est écrit :

« 1. Que nous gardions notre intimité, malgré la distance et la divergence des soucis. D'où l'importance du courrier, qui doit être régulier, sincère, aimant, détaché de soi-même, soucieux de la famille (santé et ennuis matériels), voire instructif : il doit faire participer à notre ambiance (pas toujours à nos soucis, que la distance grandit ou déforme) »

Cet extrait nous montre à quel point l'acte de correspondance est à la fois institutionnalisé par l'armée autant que codifié dans son propos.

Par conséquent, au-delà de la forme, cette écriture ritualisée a un impact considérable sur le contenu même d'une lettre. À l'image de la lettre idéale décrite précédemment, les missives de Martin sont segmentées en deux ou trois paragraphes. Un paragraphe présentera généralement son quotidien du sous-officier. Il prendra le plus souvent le soin de ne pas aborder le sujet de la violence de la guerre, préservant ainsi Hélène d'inquiétudes inutiles. Il préférera parler de ses temps de repos, de la routine, du beau et du mauvais temps, de sujets anodins en somme. Un deuxième paragraphe demandera des nouvelles d'Hélène et du reste de la famille tout en prenant bien soin de s'assurer qu'il ne leur manque rien. Ce paragraphe permet à Martin de réaffirmer son statut de chef de famille soucieux de la bonne santé de son foyer. Enfin, un dernier paragraphe, plus intime, parle d'amour, de manque et de désir. Là aussi, le procédé d'écriture de cette partie

semble régi par des conventions qui manifestent une certaine retenue. Les correspondances personnelles des soldats à leurs épouses impliquaient souvent une audience plus large, se retrouvant possiblement dans les mains d'autres membres de la famille. Ainsi les mots intimes devaient être choisis avec précaution. Les mots de Martin montrent que le sous-officier a conscience d'une telle réalité.

Malgré leur cadre très restrictif, le contenu des lettres de soldats dispose néanmoins d'une autonomie manifeste. Procédant à une analyse du discours sur un échantillon de plusieurs lettres écrites par des poilus, Sylvie Housiel observe des réalités très différentes quand un soldat veut exprimer son avis à l'égard de l'Allemagne ennemie. Si la propagande française joue un rôle fédérateur dans la construction du discours des soldats, l'auteure invite à considérer plusieurs caractéristiques justifiant les divergences d'opinions : « le statut de l'épistolier, la nature du destinataire, la situation du discours [...], mais aussi la fonction que cette construction [l'image de l'Allemagne] remplissait dans l'interaction »²⁹. Dans les lettres, les représentations renvoient à une altérité performée qui dépend intrinsèquement d'un contexte propre, lié à la fois à l'agent expéditeur et à l'agent récepteur. Pour bien peser les mots de Martin, il nous faut ainsi prendre le parti de penser l'histoire d'Hélène tout autant que le rapport que le couple entretenait. Déconstruire le discours de Martin élaboré dans l'espace intime de la lettre de soldat ne permet pas simplement d'illustrer une énième manifestation des rapports de pouvoir dans l'espace colonial, mais bien de saisir le processus de création tout autant que l'autonomie et les fluctuations d'un tel discours, ce que Stoler qualifie de « logique affective » (*affective grid*)³⁰ du fait colonial. Cette logique est le produit d'un contexte qu'il nous faut retracer.

²⁹ Sylvie Housiel, « De la micro-analyse à l'analyse globale des correspondances : lettres de combattants pendant la Grande Guerre », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°1, 2008, p. 10, <http://journals.openedition.org/aad/288>, (page consultée en ligne le 19 août 2019).

³⁰ Stoler, *op. cit.*, p. 22.

Jeu d'échelles

Chantre de la microhistoire, Giovanni Levi écrit à propos du contexte qu'il « permet de comprendre ce qui paraît inexplicable et déroutant au premier abord »³¹. À l'inverse, « les biographies sont directement utilisées pour éclairer le contexte »³². L'approche microhistorique révèle ainsi une histoire qui prend son sens grâce à une contextualisation approfondie qui à son tour s'abreuve d'un récit qui vient complexifier son contenu. Selon Levi, la proposition microhistorique met en garde contre une écriture historique qui tomberait dans la description d'un contexte inerte. Jacques Revel parle, quant à lui, d'un « jeu d'échelles » multipliant le nombre de points d'observation d'une même histoire afin d'en enrichir toutes ses conclusions. Dans ses mots : « à l'échelle micro, on ne traite pas seulement d'une « petite histoire » anecdotique, tandis que les processus majeurs ne s'apprécieraient qu'à l'échelle macro [...] [I] est possible et il est souhaitable de multiplier empiriquement les échelles d'observation »³³.

À l'exemple de la microhistoire, qui outille adéquatement le chercheur tourné vers des archives familiales en le préservant notamment de réflexes essentialisants, ce mémoire est le fruit d'un va-et-vient nécessaire entre plusieurs formes d'archives. Les dates apposées en titre de chaque lettre en ont grandement facilité l'exercice en permettant d'y associer un contexte chronologique et historique précis. Afin de rendre justice au contenu des lettres, il fallait bien évidemment dans un premier temps s'appuyer sur les nombreuses monographies abordant aussi bien l'histoire des tirailleurs de l'armée française, l'histoire du Maroc sous protectorat ou encore l'histoire de l'Indochine coloniale. Ce projet de recherche s'attèle principalement à penser les facteurs qui influencent Martin dans ses pratiques coloniales et, pour ce faire, nous devons impérativement peser le poids du discours

³¹ Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *Annales : Économies, Sociétés, Civilisations*, n°6, 1989, p. 1330.

³² *Ibid.*, p. 1331.

³³ Jacques Revel, « Microstoria », dans Christian Delacroix *et al.*, *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, p. 533.

tenu par l'armée française. Un séjour de recherche au Service Historique de la Défense (SHD) à Vincennes a permis de recueillir de nombreux rapports concernant le 4^e R.T.M. Parmi ceux-ci, les rapports sur l'état d'esprit de la troupe ont particulièrement retenu notre attention. Aussi désignés comme rapports sur le moral, ils ne semblent pas relever d'un modèle fixe qui guide l'officier dans la rédaction d'un tel compte-rendu. Ces rapports sont généralement constitués d'une brève introduction suivie de plusieurs grandes parties. Ces dernières traitent des conditions matérielles (alimentation, logement, habillement) et des conditions de travail (solde, permissions, etc.). Une section laisse ensuite libre cours à la sensibilité du rapporteur. On y retrouve par exemple du contenu concernant les effets de la propagande sur la troupe, l'impact de l'actualité extérieure, etc. Toutes ces parties sont également divisées en catégories correspondant aux trois groupes du corps armé : la troupe, les sous-officiers, les officiers. Ces dernières sont elles-mêmes subdivisées selon des critères ethniques ou sociaux : « Marocains », « Européens », « célibataires », « mariés ». Ces rapports permettent plusieurs observations. Ils révèlent bien entendu le cadre analytique mis en place par l'armée pour distinguer les besoins de ses soldats marocains de ses soldats français. Les rapports permettent également de corroborer ou non les observations de l'armée avec celles de Martin et par extension de jauger l'autonomie discursive du sous-officier.

Enfin, afin de contextualiser les lettres, mais également pour bien penser l'histoire de leurs correspondants, ce mémoire a pu s'appuyer sur plusieurs témoignages de proches ayant côtoyé Hélène et Martin. Bénéfices précieux qui accompagnent l'écriture d'une histoire familiale, ces témoignages ont permis d'éclairer les zones d'ombres inévitables laissées par les non-dits des lettres de Martin à Hélène. Ils ont également autorisé l'élaboration d'hypothèses concernant les périodes qui ne sont pas couvertes par la correspondance. Enfin, en dépeignant des ambiances, des couleurs et des sensations vécues dans les rues de Casablanca ou sur les chemins du Noyer, ces témoignages donnent une texture bienvenue au

contexte qui enveloppe les lettres. Ont participé à cet exercice de mémoire Marie-Martine Dehouck et Elisabeth Billard, les deux filles de Martin et Hélène, Odette Gelisses et Yvette Maiale, respectivement belle-sœur et nièce d'Hélène et enfin, Edmond Bertrand, qui malgré son patronyme ne partage pas de lien familial avec Martin, mais l'a connu durant leur enfance commune. Ce dernier porte avec sagesse et humour la mémoire du village du Noyer, là où notre histoire débute.

Le premier chapitre de ce mémoire retrace l'itinéraire de Martin en deux temps. Quête biographique, ce chapitre présente d'abord des éléments essentiels du parcours de Martin et d'Hélène jusqu'à leur rencontre et cherche à imaginer leurs premières années de vie commune avant le débarquement allié à Casablanca et l'intégration inhérente de Martin dans un régiment colonial en mars 1943. Cette première partie propose de relever certains moments clés au travers desquels Martin a possiblement commencé à concevoir l'empire colonial français. Dans un deuxième temps, le chapitre suit l'itinéraire plus général du 4^e R.T.M. à travers les campagnes de la Seconde Guerre mondiale et de la première guerre d'Indochine. Ce récit veut ainsi relever les caractéristiques d'un large contexte qui a inévitablement influencé les pratiques coloniales particulières du sous-officier. De plus, le chapitre soulève la question des mouvements et des fonctions multiples des missions assignées au régiment de tirailleurs marocains. Tandis que les campagnes de la Seconde Guerre mondiale conduisent l'unité à changer fréquemment de position et de posture en fonction du terrain d'opération, durant son temps en Indochine, le régiment doit défendre une base militaire importante ce qui engage une guerre de position plus statique. Ces changements de ton doivent être pris en considération avant d'analyser conséquemment les lettres.

Le chapitre 2 se concentre sur la première correspondance, soit celle écrite entre janvier 1944 et juillet 1945. Ce chapitre pose la question des représentations relatives à la camaraderie dans une troupe coloniale. Sur quels principes le commandement militaire souhaite-t-il qu'elle se fonde? Il sera également question

d'observer les signes d'affection que Martin laisse percevoir au fil de son écriture à l'égard des soldats marocains de sa troupe. De quoi sont-ils le fait? Dans ce long périple conduisant son régiment de la région de Naples, au sud de l'Italie, aux frontières germano-autrichiennes, Martin apprend sa place et s'approprie son rôle dans la troupe à titre de cadre. Au fil de ces lettres, le ton qu'il emploie pour désigner l'Autre change et nous en apprend sur l'évolution de ses représentations. Enfin, il sera question de concevoir les limites des solidarités établies au fil de l'expérience militaire entre les cadres français et les soldats marocains. Si l'extrême mobilité qui rythme ces campagnes permet en effet des rapprochements et des gestes d'affection, les barrières délimitant les catégories de l'ordre colonial sont maintenues à l'avantage systématique des cadres, les mots de Martin en témoignent.

Le chapitre 3 se penche, quant à lui, sur les lettres que Martin a envoyées durant son temps passé en Indochine entre mai 1949 et octobre 1951. Entre les deux correspondances, quatre années se sont écoulées et Martin a gravi les échelons de la hiérarchie de son régiment. Assigné à la direction d'un service administratif, son nouveau statut l'éloigne significativement du feu de l'action et le retransche derrière un bureau. Les déplacements de Martin sont limités, son expérience est rythmée d'une tout autre façon que durant la Seconde Guerre mondiale. Ce chapitre propose dès lors de penser l'ennui, la lassitude, les inconforts et les angoisses du sous-officier confiné à un espace restreint, étranger, désagréablement tropical. Ces émotions renvoient à la fragilité manifeste de l'assise coloniale française au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, il est intéressant de se pencher sur les mots écrits par un homme qui tire nombre de ses privilèges d'un ordre colonial de plus en plus précaire. Devant l'effondrement progressif de ses structures, l'ordre colonial établi dans l'armée résiste et certaines pratiques mises en place dans le régiment colonial viennent pallier les incertitudes du sous-officier. En révélant les ajustements identitaires d'un petit cadre militaire de métropole, les

lettres de Martin Bertrand nous livrent un visage méconnu de l'histoire coloniale française.

Chapitre 1

Itinéraires

« Oran le 3 février 1944 », « Gougenheim Vendredi 16-6-45 », « S/S Charlton Star le 2-10-51 ». Toutes les lettres de Martin Bertrand sont datées. Toutes se fixent à un lieu, plus ou moins explicite. Si la censure militaire contraint Martin à ne pas toujours préciser sa position, celui-ci s'autorise alors à décrire un décor : installé sous sa guitoune dans une forêt de pins, non loin de la mer, ou enfermé dans une pièce qu'il a aménagée en bureau provisoire. La correspondance de Martin à Hélène nous raconte l'histoire d'un itinéraire qui témoigne des mobilités coloniales d'une époque et conduit notre protagoniste du Maroc en Indochine³⁴. Au gré des campagnes militaires auxquelles le sous-officier participe, accompagné de « ses » tirailleurs marocains, Martin traversera l'Italie, la France et l'Allemagne.

Au cours de ces différentes entreprises militaires conduites aux cours de la Seconde Guerre mondiale, l'armée française cherchait à réaffirmer sa légitimité sur son territoire métropolitain et colonial autant que sur la scène internationale. De 1944 à 1964, Martin poursuit une partie essentielle de sa carrière dans un contexte de déliquescence graduelle de l'Empire français. Pour libérer l'espace national de son envahisseur et pour réinstaurer son autorité dans ses colonies, la France mobilise massivement dans ses possessions outre-métropole. Durant cette période, qui annonce la décolonisation, les troupes coloniales françaises se retrouvent même au cœur des conflits les plus décisifs. Les 974 lettres retrouvées dans le débarras de la maison familiale alpine sont une trace précieuse de leur histoire. Elles racontent l'expérience d'un métropolitain plongé dans ce déclin général de l'autorité française alors qu'il est lui-même à la tête d'une troupe coloniale chargée de le prévenir.

³⁴ À l'époque qui nous concerne, le terme « Indochine » recouvre plus ou moins les territoires actuels du Viêt Nam, du Cambodge et du Laos. C'est celui que Martin utilise dans sa correspondance et ses rapports militaires pour désigner l'entité coloniale qu'est l'Indochine française.

Cette histoire est livrée au travers du registre de l'intime, celui des lettres d'un soldat à son épouse. Entre les bulletins météorologiques et les menus affichés au mess, et les autres banalités qu'il rapporte à son épouse, on trouve les traces d'un discours colonial, de façons de s'appréhender soi-même par rapport à l'Autre. Bousculé par les nombreux conflits auxquels sa troupe participe, Martin tient un discours qui se transforme au rythme des fragilisations de l'ordre colonial. Ainsi sa correspondance dévoile l'histoire mouvementée de contacts coloniaux que seule la guerre pouvait développer. Pour comprendre l'évolution de ce discours de Martin, c'est cette histoire que nous devons explorer. Mais avant de déchiffrer les logiques d'identités qui se négocient fréquemment, nous devons d'abord retracer le récit sur lequel les contacts entre Martin et le monde colonial se fondent.

Dans cette quête biographique, nous chercherons à éviter le piège que Pierre Bourdieu appelle « l'illusion biographique »³⁵. Les auteurs omniscients et autres détenteurs de conclusions déterminées à l'avance peuvent vouloir attribuer aux personnages principaux de leurs récits des prédestinées rectilignes qui ne feraient pas honneur à la sinuosité des chemins que ces derniers empruntent. Un biographe doit savoir accepter les parts d'ombre et les décisions suspectes ou obscures. Il est alors pertinent de recourir à certains outils mis en pratique par les microhistoriens. Au cours du travail de reconstitution d'une vie, l'enquête biographique peut parfois coincer, il est intéressant alors d'ouvrir des champs de possibilités³⁶. L'histoire au conditionnel permet de joindre deux extrémités sans pour autant combler le fossé qui les sépare de certitudes abusives. Par exemple, les présentes recherches n'ont pas permis d'affirmer les raisons qui ont poussé Martin à quitter la France pour le Maroc ni celles qui expliqueraient certaines ruptures de correspondance. De la sorte, nous ne pouvons ici qu'évoquer plusieurs des variables sans en déterminer

³⁵ Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 69-72.

³⁶ Dans ses enquêtes historiques, Natalie Zemon Davis recourt récurrentement à ce procédé des possibilités (« weighing of possibilities ») pour répondre, par le contexte, à des questions biographiques. Sans déterminer de vérité absolue, les possibles permettent à Davis d'éclairer certaines pratiques sociales propres aux périodes de ses études.

les exactitudes. Le présent chapitre s'inscrit dans ce jeu d'enquête. Le récit biographique qui en découlera dégagera plusieurs réponses préliminaires sur lesquelles notre analyse identitaire pourra par la suite se baser. Dans quelles conditions s'est effectué le départ de Martin du Noyer pour Casablanca? Avait-il une conscience impériale avant de mettre les pieds en Afrique du Nord? Si oui, de quelles manières s'est formée cette conscience? Sur la longue route qui la mène en Italie, en France, en Allemagne et en Indochine, quel rôle l'armée donne-t-elle à ses tirailleurs marocains et au personnel qui les encadre ? Quelles sont les différentes épreuves auxquelles le 4^e R.T.M. a dû faire face?

Le parcours de Martin Bertrand nous offre une fenêtre sur les détours empruntés par l'identité pour se formuler et s'affirmer. Celle de Martin se fabrique au cours de voyages qu'il nous faut raconter. Dans ce chapitre, nous proposons d'observer la trame temporelle sur laquelle des espaces, des lieux, des réalités se substituent à d'autres. Dans une première partie, nous retracerons les années métropolitaines et les premières années casablancaises de Martin. Nous chercherons ici à appréhender l'étendue des connaissances en matière coloniale avec lesquelles Martin a amorcé sa vie dans le protectorat. Dans une deuxième partie, nous aborderons son temps passé aux combats durant les multiples campagnes de la Seconde Guerre mondiale et de l'Indochine. En Italie d'abord, il livrera ses premiers combats aux côtés de tirailleurs marocains. Il traversera ensuite la France métropolitaine, des côtes méditerranéennes à l'Alsace, durant un hiver particulièrement rude. Ce premier voyage s'achèvera sur les ruines d'une Allemagne vaincue. En dernier lieu, nous aborderons le séjour indochinois de Martin. Cette partie nous permettra de saisir des contextes militaires changeants qui affectent le quotidien d'une troupe en déplacement constant et qui exigent de cette dernière qu'elle s'y adapte constamment. Nous pourrons également établir certaines distinctions contextuelles qui nous seront par la suite précieuses. Les différents terrains auront un impact considérable sur les interactions de Martin avec les Marocains sous son autorité. Les multiples contacts entre les soldats

« blancs » issus de la métropole et des colonies et leurs subordonnés racisés³⁷ ne s'établissent pas à chacune des périodes et dans chacun des espaces avec la même intensité. En somme, ce chapitre nous permettra de tracer le fil chronologique grâce auquel nous observerons les évolutions du discours identitaire et colonial de Martin.

1. Du Noyer à Casablanca

« Il y a exactement quatre ans aujourd'hui que je m'embarquais pour l'Afrique du Nord. J'étais un jeune homme. Je ne connaissais point cette terre africaine sinon par les récits et les ouvrages écrits par nos explorateurs, missionnaires ou soldats en ayant fait la conquête. »

Martin à Hélène, lettre du 16 juin 1944

Dans un article intitulé « Éduquer : comment devient-on « Homo imperialis » »³⁸, Nicolas Bancel et Daniel Denis s'appliquent à repérer les différents canaux par lesquels les jeunes Français de métropole intègrent les pratiques de l'ordre colonial. Selon eux, cette « culture coloniale » se développait aussi bien dans les institutions de la République, sur les bancs de l'école, que hors de celles-ci, lors d'activités scoutes par exemple. À la fin de leur formation scolaire, les jeunes métropolitains disposaient d'un ensemble de préconçus déterministes établissant la place et la fonction de chacun, colonisateur et colonisé, dans l'ordre colonial. Partant de cette idée, en retraçant les différentes expériences par lesquelles Martin est passé avant d'intégrer l'armée coloniale, nous pouvons repérer les moyens grâce auxquels Martin a potentiellement été initié à cette

³⁷ En sociologie, la racialisation désigne le processus par lequel un individu ou un groupe de personne est associé à une race qui déterminerait ses caractéristiques intrinsèques.

³⁸ Nicolas Bancel, et Daniel Denis. « Éduquer : comment devient-on « Homo imperialis » », dans Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, dir., *Culture impériale 1931-1961. Les colonies au coeur de la République*, Paris, Autrement, 2004, p. 93-106.

réalité de « la plus grande France »³⁹. Ce faisant, nous voulons ici appréhender le contenu du bagage culturel avec lequel il est parti vivre au Maroc.

a. Une enfance au Noyer

Martin Bertrand est né le 26 février 1915 dans un petit village de la vallée du Champsaur, le Noyer, dans les Hautes-Alpes françaises, situé non loin du col qui porte son nom. Il a un frère de deux ans son aîné, Noël. Pierre, le petit dernier, naîtra trois ans plus tard, en 1918. Selon une tradition alors vigoureuse en milieu rural, ainsi que me le rapportait Marie-Martine, la fille de Martin, l'ordre des naissances dans une fratrie prédestinait ses membres à la fonction qu'ils devaient tenir dans la société : « Le premier devait hériter des terres. Le second, il était consacré aux ordres et comme papi [Martin] était le second, il était rentré dans les ordres et le troisième c'était l'administration. [...] Je l'ai entendu de papi et de mamie. Dans les familles paysannes, c'était la tradition. »⁴⁰. L'aîné héritait de la terre familiale et lorsque tous les frères avaient atteint l'âge adulte, ils scellaient une entente notariée qui certifiait cet héritage. En échange, ce dernier s'engageait à offrir une compensation financière à ses frères. Cependant, la tradition ne s'arrêtait pas à ce contrat foncier. Alors que l'aîné-héritier agissait naturellement en gestionnaire des terres agricoles familiales, les parents inscrivaient le cadet dans la voie ecclésiastique et encourageaient le benjamin à suivre une formation professionnelle en administration. Ainsi, le jour de sa naissance, il était décidé que Martin serait prêtre.

Avant d'entreprendre sa formation ecclésiastique, Martin a d'abord passé sa prime enfance sur les bancs de l'école du village. Saint-Bonnet, « la capitale du Champsaur », se trouve à huit kilomètres du Noyer et les Noyerons y vont à pied.

³⁹ On retrouve fréquemment cette expression dans le discours politique de la Troisième République. Des personnages influents tels qu'Albert Sarraut, un des principaux inspirateurs de la politique coloniale de l'entre-deux-guerres, l'utilise pour promouvoir et diffuser l'idéologie impériale. Dans l'entre-deux-guerres, le gouvernement français décide de s'appuyer sur une économie néo-mercantiliste, tournée vers les colonies, pour sortir du marasme économique provoqué par la Première Guerre mondiale.

⁴⁰ Marie-Martine Dehouck, communication personnelle, le 9 juillet 2017 à Draveil (France).

Ils y échangent le grain récolté et achètent les produits du marché. Avant de prendre la route du retour, ils tissent des liens avec les gens du pays dans les nombreux cafés où sont généralement préférés les canons de vin aux boissons chaudes. C'est dans ces lieux de rencontres que les jeunes espèrent rencontrer quelqu'un à épouser. Plus rarement, les Noyerons se déplacent à Gap, le chef-lieu des Hautes-Alpes, pour y acheter ou y vendre des bêtes. Au village, les Bertrand entretiennent de bonnes relations avec le voisinage. Avec une petite exploitation de cinq hectares, Pierre et Joséphine Bertrand, les parents de Martin, ne sont pas considérés comme aisés. Au village, la norme est à l'entraide, on s'échange les outils et les enfants vont prêter main-forte aux adultes pour garder le troupeau ou couper du bois. L'hiver est rude et des veillées sont organisées à l'étable entre plusieurs familles pour bénéficier de la chaleur corporelle des uns, des autres et des animaux. L'économie agricole ne permet pas aux petits propriétaires d'employer tous leurs enfants. Les jeunes adultes retournent donc souvent quelque temps à l'école pour préparer leur certificat d'études et ainsi se faire embaucher comme cantonnier pour effectuer les travaux sur les ponts et chaussées.

Au Noyer, l'école fait face à l'église et le curé du village s'arrange avec l'instituteur pour que ce dernier libère les enfants du village pour le catéchisme ou pour l'aider lors des processions les plus importantes. En classe, le français est de mise, mais dès leur retour à la maison, les jeunes Noyerons parlent généralement le provençal alpin, le patois de la région, aux consonances italiennes qui le différencie du provençal pur. L'école commence à huit heures et, après avoir lavé le plancher à l'eau, les élèves s'installent pour assister à des leçons de morale, de mathématiques, de français ou encore d'histoire et de géographie.⁴¹

⁴¹ Edmond Bertrand, qui n'est pas issu de la même famille malgré son nom, réside au Noyer depuis sa naissance. Sa maison fait face à celle des Bertrand. Il a été à l'école avec le benjamin de la fratrie, Pierre. L'entrevue qu'il m'a offerte le 17 août 2017 m'a permis d'obtenir ces nombreux détails du quotidien des Noyerons de la génération de Martin. Sur l'histoire et les mœurs du Champsaur, voir : Robert Faure, *Le Champsaur : Histoire et mémoire*, Gap, Ophrys, 1992, 111 p.

La réalité rurale du Noyer n'isolait pas pour autant ses habitants du reste du monde. Quelques familles du village qui en avaient les moyens étaient parties rejoindre l'Algérie et les États-Unis, certainement en quête d'un eldorado qu'elles ne pouvaient espérer trouver dans les Alpes. Une branche de la famille Bertrand est d'ailleurs partie s'installer en Californie. Nous pouvons également présumer que Martin et les autres jeunes Noyérons de sa génération ont pris conscience du monde et plus précisément de l'Empire colonial français sur les bancs de l'école de la Troisième république. En effet, les manuels scolaires des années 1920 offrent une part non négligeable de leurs contenus à cette réalité de la « plus grande France »⁴². Ils y dépeignent un portrait stéréotypé de chacune des possessions françaises et de leurs habitants respectifs. Par exemple, bien que « nobles », « patients » ou encore « braves », les Arabes y sont plus souvent désignés par leurs supposés défauts : leur « indolence » et leur « fourberie » en feraient un peuple « inassimilable » dont le plus grand danger serait son « fanatisme »⁴³. Ils se distingueraient de ce fait de l'autre peuple du Maghreb, les Berbères⁴⁴, dont les qualités seraient mises en avant pour disqualifier les quelques attributs positifs accordés aux Arabes. De leur côté, les « Annamites »⁴⁵ sont décrits comme « gais », « fins », « dociles », ou encore « polis » bien qu'« ignorants », « superstitieux » et « versatiles ». L'ancienneté de la civilisation vietnamienne, bien qu'elle soit considérée comme redevable à sa voisine chinoise, est souvent mise en avant pour justifier les progrès et l'organisation de son peuple. Les ouvrages scolaires insistent sur cette ancienneté pour pointer du doigt le supposé recul des autres civilisations sous tutelle française⁴⁶. Enfin, les manuels pédagogiques français mettent souvent

⁴² Eliane Itti. *L'image des civilisations francophones dans les manuels scolaires : Des colonies à la francophonie*, Paris, Publibook, 2003, 359 p.

⁴³ *Ibid.*, p. 73-82.

⁴⁴ La bonne réputation des Berbères s'expliquerait par leur lien avec la civilisation romaine qui place ces derniers dans une Antiquité lointaine. Ils sont considérés par les manuels scolaires comme intelligents et bons cultivateurs. Leur travail acharné met en valeur des terres difficiles à exploiter.

⁴⁵ Ce gentilé fait référence à l'empire d'Annam et est utilisé pour désigner les vietnamiens.

⁴⁶ Itti, *op. cit.*, p. 67-73.

en avant des contes et des légendes pittoresques et arrangés⁴⁷ qui inscrivent les peuples colonisés dans une dimension mythique et hors du temps et par conséquent détachés de la modernité que leur apporte la France. L'école républicaine a inculqué un ensemble de construits et de stéréotypes à ses élèves. En toute vraisemblance, Martin n'en a pas été exempté.

b. Au séminaire

À 11 ans, Martin quitte le Noyer et son école. Il intègre le pensionnat du Petit Séminaire Saint-Louis, situé à flanc de montagne et surplombant le bassin de Gap. L'établissement scolaire – auquel semblait être prédestiné le cadet de la fratrie Bertrand dès sa naissance – permet aux familles impécunieuses de prolonger la formation intellectuelle de leur enfant pour une somme dérisoire⁴⁸. Les pensionnaires ne retournent dans leurs familles respectives que pour Noël et pour les vacances estivales, les visites parentales sont restreintes au minimum. Les élèves ne peuvent sortir du pensionnat que sous réserve de bonnes performances scolaires. Le règlement se fait tout aussi strict sur les livres qui peuvent entrer dans l'enceinte de l'établissement. Dès lors, Martin se retrouve isolé de la réalité paysanne de son village natal. Dans ce nouveau cadre, sa « culture coloniale » se peaufine au contact des représentants de différentes congrégations venus recruter de potentiels futurs missionnaires. Au Petit Séminaire, on voit passer les « Oblats du Grand Nord, en tenue d'Esquimaux [et les] prêtres des Missions étrangères en soutane chinoise, montrant des projections qu'un enfant ne pouvait oublier »⁴⁹.

⁴⁷ On trouve de très nombreux exemples de ces représentations stéréotypées dans *Les contes et légendes du Maroc* sortis dans la collection des contes et légendes de tous les pays publiés aux éditions Fernand Nathan à Paris en 1951.

⁴⁸ Le prospectus du Petit Séminaire Saint-Louis annonce un montant de 1200 francs pour l'année scolaire et de 120 francs par mois. Pour intégrer l'établissement, les enfants doivent être baptisés, vaccinés et ils doivent disposer d'un certificat de bonne conduite délivré par le curé de la paroisse d'où ils proviennent.

⁴⁹ Des informations précises sur la vie au Petit Séminaire Saint-Louis sont disponibles dans : Pierre Fournier, *Saint-Louis de Charance : du Petit Séminaire au Foyer St Louis, 1924-1994*, Gap, Association Saint-Louis, 1994. Présenté comme un livre d'or, l'ouvrage recueille les témoignages d'anciens élèves passés sur les bancs du pensionnat.

Durant les fêtes de Noël, des élèves du Petit Séminaire présentaient aux membres de l'ordre des Carmes une série de petites scènes de théâtre. Le spectacle de 1935,⁵⁰ intitulé « Le jeu des missions », regroupe plusieurs courtes pièces mettant en scène le quotidien de missionnaires entrant en contact avec les autres « croyances » du monde. Face au brahmanisme, au « fétichisme », à l'Islam ou encore au capitalisme et au communisme, les missionnaires trouvent systématiquement les mots pour ramener les « mécréants » dans le droit chemin. Dans le tableau intitulé « l'Islam », « un premier musulman », Ben Ouloud, arrive en catastrophe à Tamanrasset dans le Sahara algérien, il vient de se faire « razzier » tous ses biens. Ben Chitah, « le deuxième musulman », vient converser avec lui et lui demande de raconter son récit. Cette conversation, qui mobilise un vocabulaire particulièrement pittoresque, conduit Ben Ouloud à remettre en question l'Islam : ses suppliques au « prophète Mahomet » et à Allah ne réparent pas son préjudice, les « impies » qui l'ont razzé ne sont pas punis. Ben Chitah cherche à le rassurer en lui expliquant que son destin était écrit par la volonté d'Allah, rendant Ben Ouloud impuissant quant à son sort. Blessé au pied lors de ses péripéties, ce dernier demande de l'aide au « marabout blanc » du village qui n'est autre que Charles de Foucauld⁵¹. Ce dernier accepte d'aider le malheureux tout en précisant qu'il n'espère rien en retour, signalant ainsi son dévouement et sa générosité. Il profite de cette action charitable pour prodiguer quelques conseils au blessé : « Quand tu dis, 5 fois par jour : Dieu seul est grand ! Pense-le bien dans ton cœur ... ». Le tableau se termine sur une prière de Foucauld implorant Dieu de convertir ces « âmes musulmanes délaissées ».

⁵⁰ En décembre 1935, Martin a déjà rejoint le service militaire. S'il est donc très peu probable qu'il ait assisté à ce spectacle, son contenu nous laisse néanmoins des indications essentielles sur les représentations de l'Autre telles qu'elles étaient conçues et diffusées dans ce milieu scolaire.

⁵¹ Petit fils d'officier militaire, Charles Eugène de Foucauld de Pontbriand (1858 - 1916) a lui-même été formé à l'École de Saint-Cyr. Cet officier militaire est également un illustre explorateur français, célèbre notamment pour ses travaux orientalistes portant sur les « langues touareg ». En 1890, il décide de dédier sa vie à la foi chrétienne, il est ordonné prêtre en 1901 et devient missionnaire en ermitage au Maroc.

Cette petite pièce confirme les stéréotypes racistes que l'on peut retrouver dans les manuels scolaires qu'a pu consulter Martin à l'école. Elle y dépeint la razzia comme une mauvaise manie sociétale rythmant la vie du monde arabe et empêchant chaque protagoniste de s'épanouir. Les pratiques et les croyances musulmanes sont tournées en ridicule, elles écartent ses fidèles d'une foi juste et profonde. De son côté, de Foucauld, en prêchant la bonne parole autant qu'en prodiguant des soins à Ben Ouloud, incarne parfaitement les bienfaits de « mission civilisatrice »⁵².

En 1933, Martin aspire toujours au sacerdoce et il obtient l'approbation du corps professoral pour poursuivre sa formation théologique au sein du Grand Séminaire. Alors que le Petit Séminaire est chargé de former de bons croyants, le Grand Séminaire vise plus précisément à instruire des prêtres en devenir. Comme la coutume le veut, notre jeune séminariste revêt alors une soutane qu'il ne raccroche pas durant ses quelques séjours passés au Noyer. Bon élève au Petit Séminaire, Martin semble connaître un parcours scolaire plus difficile au Grand Séminaire. Ses notes, décevantes, l'ont peut-être dissuadé de poursuivre sa formation⁵³. Quoiqu'il en soit, le 16 octobre 1935, Martin intègre le 11^e bataillon de chasseurs alpins (11^e B.C.A.) pour la durée de son service militaire. Il ne rejoindra apparemment jamais la voie qui devait le mener vers son ordination⁵⁴, et ce malgré les précautions prises par l'Église pour ne pas perdre ses séminaristes lors de leurs services militaires⁵⁵. Ces quelques années passées à Gap auront néanmoins largement contribué à l'exclure de la réalité du Noyer et du monde paysan. Edmond

⁵² La « mission civilisatrice » est un élément du discours colonialiste qui renvoie aux supposées raisons humanistes qui justifient l'entreprise coloniale française.

⁵³ Archives diocésaines de Gap et Embrun – E3 – Carnet de notes.

⁵⁴ Après 1935, il n'y a plus de trace du Martin dans les archives du Grand Séminaire.

⁵⁵ Archives diocésaines de Gap et Embrun – E2 – Carnet de route du séminariste-soldat. Ce petit livret est constitué de conseils permettant au séminariste de se maintenir dans le chemin de la foi durant son service militaire. Il est encouragé de correspondre assidument avec le Supérieur du Grand Séminaire, de procéder à des retraites spirituelles quand cela semble nécessaire ou encore d'entretenir des relations suivies avec l'aumônier militaire sur place.

Bertrand, voisin et ami de la famille Bertrand, raconte : « Au séminaire, il ne venait pas tous les samedis. Il venait à Noël, à Pâques. Martin n'était pas bavard. On ne pouvait pas tenir une discussion avec lui parce qu'on parle d'agriculture, on parle des vaches. Lui, il ne pouvait pas, lui, il nous parlait de ses études. Il appartenait à un autre monde. Il n'était pas pareil ».

c. Garde mobile

Isolé de la réalité paysanne et nouvellement « défroqué », Martin devient militaire. Il ne raccrochera les insignes qu'à la fin de sa vie active, en 1974. En 1935, il obtient le brevet de préparation élémentaire au service militaire et est engagé volontaire par devancement d'appel, pour deux ans, à l'intendance militaire de Gap. Il est nommé chasseur alpin de première classe au cours de sa deuxième année de service, en octobre 1936. Son premier contact avec des tirailleurs nord-africains a possiblement eu lieu durant cette période⁵⁶. Martin est renvoyé dans ses foyers en octobre 1937 et ses états de services précisent qu'il se retire au Noyer. Il est difficile ici de savoir comment s'est déroulée l'année 1938 de Martin. Même s'il n'est pas impossible qu'il eût été enjoint à retourner sur les bancs du Grand Séminaire, aucun document n'évoque ce retour à l'école. Il est également probable qu'après avoir goûté à cette nouvelle vie, moins contraignante que la voie sacerdotale à plus d'un titre, cette première expérience militaire ait eu raison de ses aspirations religieuses. S'il est donc retourné vivre auprès de sa famille en 1938, cette retraite aura été de courte durée. En effet, en janvier 1939, il est affecté au centre mobilisateur d'infanterie n°148 et dès le mois de juillet, il est nommé élève garde à pied.

Dès lors, Martin intègre les corps de la garde républicaine mobile (G.R.M.). Celle-ci, d'abord appelée Gendarmerie mobile, est créée en 1921 afin de doter les

⁵⁶ SHD – GR34N208 – Un rapport provenant du 11^e B.C.A. datant du 26 août 1936 nous raconte l'accident dont le tirailleur Hadi Ben Hassen a été victime en déclenchant involontairement le détonateur d'un explosif qu'il aurait confondu avec un crayon durant sa garde.

pouvoirs publics d'un « corps spécialisé capable de faire face aux conflits sociaux, nombreux et de plus en plus violents depuis le début du siècle »⁵⁷. Les unités qui constituent la G.R.M. permettent de libérer l'armée française des interventions de sécurité intérieure. Les gardes sont envoyés sur tout le territoire métropolitain afin de contenir les possibles débordements provoqués par le nombre croissant de manifestations⁵⁸. Quand la guerre est déclarée en septembre 1939, le commandement de l'armée détache une partie des effectifs de la G.R.M. sur le front et maintient l'autre partie sur le territoire pour qu'ils puissent continuer à remplir les missions de sécurité publique. Il est difficile de suivre le parcours de Martin durant ces premières années passées à la G.R.M. Ses états de services indiquent qu'il a été formé au centre d'instruction de la Valbonne, située à côté de Lyon, jusqu'en avril 1940. Il est ensuite rattaché à la 13^e Légion à Riom, dans le Puy-de-Dôme. Au courant de l'année 1940, la France perd la guerre face à l'Allemagne et la signature de l'armistice entraîne, sur les exigences de l'armée vainqueur, une réorganisation importante des effectifs de l'armée française. Dans ce chamboulement général, la Légion de Riom changera deux fois d'appellation ce qui complique davantage le suivi du parcours de Martin⁵⁹.

Le 16 juin 1940, Martin embarque à Port-Vendres à destination d'Oran, « détaché à l'encadrement des indésirables en Algérie »⁶⁰. À la fin des années 1930, le terme « indésirable » prend une connotation juridique par l'intermédiaire de plusieurs décrets émis par le ministre de l'Intérieur de l'époque, Albert Sarraut. De

⁵⁷ Claude Cazals, *La Garde sous Vichy*, Paris, la Musse, 1997, p. 286, <https://www.force-publique.net/sources/Livres/Cazals/Garde-sous-Vichy.html>, (page consultée en ligne le 28 janvier 2018).

⁵⁸ À la sortie de la Première Guerre mondiale, inspiré par la Révolution d'Octobre survenue en 1917 en Russie, le mouvement ouvrier français organise des manifestations populaires d'envergure en mobilisant notamment dans les secteurs des chemins de fer et des mines. Toute la période d'entre-deux-guerres sera marquée par des grèves et des manifestations importantes, surtout suite à la crise économique qui éclate au lendemain du krach boursier d'octobre 1929.

⁵⁹ En septembre 1940, la 13^e Légion devient Légion G.R.M. du Centre à Riom pour ensuite devenir 4^e Légion de la Garde durant le mois de novembre de la même année.

⁶⁰ On retrouve également cette mention dans la fiche signalétique et des services et dans le livret matricule de Martin.

nature foncièrement xénophobe, les décrets encadrant le sort des individus considérés comme « indésirables » permettent alors à l'État d'incarcérer arbitrairement toute personne susceptible de nuire à l'ordre social en France. Dans l'ouest du bassin méditerranéen, le terme « indésirable » est indissociablement lié à l'histoire de la Retirada. En 1939, la victoire des franquistes provoque l'exode de plusieurs centaines de milliers de républicains espagnols. Dès le printemps 1939, 10000 à 12000 réfugiés espagnols arrivés en Algérie sont conduits dans des centres de séjour surveillés et des camps d'internement et de travail. Ils vont servir à pallier le déficit de main-d'œuvre causé par la mobilisation sur les fronts métropolitains. Martin et d'autres gardes ont très probablement été envoyés en renfort afin de recevoir l'arrivée d'un cargo important de réfugiés. Ils ont peut-être assisté des unités de tirailleurs, soldats issus des troupes coloniales, qui étaient habituellement chargées de surveiller les « indésirables » pendant leurs premières semaines de détention.

Ce premier voyage outre-mer marque suffisamment Martin pour qu'il projette d'y retourner rapidement. Dans une lettre écrite sur le front italien le 16 juin 1944, Martin mentionne en effet ce premier voyage : « le mirage des terres lointaines⁶¹ m'attirait, le mois passé en terre africaine contribua beaucoup pour mon retour en 1941 et le reste de l'histoire, tu la connais »⁶². La réorganisation de l'armée française en armée d'armistice donnera l'occasion à Martin de rapidement exaucer son souhait de retourner « en terre africaine ». En effet, à la suite de la défaite française, l'Allemagne exige une réduction drastique des effectifs de la G.R.M. ainsi que son incorporation réelle dans l'armée. Alors que les légions situées en zone occupée sont forcées à réagir rapidement sous l'aiguillon de la dissolution, les gardes positionnés en zone sud ont le choix : soit ils intègrent une légion de gendarmerie départementale, soit ils rejoignent une des nouvelles légions de

⁶¹ Il est intéressant de le voir mentionner « le mirage des terres lointaines » qui reprend les codes de l'imaginaire mythique et atemporel des colonies françaises en général et du « désert oriental » en particulier.

⁶² MB 440616.

G.R.M. créées en Afrique du Nord pour répondre aux exigences de l'armée allemande⁶³ de réduire les effectifs militaires français en métropole. Dans le contexte de cette déroute militaire, plus de 2 000 gardes vont ainsi rejoindre les colonies françaises nord-africaines. Le 24 mai 1941, Martin est rayé des cadres de la 4^e Légion de la Garde, il débarque à Alger, puis rejoint le Maroc le 26. Au sein de la 9^e Légion, il sera en poste à Casablanca. Au mois de décembre de la même année, il rencontre Hélène.

d. Hélène et le Maroc

Hélène Gelisses est née le 11 janvier 1919 à Misserghin, petit village aux abords de la Sebkhia d'Oran en Algérie. Elle est la cadette d'une fratrie de cinq enfants. Son père, François Gelisses est cultivateur. Avec sa femme Conception Annaya Martinez, il fait partie des premiers enfants nés en Algérie de familles rurales provenant respectivement de Pechina en Andalousie et de Ayora dans le pays de Valence, en Espagne. Ces deux familles se seraient installées en Algérie autour de l'année 1875. À cette époque, l'Algérie est considérée comme un eldorado, les soldats français chargés de mettre en valeur les zones agricoles du nord du pays ont besoin de main d'œuvre. Les mauvaises conditions économiques en Espagne poussent les familles paysannes les plus démunies à recommencer leur vie de l'autre côté de la Méditerranée. En territoire français, affecté par les multiples distorsions orthographiques des actes notariés, le nom « Felices » se francise progressivement sous la forme de « Gelisses ». Les enfants de la famille délaissent l'espagnol au profit du français à tel point que Hélène entretiendra une relation pleine de dénis et de tabous vis-à-vis de ses racines ibériques. Toute sa vie, Hélène

⁶³ C'est dans ce contexte que sont ainsi constituées les six compagnies tunisiennes et les huit compagnies marocaines. L'armée d'armistice renforce également la Légion algérienne déjà constituée avec cinq nouvelles compagnies.

dira venir du « pays des oranges »⁶⁴, maintenant également le flou sur ses origines algériennes.

Durant les années 1920, le quotidien de la famille Gelisses est bousculé par un tragique évènement. Valentine, la sœur aînée de la fratrie, travaille chez un militaire haut placé. Les différentes versions de l'histoire ne permettent pas d'affirmer avec certitude les conditions dans lesquelles, durant le cadre de son emploi, elle serait tombée enceinte. Dans ce milieu rural aux mœurs particulièrement traditionnelles, la naissance illégitime de son fils, Edmond, est vécue comme un déshonneur porté par toute la famille. Les Gelisses auraient alors été contraints de plier bagage et de quitter Misserghin. Après une escale effectuée à Berkane, du côté marocain de la frontière, où une autre branche de la famille Felices tenait un café-restaurant, les Gelisses s'installent à Casablanca. Ici, nous pouvons supposer que ce grand déménagement a pu également être motivé par les opportunités économiques qu'offrait le nouveau port d'envergure du « Maroc utile »⁶⁵. À Casablanca, François Gelisses est engagé à titre de jardinier, il s'occupe de l'entretien des espaces verts de la ville. La famille s'installe dans une maison bâtie sur plusieurs étages. On y trouve un grand jardin et un hangar à l'arrière où le père élève de la volaille et des lapins.

Les premières années casablancaises d'Hélène seront synonymes de nombreux deuils. François Gelisses meurt en novembre 1935, Joseph, son fils aîné, qui exerce les fonctions de receveur de la grande poste de Casablanca, prend le relais en qualité de chef de famille. Quelques années plus tard, Hélène se fiance avec un certain Jules Zanier, artilleur dans l'armée française. Ce dernier perd la vie au combat en 1940, durant les bombardements préventifs britanniques contre la flotte française. Nous devons nous rappeler du poids des circonstances de cette

⁶⁴ La région d'Oran est parsemée de champs d'orangers. Le village de Misserghin est plus particulièrement le berceau de la clémentine, produit hybride d'un croisement entre un oranger et un mandarinier confectionné par le père Clément.

⁶⁵ Le Résident général de France au Maroc, Hubert Lyautey, estimait que le Maroc était divisé entre une partie « utile », les côtes et les plaines, et une partie « inutile », les montagnes berbères.

perte sur la correspondance qu'entreprendront Martin et Hélène quelques années plus tard. Hélène a très probablement été traumatisée par ce décès brutal et, si elle a possiblement demandé à Martin d'entretenir une correspondance assidue, cet évènement tragique y a très certainement contribué. Enfin, un an plus tard, Hélène perd son grand frère Joseph, mort des suites d'une maladie intestinale. François, son autre frère, quitte Casablanca la même année et part travailler à Oujda en tant que cheminot. Valentine, sa grande sœur, qui s'est mariée entretemps à un soldat de la Marine, perd son mari et n'a plus les moyens d'entretenir sa famille; elle confie sa fille, Yvette, à Conception et à Hélène. Adeline, son autre sœur, est installée dans une ferme à Saint-Cloud (aujourd'hui Gdyl), en Algérie. En 1941, Hélène se retrouve seule avec sa mère. Elle abandonne sa scolarité et est employée au Génie rural. À la fin de cette même année, par l'entremise de son amie, elle rencontre un jeune Garde mobile d'origine champsaurine du nom de Martin.

Durant les festivités de Noël 1941, Paul Venet, lui aussi Garde mobile, convie son collègue et ami Martin à aller écouter les cantiques chantés pour l'occasion. Avant de s'y rendre, les deux hommes font un détour chez la fleuriste du boulevard de Marseille (avenue Lalla Yacout). Marguerite, la compagne de Paul, les y attend avec son amie Hélène. Martin et Hélène se rencontrent pour la première fois dans ce magasin. Les premiers mois qui suivent leur rencontre sont faits de promenades dominicales. Ils aiment parcourir les grands boulevards de la ville et se promènent régulièrement au parc Lyautey (place Mohammed V) ou au parc Murdoch (parc Isesco). C'est dans ce dernier qu'ils s'avouent leurs sentiments. Ils se marient peu de temps après, le 11 avril 1942, à l'église du Sacré-Cœur.

Ce doux quotidien se poursuit tout au long de l'année 1942. Martin et Hélène se rendent à la messe tous les dimanches. Les célébrations religieuses ont une signification importante aux yeux de cet ancien séminariste. Le dimanche après-midi, les deux amoureux quittent les grandes artères du centre-ville et aiment se rendre au parc de l'Hermitage où une dame tient une guinguette dont elle fait

consciencieusement respecter le code vestimentaire⁶⁶. L'Hermitage est un des rendez-vous incontournables de la jeunesse française de Casablanca des années 1940. Hélène allait y danser avec ses frères avant de rencontrer Martin⁶⁷. Les soirs d'été, lorsqu'ils ont plus de temps, Martin et Hélène partent pour deux jours et logent sous une tente à la plage d'Anfa. Le mois de juillet 1942 est un premier court moment de séparation : Hélène visite sa sœur à Saint-Cloud pendant que Martin reste à Casablanca pour y passer son permis de conduire. Hélène est enceinte de ce qu'elle croit être alors un petit garçon. Leur première fille, Elisabeth, naîtra le 25 janvier 1943.

Dans ce Maroc des années 1940, une stricte ségrégation cadre la vie des habitants. Alors que les Français jouissent d'un droit de circulation presque total⁶⁸, les Marocains, à l'exception de certains nantis et proches du pouvoir, doivent scrupuleusement rester dans les quartiers qui leur sont réservés. Les contacts physiques entre Français et Marocains sont rares et se cantonnent généralement autour du marché de l'ancienne médina, où les Français se déplacent pour profiter du prix avantageux des denrées.

À titre de Garde mobile, Martin est d'ailleurs chargé de s'assurer du bon fonctionnement de cette ségrégation coloniale. À Casablanca, les gardes sont quotidiennement occupés à procéder à des contrôles d'identité, à des fouilles et au respect d'éventuels couvre-feux. En cas de manifestation ou de troubles à l'ordre public, les gardes mobiles sont les premiers intervenants. À Casablanca, ces derniers sont quotidiennement conduits à contrôler les allées et venues à l'entrée du quartier de Bousbir, réservé à la prostitution. Ce quartier a été instauré pour accueillir la demande croissante, provoquée par l'arrivée de nombreux jeunes soldats métropolitains. Le pouvoir colonial cherche à prévenir la propagation de ce que l'on appelle alors les « maladies vénériennes » en contrôlant notamment les

⁶⁶ Yvette Maiale, communication personnelle, le 24 août 2017 à Saint-Gély-du-Fesc (France).

⁶⁷ Odette Gelisses, communication personnelle, le 23 décembre 2017 à Brunoy (France).

⁶⁸ Hubert Lyautey s'est néanmoins assuré que les Français n'aient pas accès aux lieux de culte musulmans.

activités de ce quartier et en instaurant certaines normes d'hygiène. De la sorte, les gardes mobiles y sont mobilisés afin d'assurer le respect des réglementations en vigueur.⁶⁹

De plus, les gardes mobiles casablancais ont été impliqués dans la gestion des flux migratoires espagnols vers le continent américain. En 1940, le contexte de démobilisation enjoint le gouvernement de Vichy à vider progressivement les camps de détention et de travail et à régulariser la situation des réfugiés espagnols. Ceux qui ne représentent pas une menace spécifique pour l'État français sont introduits dans la société à titre d'étrangers résidants en France tandis que les « indésirables » doivent quitter le territoire français le plus rapidement possible. S'ils parviennent à convaincre les autorités françaises de leur volonté de partir, les ex-détenus espagnols peuvent se voir octroyer un droit de résidence provisoire. Dans ce contexte, les gardes mobiles s'assurent du bon respect de ces départs outre-Atlantique.⁷⁰

Le 8 novembre 1942, les troupes britanniques et américaines débarquent sur les côtes du Maroc et de l'Algérie dans le cadre de l'opération *Torch*. Le général Noguès, résident général français du Maroc sous les ordres de Vichy, mobilise les forces à sa disposition pour contrer cette agression. La Garde, appartenant *de facto* à l'armée d'armistice, est appelée en garnison afin de prendre la tête de certaines opérations de défense. Depuis le début de l'année, cette dernière coordonne d'ailleurs plusieurs exercices en prévision de cette offensive imminente. Martin quitte donc plusieurs jours l'appartement situé sur la rue de Toul (rue Abou Bakr Essedik) et dans lequel il s'est installé avec Hélène, Conception et Yvette, pour rejoindre le front de la bataille de Casablanca. Les coups de canon défensifs ne tiennent pas longtemps à distance les hommes d'Eisenhower. Le 10 novembre, Noguès se plie au cessez-le-feu qui lui est imposé. Pendant les mois qui suivent,

⁶⁹ Voir, Christelle Teraud, *La prostitution coloniale : Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2003, 495 p.

⁷⁰ Kamel Kateb, « Les immigrés espagnols dans les camps en Algérie (1939-1941) », *Annales de démographie historique*, n° 113, 2007, p. 155-175.

dans l'opinion publique des Français de Casablanca, influencée par la propagande antiaméricaine et antibritannique des années pétainistes, l'arrivée des troupes alliées ne fait pas l'unanimité. De plus, le comportement désinvolte de certains jeunes soldats indignes une partie de la population de la colonie occupée⁷¹. Durant le mois de janvier 1943, la conférence de Casablanca permet à Franklin D. Roosevelt, Winston Churchill, Henri Giraud et Charles de Gaulle de coordonner la suite des opérations militaires. Dès lors, l'ensemble des troupes françaises positionnées en Afrique du Nord rejoignent les troupes d'A.E.F. et d'A.O.F. dans le camp allié⁷². Le commandement français obtient de l'armée américaine la livraison du matériel militaire nécessaire pour organiser la riposte. L'armée d'Afrique est en guerre contre les forces de l'Axe et celles qui les soutiennent. En mars 1943, Martin est détaché, pour le temps de la guerre, à titre de sergent, au sein du 3^e Régiment de Tirailleurs Marocains (3^e R.T.M.).

2. De Pouzzoles à Tourane

Martin et Hélène entretiennent une première correspondance dès les premiers jours de l'intégration de ce dernier au sein du 3^e R.T.M., en mars 1943. Avant d'en appréhender le contenu, ces lettres doivent être replacées dans le contexte qui en encadre l'écriture. Afin de saisir les ajustements identitaires de Martin et ses changements de ton quant à ses « camarades » marocains, il faut d'abord estimer les circonstances dans lesquelles ces mots ont pu être écrits. Dans cette partie, l'objectif est de séquencer le parcours de Martin au sein des troupes coloniales marocaines de son intégration à son retour d'Indochine. Ses moments

⁷¹ Yvette Maiale raconte les comportements de jeunes soldats fonçant à toute allure, à bord de leur Jeep, dans les rues de la ville ramassant les jeunes femmes sur leur passage et jetant des bonbons aux pieds d'une population contrainte aux tickets de rationnement (Yvette Maiale, communication personnelle, le 24 août 2017 à Saint-Gély-du-Fesc - France).

⁷² Voir, Eric Jennings, *La France libre fut africaine*, Paris, Perrin, 2014, 352 p.

passés en Italie se distinguent de ceux passés en France, en Allemagne ou en Indochine et nous devons expliquer ce qui les caractérise.

a. La mobilisation

Bénéficiant de l'aide matérielle des Alliés, l'Armée d'Afrique met sur pied de nouvelles unités afin de préparer la reconquête du territoire métropolitain. Un problème d'effectif se fait vite ressentir. Par exemple, le 3^e R.T.M., même s'il procède à un prélèvement d'hommes provenant d'autres régiments de tirailleurs, ne parvient pas à constituer le corps que l'état-major de l'armée exige de lui. De plus, le commandement du régiment observe qu'un trop grand nombre de ses nouvelles recrues sont jeunes et inexpérimentées. Afin de pallier ce déficit de cadres, le régiment puise dans les effectifs de la Garde. À ce titre, Martin, qui avait obtenu dès le mois d'août 1941 son certificat d'aptitude aux fonctions de chef de groupe, sera recruté par le 3^e R.T.M. afin d'y exercer le rôle de sergent.

Au cours de l'année 1943, au sein du 3^e R.T.M., Martin quitte Casablanca et transite entre El-Hajeb, situé à 30 km au sud de Meknès, et Port Lyautey (Kénitra) sur la côte atlantique, vraisemblablement à la base d'aéronautique navale américaine⁷³. Son quotidien est partagé entre des cours de conduite et des journées passées derrière un bureau et qui lui semblent interminables. Il y partage le travail administratif avec un adjudant-chef. Au sein du 3^e R.T.M., Martin vit sa première expérience de séparation d'avec Hélène : les deux paraissent s'y adapter, au travers d'une correspondance qu'ils veulent fréquente et fleurie de déclarations d'amour. Martin est néanmoins autorisé toutes les deux semaines à rejoindre Casablanca le temps d'une fin de semaine.

Au Maroc, Martin célèbre la prise de Bizerte, reprise par les Américains le 7 mai 1943. Cette victoire confirme la supériorité des Alliés en Afrique du Nord et permet à l'Armée d'Afrique de dégager de nouvelles troupes qui vont lui permettre

⁷³ MB 430522

de participer, aux côtés des Britanniques et des Américains, à la campagne d'Italie. La deuxième moitié de l'année 1943 fait état de nombreuses réorganisations militaires. À grande échelle, l'Armée d'Afrique incorpore des éléments venus des Forces françaises libres (F.F.L.) et est rebaptisée Première armée française⁷⁴. À plus petite échelle, le 3^e R.T.M. est progressivement dépouillé de ses effectifs jusqu'à sa dissolution en février 1944. Durant le mois de janvier 1944, Martin quitte El-Hajeb et transite vers Oran où il se prépare à embarquer pour l'Italie. Ce départ amorce la véritable première longue séparation qui ne connaîtra sa conclusion que durant la deuxième moitié de l'année 1945. Martin ne reconnaît plus la ville d'Oran qu'il avait eu l'occasion de visiter lors de sa première visite en Afrique du Nord en 1940. Il trouve les rues sales et les restaurants excessivement chers⁷⁵. À la même période, Hélène perd son emploi au génie rural. Martin veut rassurer sa femme sur ses capacités à subvenir aux besoins de son foyer. Hélène retrouvera cependant rapidement un emploi au sein des P.T.T. (les services des postes, télégraphes et téléphones). Le 26 février, il quitte l'Afrique du Nord, pour la première fois depuis 1941.

b. La campagne d'Italie

Martin débarque dans la baie de Naples, entre Pouzzoles et Bagnoli, le 20 février 1944. En attente d'une nouvelle affectation depuis son départ et la dissolution du 3^e R.T.M., il rejoint dès le début du mois de mars la 9^e compagnie du 3^e bataillon du 4^e R.T.M. à titre de sergent-comptable. Le régiment affecté en temps de paix à la région de Taza, non loin de Fès, a quitté le Maroc dès novembre 1943. Quand Martin rejoint sa nouvelle troupe, elle est alors postée près du mont San Croce, à proximité du front, face à la ligne défensive des forces de l'Axe nommée Gustav, qui longe le fleuve du Garigliano dans une région très montagneuse.

⁷⁴ Elle portera d'abord le nom de « 2^e Armée » et de « Armée B ».

⁷⁵ MB 440202 et MB 440203.

Durant l'hiver 1944, le corps expéditionnaire français d'Italie (C.E.F.) mène de timides manœuvres dont le but est d'établir une position stable en attendant les renforts. Martin rejoint le 4^e R.T.M. dans ce contexte de préparation à un des grands affrontements qui bouleversera les rapports de force. Entre le 12 et le 15 mai, la 9^e compagnie s'engage dans la meurtrière Bataille du Garigliano. La morphologie du champ de bataille pénalise particulièrement les forces alliées. Ces dernières doivent gravir les pentes du Mont-Cassin pour y déloger les troupes italiennes et allemandes positionnées stratégiquement sur la crête de la chaîne montagneuse. La bataille cause 45 000 pertes dans le camp Allié, blessés, tués et disparus, mais elle marque également la première victoire décisive à laquelle participent les troupes françaises en sol européen. La majorité des troupes du C.E.F. est alors composée d'Algériens, de Marocains et de Tunisiens. À la suite de cette première bataille, Martin, qui était chargé du ravitaillement des premières lignes, reçoit sa première citation⁷⁶.

Le 4^e R.T.M exploite la brèche qu'il vient de percer dans la ligne défensive allemande et met en déroute les troupes de l'Axe jusqu'à la prise de Rome. En juin 1944, la troupe de Martin visite la capitale italienne, les soldats catholiques rencontrent le Pape Pie XII qui prononce un discours devant les troupes victorieuses pour l'occasion. Le 15 du même mois, le 4^e R.T.M. défile devant le forum Mussolini. Cette période passée dans une capitale européenne fait figure d'exception dans le parcours du régiment colonial, les troupes d'Afrique sont généralement confinées aux zones de combat situées dans les campagnes. Après ce bref moment de repos et de célébrations, la troupe reprend sa percée vers Sienne et Florence. L'ennemi tente régulièrement de déstabiliser la cohésion établie entre

⁷⁶ Citation à l'ordre du régiment datant du 15 juin 1944 : « Sous-Officier consciencieux et d'un dévouement à toute épreuve. Remplissant les fonctions de Sous-Officier de liaison, s'est acquitté de ses missions de jour comme de nuit, dans un terrain difficile sous les bombardements. A donné un bel exemple d'esprit du devoir ».

Français et Marocains dans le régiment à coup de propagande,⁷⁷ mais ce dernier finit par mettre définitivement l'armée allemande en déroute.

Au courant du mois de juillet, le 4^e R.T.M. se dirige à Avellino, non loin de la baie de Naples, en attendant de nouvelles directives. Martin ne sait pas si l'armée prévoit leur retour en Afrique du Nord ou un éventuel débarquement en France. Décoré de la croix de guerre et promu au titre de sergent-chef durant l'été 1944, Martin a conscience du changement de rapport de forces qui vient de s'opérer durant cette campagne d'Italie. Malgré la rudesse des combats et les pertes considérables, la France y a retrouvé son honneur et a prouvé à ses alliés qu'elle est encore capable de tenir une armée fonctionnelle et résolue à poursuivre le combat vers son véritable objectif, la libération de son sol métropolitain. Ces réjouissances n'empêchent pas la réputation du C.E.F. d'être ternie par les nombreuses exactions dont ses hommes se sont rendus coupables. Durant la campagne d'Italie, les civils ont dénoncé plusieurs cas de pillages et de viols, dénommés dans la mémoire italienne, « marocchinate »⁷⁸ révélant par la même occasion la dimension raciale d'accusations visant plus particulièrement les soldats marocains⁷⁹. À la veille du débarquement de Provence, ces vagues de violences réveillent des préjugés dont l'armée coloniale française a régulièrement été victime par le passé. Le fantôme de la « Honte noire »⁸⁰ ressurgit. En racialisant les exactions des troupes coloniales, ses détracteurs cherchent à provoquer le discrédit de leurs interventions. Ces derniers accusent notamment le commandement de

⁷⁷ Un tract trouvé aux alentours du mont San Croce en février 1944 pointe l'irresponsabilité des pouvoirs publics français en Algérie et au Maroc. Un « vieux soulard » d'inspecteur français aurait causé inondation et déraillement de train près du village de Doueira. (Verhaeghe, *op. cit.*, p. 65).

⁷⁸ Littéralement « maroquinades ».

⁷⁹ Voir, Julie Le Gac, *Vaincre sans gloire : Le Corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942 - juillet 1944)*, Paris, Les Belles-Lettres /ministère de la défense-DMPA, 2013, 613 p.

⁸⁰ Dans les années 1920, une campagne de propagande raciste du nom de la « Honte noire » avait été développée en Allemagne pour dénoncer les exactions de l'armée française durant l'occupation de la Rhénanie au lendemain de la Première Guerre mondiale. On accuse la France de vouloir humilier l'Allemagne en soumettant les populations occupées aux supposés instincts violents des troupes coloniales. La campagne a un vaste retentissement en Occident et contribue à renforcer le racisme et la négrophobie dans l'Europe d'entre-deux-guerres.

l'armée française de se déshonorer en mobilisant massivement ses colonisés dans les conflits armés qui se déroulent en sol européen. C'est dans ce contexte victorieux doux-amer que le 4^e R.T.M. prend la mer et met le cap vers la Côte d'Azur.

c. La Libération

Le 25 août 1944, la 9^e compagnie débarque à Beauvallon dans le golfe de Saint-Tropez. Depuis le 17 du même mois, Hitler a donné ordre à ses troupes de battre en retraite et les soldats allemands cantonnés dans les Alpes permettent aux forces alliées de mettre les pieds en Provence sans trop de difficulté. Sur les plages, l'enthousiasme est palpable, particulièrement du côté des Français du corps, « le moment est chargé d'émotion et l'on voit des gradés et des tirailleurs s'agenouiller pour embrasser le sol de la Patrie ou prendre dans leurs mains du sable de la plage et le contempler longuement »⁸¹. Après avoir participé à la chute du fascisme italien, l'Armée d'Afrique réalise les premières étapes de son objectif principal, la libération du sol métropolitain.

Rapidement, le 4^e R.T.M. prend la route des Alpes. Martin n'a pas l'occasion de rendre visite à son village natal, mais cela ne gâche pas sa joie de fouler les terres de son enfance. Le 6 septembre, le régiment libère définitivement la ville de Briançon⁸². Plus que jamais, Martin participe à la libération de son pays. À 50 km du Noyer, il constate les conditions miséreuses dans lesquelles sont plongés les habitants des villages voisins du sien. Prise entre les feux allemands et italiens, la région alpine a particulièrement souffert des derniers mois de l'Occupation. Edmond Bertrand raconte la peur, la paranoïa inhérente au système de délation, mais aussi les retraites dans des gîtes perdus dans les montagnes pour échapper au Service de travail obligatoire (S.T.O.)⁸³. S'il avait pu remarquer la misère en

⁸¹ Verhaeghe, *op. cit.*, p. 111.

⁸² Les troupes américaines avaient chassé temporairement l'armée allemande le 23 août 1944.

⁸³ Edmond Bertrand, communication personnelle, le 17 août 2017 au Noyer (France).

Italie, elle est certainement beaucoup plus frappante aux yeux de Martin dans sa propre région.

Après avoir libéré la région alpine, le 4^e R.T.M. rejoint le Jura et les Vosges. Ici, le régiment rencontre les premiers signes véritables de la résistance allemande. La route est d'autant plus longue et pénible que les conditions météorologiques sont particulièrement exécrables durant l'hiver 1944. Les conditions matérielles ne facilitent pas la traversée du massif, de nombreux soldats portent le même équipement avec lequel ils sont partis en 1943. Les chaussures usées laissent infiltrer le froid et l'humidité, les services médicaux du régiment font face à de nombreux cas d'engelure, dont Martin lui-même est victime, et qui ralentissent la progression des soldats.

Le moral des hommes commence sérieusement à souffrir, la nourriture en conserve, les longues journées de marche, les nuits passées dans des abris précaires sous des couvertures généralement mouillées affectent grandement l'enthousiasme des premiers jours en sol métropolitain. De plus, les permissions promises par le commandement tardent à venir. Si les soldats peuvent rendre visite à leurs proches en territoire métropolitain, les départs pour l'Afrique du Nord se font au compte-goutte. Durant la période des fêtes passées en Alsace, Martin caresse un moment l'espoir d'aller rendre visite à Hélène à Casablanca. Le projet ne se réalisant pas, il opte pour un séjour au Noyer qu'il fera au courant du mois de février de l'année 1945.

Durant la même période, un autre élément vient sérieusement contrarier l'état d'esprit de la troupe de Martin. Dès le début de l'automne 1944, le commandement de la Première armée décide de retirer progressivement du front les troupes « noires » d'A.E.F. et d'A.O.F., les premières à avoir été engagées dans la riposte à la suite de la défaite de 1940. De jeunes recrues métropolitaines engagées auprès des Forces françaises de l'intérieur (F.F.I.) viennent rejoindre les troupes de tirailleurs sénégalais sur le chemin des Vosges afin de récupérer leur matériel. Ces derniers sont ensuite conduits dans des centres de séjour, en

Provence, en attente de prochaines directives. Le caractère racial suspicieux de ce « blanchiment »⁸⁴ est dissimulé au profit de raisons plus pratiques : les soldats subsahariens résisteraient mal à la rudesse de l'hiver et l'armée française ne disposerait pas assez d'équipement pour armer tous les volontaires métropolitains des dernières heures⁸⁵. L'effet de l'amalgame des recrues F.F.I. au sein de la Première armée affecte grandement l'organisation des troupes qui sont déjà sur le front. Après le retrait des régiments de tirailleurs sénégalais, les troupes nord-africaines restent pratiquement les seules troupes expérimentées encore en ligne. La formation des nouvelles recrues exige de l'armée qu'elle ponctionne de nombreux cadres parmi les unités maghrébines. Les officiers et sous-officiers recrutés dans ces unités s'indignent de l'ambiance délétère qui règne dans les centres de formations F.F.I. De plus, les chefs de groupe des régiments de tirailleurs regrettent que ces détachements affaiblissent l'esprit de corps qui s'était instauré au sein des unités nord-africaines, ces derniers mois, à force d'expériences éprouvantes et de victoires partagées.

C'est dans cette atmosphère de découragement et de défiance vis-à-vis de la hiérarchie que s'achève la campagne de France. En Alsace, le 4^e R.T.M. et les autres unités engagées finissent par venir, tant bien que mal, à bout de la poche de résistance de Colmar. Dès le mois de mars 1945, les troupes françaises se regroupent massivement le long du Rhin et attendent l'ordre de franchissement. La Première armée a atteint son premier objectif principal : libérer la mère Patrie. Elle organise désormais son ultime offensive, celle qui fera abdiquer l'ennemi.

⁸⁴ Le mot est régulièrement employé par les officiers dans les rapports militaires de la période pour désigner les opérations de retrait des troupes coloniales au profit des F.F.I. durant la Libération. Empreint d'une connotation racialisante évidente, le terme de « blanchiment » démontre toute la centralité de l'enjeu de l'image et du regard des grandes puissances dans les décisions prises par l'armée française. Il fallait que cette dernière parvienne à montrer que la France était capable de se libérer d'elle-même, c'est-à-dire par le biais de soldats « blancs », et non grâce à l'intervention de ses colonies.

⁸⁵ Voir, Claire Miot, « Le retrait des tirailleurs sénégalais de la Première Armée française en 1944 : Hérésie stratégique, bricolage politique ou conservatisme colonial ? », *Vingtième Siècle : Revue d'histoire*, vol. 125, n°1, 2015, p. 77-89.

d. L'occupation de l'Allemagne

Dans la nuit du 30 au 31 mars 1945, le III/4^e R.T.M. est le premier bataillon de l'armée française à franchir les rives du Rhin et à combattre sur le sol allemand. Plusieurs armées du camp des Alliés ont déjà traversé la frontière ennemie dès l'automne 1944⁸⁶. Pour le général de Gaulle, en participant à la campagne d'Allemagne et à l'abdication de l'armée d'Hitler, la France engage son salut et sa reconnaissance aux côtés des grandes puissances victorieuses : « Dès lors que nous aurions en main une zone du sol germanique, ce qu'il adviendrait de l'Allemagne ne pourrait être décidé sans nous... »⁸⁷. La libération de la mère patrie n'est plus au cœur des objectifs militaires de l'armée française. Désormais, ses troupes se battent pour que la France se fasse un nom aux côtés des grandes puissances alliées afin qu'elle tire un maximum de bénéfices de l'abdication imminente de l'armée allemande.

Le 31 mars, à 6h10, la compagnie de Martin est une des premières à rejoindre les rives allemandes du Rhin non sans heurts⁸⁸. Les cadres « français » du 4^e R.T.M. semblent saisir l'ampleur symbolique de leur débarquement. Le sergent-chef Dubin de la 11^e compagnie raconte : « Je mesure l'énormité de ma mission et, en même temps, je pense à l'honneur immense, à la chance qui m'est offerte : débarquer le premier, c'est quasi historique. Je vois mon vieux papa se gonfler d'orgueil à l'annonce de la nouvelle. »⁸⁹. Cependant, cette fierté n'obtiendra pas l'écho espéré, en effet, le traitement médiatique du franchissement du Rhin, particulièrement celui de la presse militaire, laisse sous-entendre que ce sont des troupes

⁸⁶ L'armée américaine occupe Aix-la-Chapelle dès le mois d'octobre 1944.

⁸⁷ Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre. T. III : Le salut. 1944-1946*, Paris, Plon, 1959, p. 152.

⁸⁸ Sur les 12 bateaux de la compagnie à quitter les rives françaises, « un bateau flambe, un autre dérive, un troisième coule. », « le sous-lieutenant Sailer et une trentaine d'hommes débarquent et sont accueillis par une grêle de balles » (Verhaeghe, *op. cit.*, p. 146).

⁸⁹ Verhaeghe, *op. cit.*, p.145.

métropolitaines qui auraient rejoint les premières les rives allemandes du fleuve⁹⁰. Cette minimisation des faits d'armes du 4^e R.T.M. semble contribuer à démoraliser un régiment dont l'état d'esprit est déjà largement affecté.

Le succès militaire de l'opération du franchissement du Rhin permet à l'armée française d'établir une première tête de pont par laquelle elle commencera à occuper concrètement le territoire allemand. Les opérations plus ou moins coordonnées entre les forces alliées permettent une progression efficace qui mène aux prises, en avril 1945, des villes de Pforzheim, de Karlsruhe et surtout de Stuttgart. Dans cette progression, les succès des troupes coloniales sont à nouveau ternis par les nombreuses exactions dont on les rend spécifiquement coupables. Les abus commis sur les centaines de prisonniers, la fraternisation avec l'ennemi, en particulier avec les femmes, autant que les pillages et les vagues de viols⁹¹ au moment de la prise des villes importantes comme des plus petits villages sont pointés du doigt par les représentants civils et les commandements alliés. Encore une fois, la racialisation de ces crimes profite notamment aux détracteurs de l'armée française et permet de minimiser son importance dans les opérations en Allemagne.

Le 8 mai 1945, la capitulation allemande interrompt l'avancée du 4^e R.T.M. Martin et sa compagnie se trouvent alors à Kimratshofen, en Bavière, non loin de la frontière autrichienne. Durant le mois de juillet, les zones d'occupation alliées sont déterminées et le régiment marocain se replie dans les environs de la Forêt-

⁹⁰ SHD – GR12P66 – Dans un rapport sur le moral datant du mois de mai 1945, le lieutenant-colonel Clair revient sur le problème de la minimisation des faits d'armes du 4^e R.T.M. Ce dernier condamne les propos tenus dans un numéro spécial du bulletin d'information de la Première armée française consacré à la victoire du Rhin-Danube. Il y est indiqué que le Rhin aurait été franchi « par surprise » par une première vague du 4^e R.T.M. et que tout le mérite quant au succès de cette opération reviendrait selon le même bulletin au 151^e RI (régiment d'infanterie), composé majoritairement de soldats métropolitains. Dans son rapport, Clair répond à cette parution et précise que « le colonel commandant le 151^e demanda le passage dans le secteur du 4^e RTM une fois que le franchissement fut rendu possible par la réduction des blockhaus de la rive droite, réduction faite par le S/Lt [sous-lieutenant] SAILER, 9^e Cie du 4^e RTM » précisément la compagnie à laquelle appartient Martin.

⁹¹ Dans un article (« Dangerous Liaisons: The Anti-Fraternization Movement in the U.S. Occupation Zones of Germany and Austria, 1945-1948 », *Journal of Social History*, vol. 34, n°3, 2001, p. 611-647), Alexander Perry Biddiscombe répertorie 385 viols dans la région de Constance, 600 à Bruchsal et 500 à Freudenstadt, tous commis par des soldats de l'armée française.

Noire. Pendant l'occupation, les hommes du 4^e R.T.M. participent à de nombreuses cérémonies militaires. Des défilés sont organisés afin de marquer la célébration de la défaite et l'anniversaire de la libération de plusieurs villes importantes. L'armée française profite de cette période de paix rétablie pour distribuer des citations individuelles autant qu'à l'ensemble de certaines divisions⁹². Une décision présidentielle du 1^{er} octobre 1945 rétablit l'honneur du 3^e bataillon par une citation à l'ordre de l'armée qui affirme que le « Solide bataillon [...] a eu l'honneur de franchir le Rhin en tête de la division, le 31 mars 1945, à 6h30, au nord de Germersheim. ». Cette période marque aussi une grande réorganisation des effectifs et des corps de l'armée française marquée par de nombreuses mutations. Dans ce contexte, Martin réfléchit à son avenir professionnel. Après quelques hésitations, il préfère rester auprès du 4^e R.T.M. plutôt que d'intégrer les F.F.I. En octobre 1945, il est rayé définitivement des cadres de la Garde et est rengagé pour six mois au régiment de tirailleurs.

La correspondance récupérée dans le tiroir de la maison familiale ne contient qu'une petite proportion de missives écrites dans les derniers mois de l'occupation. La dernière lettre couvrant la période de la Seconde Guerre mondiale date du 17 juillet 1945 et les états de services de Martin indiquent qu'il quitte définitivement l'Europe le 19 mars 1946, à partir de Marseille, à bord du Providence. Nous disposons donc de peu de traces de cette dernière année passée en Europe. Dès l'automne 1945, le 4^e R.T.M. rejoint la caserne de Stirn, à Strasbourg; il effectue de nombreux déplacements à Kehl et à Fribourg. La vie en caserne est une nouveauté

⁹² Martin est lui-même cité à l'ordre du régiment du 25 juin 1945 : « Fonctionnaire adjudant de compagnie ayant participé à toutes les campagnes d'Italie, de France et d'Alsace. Depuis le franchissement du RHIN le 31 mars 1945, a toujours assuré son service dans les circonstances les plus difficiles au combat. En particulier s'est fait remarquer en assurant le ravitaillement de la compagnie dans la région de KOENIGSBACH le 5 avril 1945 malgré des tirs violents d'artillerie ennemie. » et à l'ordre de la brigade du 22 octobre 1945 : « Sous-Officier d'un calme absolu et d'un courage remarquable au feu. Le 20 janvier 1945, chargé d'assurer le ravitaillement en munitions des sections de tête, s'est acquitté parfaitement de sa mission, malgré un bombardement intense de l'artillerie ennemie et les difficultés du terrain. A assuré lui-même la conduite des munitions jusqu'à l'échelon de tête, au cours de la progression et jusqu'aux avants postes dès l'arrêt de l'attaque, permettant ainsi aux sections d'atteindre rapidement leurs objectifs malgré une grosse consommation de munitions due à la réduction successive de nombreux Blockaus ».

pour de nombreux soldats. Le froid de l'hiver et les conditions matérielles précaires des installations sur place rendent l'expérience relativement pénible⁹³. Plusieurs témoignages évoquent le voyage en Allemagne⁹⁴ de Hélène, Conception et Elisabeth (alors âgée de trois ans), en novembre 1945. Mais aucune information ne nous permet de déterminer la durée de ce séjour ni les conditions dans lesquelles les visiteuses étaient logées. De retour au Maroc en 1946, Martin, Hélène, Conception et Elisabeth quittent Casablanca au courant du mois de mars et partent s'installer dans la région montagneuse de Taza, où le 4^e R.T.M. tient garnison.

e. Retour en Afrique du Nord

À son retour au Maroc, le 4^e R.T.M. retrouve ses fonctions de corps armé en temps de paix et procède à plusieurs restructurations majeures. En mai 1946, le régiment est amputé d'un bataillon et en octobre, il perd son nom et devient demi-brigade d'infanterie du groupement d'infanterie n°12. Ce changement d'appellation semble affecter certains cadres et tirailleurs nostalgiques, déçus de voir le nom associé à leur prestige de leurs exploits dilué dans cette réorganisation. En février 1947, la demi-brigade change une nouvelle fois de titre pour devenir 25^e demi-brigade d'infanterie. Le 3^e bataillon, celui de Martin, est dissous et devient 1^{er} bataillon. Il s'installe en garnison à Guércif, à l'est de Taza, à titre de groupe mobile.

En temps de paix, le régiment récupère ses responsabilités coloniales dans la zone et reprend du même fait ses campagnes de « pacification ». Les troupes participent à plusieurs manœuvres d'ampleur, une à deux fois par année, permettant aux dernières recrues de s'exercer et au régiment de réaffirmer son autorité dans la région. En mai 1947, voulant réprimer les récents soulèvements de la tribu rifaine des Tsouls et suspectant la tribu des Senhadja du Rheddo de vouloir rejoindre la dissidence, le régiment mobilise deux détachements qui « ont

⁹³ Verhaeghe, *op. cit.*, p.175

⁹⁴ MB 510411. Yvette Maiale, Elisabeth Billard et Marie-Martine Dehouck ont toutes trois confirmé l'existence de ce voyage sans en apporter les détails.

pour but [...] de montrer aux tribus des troupes modernes et disciplinées. »⁹⁵. En dehors des manœuvres, la période de 1946 à 1949 est également marquée par de nombreuses compétitions sportives ainsi que l'organisation de plusieurs défilés et prises d'armes marquant les anniversaires des récents exploits du régiment. Cette période engage également le 4^e R.T.M. dans la création d'un important centre d'instruction à Aïn Khabebe, où sont formés plusieurs contingents de jeunes métropolitains mobilisés le temps de leur service militaire. Parallèlement, le régiment reçoit également des recrues marocaines, surnommées « boujadis », et qui, à titre de tirailleurs, peuvent assister aux cours de français du sergent-chef Aissa ben Bouazza.

Dès son retour au Maroc, Martin est promu sergent-major et s'installe pour un temps à Guercif. Durant l'année 1947, il est une nouvelle fois promu, cette fois au grade d'adjudant, et est affecté à la compagnie de base du 1^{er} bataillon à titre d'officier des détails. Cette importante promotion fait de Martin le garant des fonds alloués à sa division. Il est à la tête d'une équipe chargée d'approvisionner les hommes en biens et matériels et est responsable de distribuer la solde. C'est vraisemblablement à la suite de cette nomination que la famille s'installe à Taza. Il est également probable que ces nouvelles fonctions permettent à Martin de se faire accorder, à titre personnel, une ordonnance militaire. Plus communément appelées « plantons », les ordonnances sont des tirailleurs, généralement issus des nouvelles recrues marocaines, engagées auprès d'un cadre et qui s'occupent des tâches domestiques de ce dernier. À Taza, l'ordonnance militaire de Martin cuisine, fait la vaisselle, le repassage et allume de temps à autre le *kanoun*, un petit brasero marocain, pour y préparer des légumes grillés⁹⁶. Durant ces années passées au Camp Faye de Taza, Martin et Hélène se lient d'amitié à d'autres familles de sous-officiers d'origine métropolitaine. La vie en caserne rétablit les codes ségrégatifs coloniaux auxquels Martin s'était habitué durant ses années casablancaises.

⁹⁵ SHD – 7U4 – extraits du journal des marches et des opérations (JMO) de la 25^e ½ brigade d'infanterie en 1947.

⁹⁶ Elisabeth Billard, communication personnelle, le 18 août 2017 au Noyer (France).

En septembre 1948, la famille part en vacances au Noyer. Lors de ce séjour, Martin présente Hélène et Elisabeth à sa famille pour la première fois. Ce premier voyage, dont certaines lettres d'Indochine font mention, semble se dérouler agréablement. Martin retrouve les sentiers de promenade de son enfance et les fait découvrir à sa femme. La famille Bertrand profite de la réunion des trois frères pour régler ses affaires testamentaires. Fidèles à la règle qu'ils s'étaient fixée lors de la naissance des enfants, les Bertrand concluent une entente qui donne la maison et les terres familiales en héritage à Noël, tandis que Pierre et Martin récupèrent chacun une compensation financière de 20 000 francs.

Dès le mois d'avril 1947, le régiment est sommé de mobiliser un régiment de renfort qui participera aux opérations en Indochine. En novembre 1948, un bataillon de marche est également envoyé en Extrême-Orient. En mars, le bataillon de Martin change d'appellation, il devient 2^e bataillon de marche du 4^e R.T.M. Martin quitte Taza le 21 mai; son départ amorce une deuxième longue période de correspondance qui s'étalera tout au long de son temps passé en Indochine, jusqu'en 1951.

f. La guerre d'Indochine

En novembre 1942, l'Indochine est la dernière colonie française à ne pas s'être rangée derrière le camp allié et le Comité français de libération nationale mené au nom de la France par Charles de Gaulle et Henri Giraud. À la suite de l'invasion japonaise de septembre 1940, le régime de Vichy a négocié sa survie en Asie du Sud-est en concédant certaines de ses prérogatives au nouvel occupant. Pour le commandement de la France Libre, la « (re)conquête militaire »⁹⁷ de l'Indochine devient une priorité. Durant la libération du territoire métropolitain, on songe pour un temps à envoyer un corps expéditionnaire composé des soldats

⁹⁷ Claire Miot, *Sortir l'armée des ombres, Soldats de l'Empire, combattants de la Libération, armée de la Nation : la Première armée française, du débarquement en Provence à la capitulation allemande (1944-1945)*, thèse de Ph.D., École Normale Supérieure de Cachan, 2016, p. 716.

subsahariens regroupés dans le sud métropolitain, après le « blanchiment » de la Première armée. Privé de moyens et actant des débats internes qui hésitent sur l'effet de ces troupes « noires » sur la réputation de la France, le commandement militaire met ce projet de côté jusqu'à la victoire alliée en 1945. Si le Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (C.E.F.E.O.) est majoritairement composé de soldats métropolitains et indochinois, l'armée mobilise de nombreuses unités dans ses colonies, ces dernières étant moins coûteuses.

Soutenu par le Việt Nam độc lập đồng minh, ou Việt Minh, un front uni nationaliste, Hồ Chi Minh a profité du vide politique laissé par le départ des troupes japonaises en août 1945 pour déclarer, à Hanoi, le 2 septembre de la même année, l'indépendance de la République démocratique du Việt Nam. Les troupes du Việt Minh mené par Võ Nguyên Giáp organisent dès lors la résistance face au retour imminent du colonisateur. En juin 1949, quand Martin et le 4^e R.T.M. débarquent dans le port vietnamien de Tourane (Da Nang), au centre du pays, la France est donc déjà impliquée dans un conflit que ne dit pas son nom depuis quatre ans. À bord du *Pasteur*, le paquebot qui transporte le régiment marocain d'Afrique du Nord en Indochine, Martin et les autres cadres de la division assistent à différentes conférences sur l'état du conflit, la stratégie de l'armée française et l'attitude que les troupes doivent employer durant la campagne. L'armée ne veut pas déclarer ouvertement une guerre qui pourrait rapidement prendre une dimension internationale et cherche à maintenir son intervention dans un cadre colonial. Dès son arrivée à Tourane, Martin apprend ainsi lors d'une de ces conférences que le contingent débarqué n'est, selon les termes officiels, pas ici pour « faire la guerre, c'est-à-dire pour tuer, mais pour pacifier. »⁹⁸. L'ennemi est un « rebelle » qu'il faut neutraliser pour recouvrer l'ordre colonial. Les dispositions militaires prises dans le cadre de cette campagne se rapprochent donc beaucoup

⁹⁸ MB 490614.

plus de ce que Martin a pu connaître pendant ses années passées à Casablanca et à Taza que pendant son service en Italie, en France et en Allemagne.

Durant les premiers jours passés à Tourane, le 4^e R.T.M. organise son déploiement dans la région. Les quatre compagnies régulières et la compagnie blindée se répartissent le contrôle de postes stratégiques dispersés dans la région. À partir de ces positions, ils remplissent des missions de patrouille ou réparent les routes endommagées qui permettront aux véhicules militaires un meilleur contrôle du territoire. Dès la révolution d'août 1945 qui a conduit à la déclaration d'indépendance, le milieu rural est au cœur de la stratégie de résistance du Viet Minh. De nombreux villages deviennent des espaces d'expérimentation idéologique du nouveau régime. Les troupes du 4^e R.T.M sont chargées de démanteler les potentiels soulèvements qui surviendraient dans les villages aux alentours de leur zone de déploiement. Le commandement et les corps administratifs auxquels Martin est affilié restent quant à eux au cœur de la ville de Tourane, à la base centrale. Comme à Taza, Martin est officier des détails, et est donc à la tête d'une équipe chargée de distribuer la solde et de procéder aux ravitaillements des avant-postes. Si, deux fois par mois, il organise un convoi de distribution, Martin passe la grande majorité de son temps dans le bureau que le régiment lui a attribué. Durant son séjour, il bénéficie de l'aide domestique d'une ordonnance, un certain Mohamed⁹⁹, qui semble avoir été à son service avant le départ pour l'Indochine¹⁰⁰.

Loin de la réalité des campagnes de la Seconde Guerre mondiale, le quotidien de Martin en Indochine se rapproche davantage de celui qu'il a pu connaître en garnison à Taza. Il bénéficie des avantages de son statut et du confort de son bureau et passe de nombreux après-midis à la plage. Il assiste aux messes dominicales avec le zèle qu'il doit à son éducation ecclésiastique, à tel point qu'il se lie d'amitié avec le personnel religieux du régiment et participe à la chorale. À Tourane, Martin

⁹⁹ Martin ne précise jamais le nom de famille de Mohamed dans les lettres laissant entendre le caractère à la fois familial et paternaliste de la relation que le sous-officier entretient à l'égard de son ordonnance.

¹⁰⁰ Martin donne des nouvelles de Mohamed à Hélène ce qui nous indique que la famille l'a déjà rencontré.

s'enferme dans une routine que l'on peut ressentir dans l'écriture de plus en plus mécanique qu'il emploie pour converser avec sa femme. Si le quotidien administratif de la base de Tourane est monotone, il n'en demeure pas moins angoissant. Les nombreux « coups de chaleur »¹⁰¹, la bourbouille¹⁰² et les autres maladies infectieuses liées au climat tropical, mais aussi la distance et l'impression permanente d'être en territoire hostile, cernés par un ennemi invisible¹⁰³, sont autant d'éléments qui pèsent considérablement sur le moral des troupes. En Indochine, l'armée française s'embourbe à l'époque dans une mission qui, faute d'être expédiée, s'internationalise et la rend de moins en moins légitime auprès de l'opinion publique. Sans l'engouement qu'ils avaient connu en Europe, les hommes du 4^e R.T.M. s'impatientent de voir leur service en Extrême-Orient s'éterniser.

À la fin de l'été 1951, les sous-officiers du 4^e R.T.M. ont déjà renvoyé le gros de leur troupe au Maroc. Après avoir transmis les consignes au régiment qui les relève, ces derniers sont conduits à Saïgon et embarquent en septembre à bord d'un navire britannique, le SS *Charlton Star*. En mer, Martin achève sa correspondance avec Hélène qu'il retrouvera dans les prochains jours. De retour à Taza, la situation politique au Maroc s'est considérablement dégradée. Les autorités coloniales sont confrontées à des mouvements nationalistes mieux structurés qui s'amplifient et mobilisent des militants sur les récents échecs des politiques impériales françaises. Le 22 janvier 1955, Hélène et Martin accueillent leur deuxième enfant, Marie-Martine. En novembre de la même année, le sultan Mohamed Ben Youssef rentre d'exil. Son entrée triomphale à Rabat consacre symboliquement la fin du protectorat qui prendra effet en mars 1956. Ce n'est pas pour autant la fin du 4^e R.T.M. qui exercera ses fonctions au sein des Forces françaises en Allemagne

¹⁰¹ SHD – GR7U566 – Rapport du commandant du 2/4^e R.T.M. sur les très nombreux coups de chaleur qu'ont subi les tirailleurs datant du 16 juin 1952.

¹⁰² La miliaire rouge ou « bourbouille » est une affection cutanée survenant dans la chaleur et l'humidité des climats tropicaux et qui conduit à l'éruption de petits boutons rouges sur tout le corps.

¹⁰³ MB 490614.

(F.F.A), à Donaueschingen, jusqu'en 1964. Martin, qui a été promu officier au grade de sous-lieutenant en 1953, restera fidèle à son régiment jusqu'à sa dissolution.

Conclusion

Comme de très nombreux fils et filles de la Troisième République, durant son enfance, Martin est imprégné de l'imaginaire stéréotypé et fantasmé des colonies françaises. La formation ecclésiastique de Martin ne l'isole pas plus que son milieu rural de la propagande coloniale. Sur les bancs du Petit et du Grand séminaire, Martin précisera cet imaginaire colonial lors des différents exposés donnés par des missionnaires de passage dans les Alpes.

Avant d'endosser son uniforme de tirailleur, la première véritable expérience coloniale de Martin est surtout faite de ségrégations. Avant de combattre avec eux et à leur tête, aux yeux de Martin, les Marocains et les Marocaines sont souvent réduits à des corps à contrôler. Au 4^e R.T.M., la violence des combats et la singularité des expériences militaires auront un impact majeur sur la reconfiguration des relations que Martin entretient avec les Marocains. Ces expériences militaires reposent sur des contextes qui changent drastiquement au gré des campagnes dans lesquelles le régiment est impliqué.

Écrite au cœur des campagnes de la Seconde Guerre mondiale, la première série de lettres manifeste plusieurs fois un certain enthousiasme nourri par l'objectif de libération du sol national. En y participant, Martin remplit ses devoirs militaires, mais aussi ses obligations en tant que citoyen et patriote. Il débarque en Provence avec la fierté de participer à la reconquête d'un territoire sur lequel il a grandi et auquel il est attaché. Cette expérience relève également de la découverte. Martin n'est pas un militaire de carrière et, en Italie, il développe certainement des rapports plus directs avec les Marocains et moins basés sur la ségrégation quotidienne mise en place à Casablanca.

Aux côtés de ces tirailleurs, Martin participera à l'obtention d'une victoire symbolique majeure au nom d'une France qui cherche à retrouver une légitimité

dans les opérations alliées. D'abord en Italie, la France veut prouver sa valeur militaire. En sol métropolitain, elle veut montrer qu'elle est capable de se libérer elle-même. Enfin, en Allemagne, elle veut participer à l'abdication de l'ennemi. Les succès militaires du régiment sont donc directement reliés à l'honneur d'une France qui veut montrer qu'elle relève la tête. Pour mobiliser dans l'Empire, la propagande militaire développe l'idée que les colonies peuvent et doivent avoir l'honneur de sauver la métropole. Les succès militaires, la libération de quelques grandes villes et l'euphorie qui en découle ont certainement convaincu les soldats du régiment, au-delà de ses éléments métropolitains, de leur mérite et ont, par la même occasion, nourri l'enthousiasme de la libération.

Plusieurs éléments viendront néanmoins ternir le moral des troupes coloniales. Pendant les phases d'occupation, les soldats des colonies sont pointés comme les principaux responsables des innombrables exactions dont les troupes françaises se sont rendues coupables. La racialisation des débordements militaires, qui sont pourtant le fait de toutes les armées alliées durant la période, permet partiellement à la France de se dédouaner. Ce faisant, elle minimise néanmoins les succès de ses troupes coloniales et provoque une certaine scission entre les régiments de tirailleurs et les F.F.I. De manière générale, les conditions matérielles précaires, les conditions météorologiques difficiles et les permissions qui ne viennent pas jouent sur le moral des hommes et achèvent l'enthousiasme des premiers mois. En Allemagne, Martin ne souhaite plus que son retour au Maroc.

La correspondance indochinoise n'a, elle, jamais bénéficié de l'élan patriotique que Martin manifeste dans ses lettres écrites entre 1944 et 1945. La pacification place l'armée dans le rôle qu'elle s'était donné au Maroc, elle doit maîtriser le territoire, briser les mouvements nationalistes et les poches de résistance pour imposer son ordre colonial. Dans cette période de décolonisation mondialisée, la mission du corps expéditionnaire est par conséquent largement

contestée, même en métropole¹⁰⁴. L'image d'une France qui mobilise ses colonies contre d'autres colonies ne joue pas en sa faveur d'autant plus que le conflit tarde à se régler et dévoile l'impuissance d'une métropole qui fonde son droit à coloniser d'autres territoires sur la revendication d'une supériorité civilisationnelle. Dans ce contexte, l'esprit de corps facilement perceptible dans les campagnes de la Seconde Guerre mondiale l'est relativement moins ici. Les cas de désertion rapportés dans les rapports militaires du 4^e R.T.M. semblent confirmer cette hypothèse.¹⁰⁵

À la base de Tourane, les nouvelles fonctions de Martin écartent rapidement ce dernier de la réalité du terrain. Dans son bureau de comptabilité, son expérience militaire évolue en vase clos, elle reproduit la réalité de son quotidien en garnison à Taza. Il mène une vie routinière, côtoie une majorité de cadres d'origine métropolitaine et, s'il fréquente des soldats marocains, cela se produit brièvement lors de la distribution de la solde et du matériel, dans des rapports largement plus hiérarchisés que durant ses premières expériences militaires.

La libération, l'occupation et la pacification sont autant de contextes militaires qui peuvent jouer sur les représentations que Martin développe, entretient ou fait évoluer quand il est en contact avec les tirailleurs marocains. Ainsi, les intentions variables de l'armée française dans ces différents théâtres d'opérations influencent la manière dont Martin agit et conçoit son rôle au sein de la troupe coloniale. De plus, les différentes expériences militaires de notre sous-officier nous laissent entrevoir le rôle que peut jouer la mobilité ou l'immobilité du groupe sur les rapports coloniaux qu'entretenait Martin avec sa troupe. S'il est essentiel d'observer les déplacements d'un point à un autre, il est tout aussi essentiel de s'attarder au rythme auquel se déroulent ces déplacements. En Italie, en France ou en Allemagne, alors que le régiment change souvent de position, le contact avec les tirailleurs se fait tout aussi fréquent. Au contraire, durant la

¹⁰⁴ Alain Ruscio, « L'opinion française et la guerre d'Indochine (1945-1954) : Sondages et témoignages », *Vingtième Siècle*, n°29, janvier-mars 1991, p. 38.

¹⁰⁵ SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Stern, commandant le 2/4^e R.T.M. pour le 4^e trimestre de 1950.

campagne indochinoise, alors qu'il est titulaire d'un grade plus élevé et d'une fonction administrative plus importante, Martin s'éloigne de la réalité des soldats marocains. De ce fait, les représentations qu'entretient Martin à l'égard des soldats marocains de son régiment sont relatives au lieu où la troupe se situe, aux conditions et aux objectifs de la mission tout autant qu'au poste que Martin occupe. L'Autre — et par extension le soi — change de forme par le biais de voyages effectués et des intentions qui les guident.

Chapitre 2

2791 kilomètres¹

« [...] je tiens à mes tirailleurs, je les connais tous et depuis l'Italie, nous ne nous sommes jamais quittés. Je tiens surtout aux bons camarades que j'ai à la compagnie et au bataillon. »²

« La métropole, je la connais peu depuis mon départ en 1941. Les conditions de vie et la mentalité ont totalement changé. La vie y sera dure. [...] La perspective d'y demeurer ne m'enchant pas outre mesure. »³

Au courant de l'été 1945, le 4^e R.T.M. occupe l'Allemagne et le retour rapide de la troupe au Maroc est attendu de pied ferme par ses hommes et leurs familles. Lors de cette période, Hélène demande à Martin qu'il lui précise ses projets professionnels à son retour au Maroc. Si ce dernier étudie plusieurs options, il n'envisage pas de retourner vivre en métropole. À l'inverse, il manifeste un enthousiasme certain à l'idée de poursuivre sa carrière militaire au sein de son régiment de tirailleurs. En 1943, Martin, à titre de Garde mobile, avait été détaché dans un régiment de tirailleurs pour le temps de la guerre. Au lendemain de l'armistice, sa loyauté et son attachement au 4^e R.T.M. ne font pas de doute et il souhaite s'y maintenir. Ces seize mois passés « au baroud »⁴ sur les routes d'Italie, de France et d'Allemagne ont permis à Martin de créer et d'entretenir des liens

¹ Ce kilométrage correspond approximativement à la distance que Martin et la 9^e compagnie du 4^e R.T.M. ont parcourue, le plus souvent à pied, de leur arrivée en Italie à Pouzzoles jusqu'à la caserne de Strasbourg, après avoir obtenu l'abdication de l'armée allemande.

² MB 450602.

³ MB 450604.

⁴ Le mot « baroud » vient de l'arabe et signifie « fusil » (« barouda » au féminin), et « poudre à canon » (au masculin). Martin utilise fréquemment ce terme pour parler des combats.

avec les autres hommes de son unité. Si dans ses lettres il prend bien soin de distinguer « ses camarades » français de « ses tirailleurs » marocains, la correspondance révèle malgré tout l'existence d'un attachement général à la troupe.

Dans le présent chapitre, nous verrons que l'expérience militaire vécue par Martin durant la Seconde Guerre mondiale lui a permis, progressivement, mais sûrement, d'entretenir des rapports « nouveaux » avec les Marocains. Ces derniers seront d'une nature différente de ceux qu'il a pu connaître dans le milieu considérablement ségrégué du Casablanca de l'entre-deux-guerres. Ils se concrétisent alors que la troupe est en mouvement presque ininterrompu, pendant les occupations et la libération du sol métropolitain. Martin met en avant l'affection qu'il porte à l'égard de son régiment pour justifier à Hélène son maintien dans la troupe coloniale plutôt qu'un éventuel retour en métropole. Par conséquent, nous voulons chercher ici à repérer les éléments sur lesquels se fonde la solidarité de troupe au sein du 4^e R.T.M. et qui entraîne un fort sentiment d'appartenance au groupe. Ce sentiment d'appartenance s'élabore au fil des campagnes de la Seconde Guerre mondiale et affecte le regard que Martin porte sur les Marocains.

Si le discours sur l'Autre de Martin est affecté par son expérience militaire au sein du régiment colonial et par l'esprit de corps qui en découle, nous devons néanmoins nous rappeler que ce dernier émane de l'itinéraire très personnel du sous-officier parti du Noyer. Ainsi, le fait de se reconnaître dans le groupe n'évacue pas pour autant, dans ses lettres, la revendication de valeurs qui lui sont plus personnelles. Cette affirmation identitaire particulière se construit également dans un cadre discursif où il ajuste ses propos vis-à-vis de sa femme. De ce fait, ce discours est profondément ancré dans l'importance qu'il donne à son rôle de chef de famille qu'il met parfois en parallèle à ses compétences en tant que cadre de son unité. Si nous voulons mener à bien nos observations sur les évolutions du discours identitaire de Martin et de ses expériences aux côtés de cet « Autre » marocain, nous devons donc nous souvenir que les mots du correspondant s'inscrivent dans

un « jeu subtil entre cacher et montrer [où] s'opère la présentation de soi, pour convaincre, se faire aimer et séduire »⁵.

Les lettres de Martin relayent fréquemment son humeur du moment. Il profite de ses moments d'écriture pour confier à Hélène ses espoirs et ses frustrations. Il semble dès lors intéressant de mettre ces confidences en rapport avec ce que les commandants d'unités rapportaient à leur hiérarchie concernant le moral du 4^e R.T.M. pour ainsi voir s'il existe des coïncidences. Il s'agira donc de faire des allers-retours entre l'intérêt général de la troupe et l'intérêt particulier de l'un de ses sous-officiers, pour mieux saisir, par exemple, l'impact du manque de permissions en Afrique du Nord sur le moral du régiment. Dans ce présent chapitre, nous soutenons que les éléments d'insatisfaction de la troupe, dont les rapports se font l'écho, sont précisément au fondement d'un esprit de corps propre au 4^e R.T.M. et plus généralement aux troupes coloniales de l'armée française. Si les liens entre les lettres et les rapports nous mènent vers cet esprit collectif, la correspondance de Martin nous permet également de repérer les moments où cette solidarité cesse. Les campagnes militaires de la Seconde Guerre mondiale fournissent un ensemble d'expériences partagées par les soldats marocains et français. Capter les dissociations entre les rapports et la correspondance précise l'instant où cette expérience collective s'interrompt et permet de dévoiler des intérêts qui sont propres à notre « tirailleur métropolitain ».

Dans le présent chapitre, nous voulons explorer les représentations relatives à la camaraderie dans une troupe coloniale. Dans un premier temps, nous voulons savoir sur quelles bases l'armée française tente d'établir les principes de cette solidarité de combat. Comment la cohésion se construit-elle plus précisément dans le 4^e R.T.M.? Nous voulons ensuite savoir comment Martin, qui auparavant contribuait à régir l'ordre colonial à Casablanca, manifeste son adhésion à cet esprit de groupe. Enfin, à quels endroits le « deux poids, deux mesures » propre à l'ordre

⁵ Cécile Dauphin, « Les correspondances comme objet historique : Un travail sur les limites », *Sociétés & Représentations*, vol. 13, n°1, 2002, p. 48.

colonial reprend-il le dessus sur l'expérience collective de la Seconde Guerre mondiale?

Pour répondre à ces questions, ce chapitre sera divisé en trois parties. Dans un premier temps, nous chercherons à comprendre les rouages de l'esprit de corps d'une troupe coloniale. Nous verrons par quels procédés le commandement de l'armée invoque cette cohésion qu'il considère comme fondamentale à la réussite de ses objectifs. Nous évoquerons ensuite les premiers mois de Martin au sein du 4^e R.T.M. afin d'en extraire ses impressions vis-à-vis de sa nouvelle affectation. Dans une deuxième partie, nous aborderons ce que nous pouvons qualifier de moment décisif dans l'évolution des solidarités au sein du 4^e R.T.M. Sur le chemin parcouru à travers les Vosges, la correspondance de Martin prend un nouveau ton; son discours sur l'Autre évolue et nous invite à nous questionner sur une hypothétique perméabilité des catégories identitaires de l'ordre colonial. Enfin, un troisième volet nous permettra de constater que ce basculement provoque avec lui un nouveau regard porté sur la métropole dessinant les contours d'une identité propre à Martin, qui se trouve à mi-chemin entre le centre et les périphéries de l'Empire. En explorant les contours de cette solidarité de circonstance, nous verrons également où se situent les limites de cet esprit de corps. Si les rangs paraissent se serrer entre les militaires marocains et français, ce n'est qu'au profit des revendications des petits cadres vis-à-vis de leur propre hiérarchie. Nous verrons ainsi que les distinctions raciales sous-tendent, malgré tout, les relations au sein de la troupe coloniale.

1. Intégrer un régiment de tirailleurs marocains

a. La fabrication de l'esprit de corps

« On peut dire, sans être taxé de pessimisme, que la valeur de la Troupe Marocaine décroît chaque jour. Pour qui connaît un peu la mentalité des Indigènes Nord-Africains, ou qui y sert

comme moi depuis 20 ans, la raison en est simple, c'est une question de cadres. Pour qu'un Régiment Marocain ait quelque valeur, il lui faut la permanence des cadres. Il faut que ceux-ci, en vivant très près de la troupe, la connaissent, l'aiment et en soient aimés. »⁶

Dans son analyse psychologique sur l'esprit de corps, Simone Clapier-Valladon reprend les observations d'Émile Durkheim et remarque que ce phénomène social se produit d'abord à partir d'une « solidarité mécanique [...] qui repose sur les similitudes et le conformisme des idées, des croyances, l'identité des besoins »⁷. Durkheim affirme néanmoins que cette solidarité mécanique est à terme remplacée par « une solidarité organique fondée sur les interdépendances et les hiérarchies »⁸. Dans l'armée française, cet esprit de cohésion est « une valeur emblématique de l'institution [et] apparaît de manière obsessionnelle dans les textes officiels »⁹. Autant les rapports tactiques que ceux sur le moral en font mention : l'esprit de corps est au cœur des préoccupations des différentes strates du commandement. La cohésion dans l'armée se produit horizontalement et verticalement. La solidarité et l'attachement qu'un homme peut éprouver vis-à-vis de ses camarades de rang permettent d'assurer à la troupe une meilleure efficacité au combat. Cette cohésion se produit également dans un rapport de loyauté et de confiance vis-à-vis du supérieur le plus proche. Ce dernier la retourne lui-même à sa hiérarchie jusqu'à lier l'ensemble, de la troupe jusqu'aux officiers, au drapeau et à la nation. L'esprit de corps engage donc la confiance d'un homme vis-à-vis de son camarade autant que de son supérieur hiérarchique. Dans l'armée française, cet

⁶ SHD – GR12P66 – Rapport sur le moral rédigé par le Lieutenant-Colonel Clair, commandant du 4^e R.T.M., le 3 juillet 1945.

⁷ Simone Clapier-Valladon, « Esprit de corps et phénomène de corps : Analyse psychologique », *Cahiers de la Méditerranée*, hors-série n°6, 1982, p. 4.

⁸ *Ibid.*, p.4.

⁹ Claire Oger, « De l'esprit de corps au corps du texte : cohésion militaire et dissolution journalistique » *Langage et société*, vol. 94, n°4, 2000, p. 10.

esprit de corps est également investi d'une dimension patriotique. Il doit lier le groupe aux plus hauts échelons symboliques de la hiérarchie dans un « jeu de résonances, dans lequel la nation légitime le groupe qui à son tour, dans l'action, peut se faire une patrie vivante »¹⁰.

Dans le contexte d'une troupe coloniale formée au Maroc, cet esprit de solidarité basé sur l'identification d'un soldat à son groupe et à son commandement ne va pas de soi. Depuis l'instauration du protectorat français en 1912, l'autorité coloniale n'a cessé d'être contestée. La campagne de « pacification » à laquelle l'autorité coloniale œuvra durant l'entre-deux-guerres à la suite de la guerre du Rif a laissé de profondes séquelles dans l'opinion marocaine à l'égard de la présence française. Le conflit ayant eu lieu entre 1921 et 1926 opposa les habitants du Rif – une région montagneuse située au nord du Maroc – ralliés à Mohamed ibn Abdelkrim al-Khattabi aux armées espagnoles et françaises. Après avoir proclamé la république du Rif, Abdelkrim lutta avec succès pendant près de cinq ans contre l'occupant colonial avant d'être défait et capturé par la coalition franco-espagnole puis envoyé en exil sur l'île de la Réunion. Malgré une approche « lyautéenne » de la stratégie de pacification qui, sur le papier, voulait minimiser l'usage de la force¹¹, l'armée française a néanmoins eu fréquemment recours à des méthodes particulièrement brutales pour soumettre les tribus « rebelles ». L'usage d'armes chimiques telles que le gaz moutarde, les bombardements aériens ou encore la destruction d'infrastructures agricoles ont notamment eu un impact psychologique et matériel désastreux sur les populations civiles¹². Comment, dès lors, imaginer dans les troupes coloniales issues du protectorat une cohésion qui ne serait pas empreinte d'amertume? Parallèlement aux soulèvements locaux, le nationalisme

¹⁰ *Ibid.*, p.12.

¹¹ Hubert Lyautey parlait de « pénétration pacifique » de la stratégie de la « tache d'huile » qui voulait des troupes de l'armée française qu'elles combinent actions militaires et politiques sociales et économiques pour soumettre les « dissidents ». (Jonathan Wyrzten, *Making Morocco: Colonial Intervention and the Politics of Identity*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 2018, p. 54-56)

¹² *Ibid.*, p. 56.

marocain est en pleine expansion au courant des années 1930. La Résidence générale du protectorat cherche dès le début de la décennie à accommoder la tradition pénale berbère dans le cadre juridique marocain par le biais du dénommé « Dahir berbère »¹³. Un mouvement d'intellectuels se regroupe autour d'un manifeste en opposition à ce décret accusé de reproduire les politiques lyautéennes de divisions ethniques du Maroc. De nombreux acteurs de ce même regroupement profiteront, quelques années plus tard en 1944¹⁴, du rôle de second plan que joue la France au sein des Alliés ainsi que du soutien des États-Unis pour réclamer, cette fois, l'indépendance formelle du pays. Le mouvement nationaliste marocain est donc bel et bien déjà sur pied à la veille des campagnes de reconquête du sol métropolitain français. Il vient significativement remettre en question la ferveur patriotique dont l'armée française a besoin pour galvaniser les troupes du protectorat.

Le défi est de taille pour l'armée française qui doit constituer des unités coloniales et placer, de ce fait, des soldats marocains sous le commandement de cadres métropolitains. Pour ce faire, elle doit trouver le point de liaison qui donnera à ces troupes coloniales leur cohérence. Afin de répondre à cet objectif, l'armée va par exemple chercher à développer la « dimension diachronique [de l'esprit de corps] qui unit les militaires à leurs " anciens " par l'intermédiaire des traditions »¹⁵. Dans cette idée, la constitution d'une nouba, fanfare militaire des troupes maghrébines, symbolise dans les régiments nord-africains la cohabitation d'identités multiples au sein du corps armé. En effet, cette dernière réunit au sein de la même formation musicale des joueurs de derboukas et de ghaïtas¹⁶, mais aussi

¹³ Au Maroc, le dahir est un décret royal.

¹⁴ Le Manifeste pour l'Indépendance du Maroc est publié le 11 janvier 1944. Le parti nationaliste de l'Istiqlal créé quelques mois plus tôt, en décembre 1943, participe à la rédaction de son contenu.

¹⁵ Oger, *op. cit.*, p.10. Dans le discours militaire, les traditions d'un régiment regroupent l'ensemble des symboles et des emblèmes qui le caractérisent et qui produisent un effet de spécificité par rapport aux autres unités.

¹⁶ La derbouka est un instrument à percussion fabriqué en terre cuite et recouvert d'une peau tendue sur laquelle le musicien frappe pour créer un son tandis que la ghaïta est un instrument à vent.

des trompettes et des cors français, plus communs dans les fanfares des troupes métropolitaines. Ainsi, l'armée française promeut l'idée d'une cohabitation nécessaire faite d'interdépendances afin d'unir au sein de la même troupe des sentiments d'appartenance identitaires sensiblement différents.

Au tournant du XXe siècle, une théorie des « races martiales » qui essentialise et hiérarchise les qualités militaires des troupes coloniales selon leurs origines et leurs « races » se développe au sein de l'armée française. Au courant de la Première Guerre mondiale, on considérait que les soldats issus de l'Afrique « noire » formaient les troupes d'élite des forces coloniales françaises¹⁷. Pourtant, au courant de la période de recrutement intensif qui fait suite au débarquement allié en Afrique du Nord, une nouvelle tendance leur préfère plutôt les traditions martiales du Maroc. Les différents succès marocains durant la Grande Guerre, mais également l'efficacité remarquable de la résistance rifaine durant la pacification ont eu raison du prestige martial subsaharien. Le soldat marocain remplace le soldat « noir » au sommet de cette hiérarchie fantasmée.¹⁸ Les campagnes de mobilisation qui s'opèrent à la veille du débarquement en Italie s'appuient sur cette valorisation des traditions militaires marocaines afin de recruter plus largement. En flattant les prouesses martiales des Marocains au prisme de ses propres difficultés durant la pacification, l'armée française retourne une situation épineuse à son avantage. La tradition martiale du protectorat est magnifiée tout en étant reléguée à un passé archaïque qui ne saurait faire face aux enjeux militaires de son

¹⁷ Charles Mangin, officier de l'armée française, a largement contribué à bâtir la réputation des tirailleurs sénégalais. Son livre intitulé *La force noire* (Paris, 1910) préconisait notamment l'utilisation massive des troupes coloniales subsahariennes durant la Grande Guerre.

¹⁸ Claire Miot, « Le retrait des tirailleurs sénégalais de la Première Armée française en 1944 : Hérésie stratégique, bricolage politique ou conservatisme colonial ? », *Vingtième Siècle : Revue d'histoire*, vol. 125, n°1, 2015, p. 89.

temps¹⁹. La bravoure du soldat marocain est reconnue, mais ce dernier a quand même besoin de l'aide technologique et tactique apportée par la France et plus généralement par les Alliés afin d'affronter sereinement les défis qui se dressent devant lui. L'armée française va ainsi jouer de ce discours du décalage technologique et dans l'appréhension de la stratégie tout en reconnaissant en même temps les qualités plus instinctives des Marocains pour l'art de la guerre afin d'établir l'esprit de corps de la troupe marocaine.

Durant la période de recrutement qui précède l'entrée en guerre des troupes coloniales marocaines, l'armée diffuse ce discours sur l'interdépendance des traditions marocaines et françaises. Cette opération est facilitée par les ambiguïtés du système administratif du protectorat. Selon Anthony Clayton, l'intégration des soldats marocains dans l'armée française s'est faite sans difficulté majeure, notamment parce que « les régiments marocains ne sont pas considérés par la majorité de la population comme une institution coloniale étrangère, mais comme l'ancienne armée chérifienne placée pour l'heure sous la confiance et la tutelle d'officiers français »²⁰. Si une telle affirmation est problématique en ce qu'elle se hasarde à donner l'éventuel point de vue des soldats marocains incorporés, elle nous permet néanmoins de concevoir certains avantages qu'offraient les ambiguïtés du système administratif du protectorat à l'armée française. Dans le Maroc colonial, Hubert Lyautey a cherché à instaurer un contrôle politique indirect sur la population. Le Makhzen²¹ maintenait en apparence son autorité administrative, en

¹⁹ Durant la période de mobilisation, la propagande militaire française reproduit fréquemment cette dissemblance fantasmée. Une affiche reproduite dans Eric Jennings, *Illusions d'empires : la propagande coloniale et anticoloniale à l'affiche*, Paris, Les Échappés, 2016, 144 p., illustre bien certaines stratégies graphiques employées par l'armée pour inciter la population marocaine à s'engager et à souscrire à « l'emprunt africain » (*Ibid.* p. 98). On y observe un cavalier marocain dans un habit exagérément « traditionnel » à dos d'un cheval cabré, sabre au poing, prêt à charger. L'expression « Pour la France » est inscrite en haut de l'image. En arrière-plan, on remarque des chars, des avions et des navires militaires ainsi que des contingents d'hommes en habits « modernes » au-dessus desquels flottent les drapeaux français, britanniques et américains. Jennings remarque à juste titre que « le cavalier marocain [...] évoque des qualités certaines, mais peut-être révolues par rapport à la puissance mécanique de l'aviation et de la marine alliées » (*Ibid.* p. 98).

²⁰ Anthony Clayton, *Histoire de l'Armée française en Afrique : 1830-1962*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 325.

²¹ Au Maroc, le Makhzen est un terme qui désigne l'État central, soit le sultan et son gouvernement, et qui signifie littéralement « le trésor » (où la loyauté est matérialisée par le paiement du tribut).

préservant par exemple certaines prérogatives régaliennes, mais, en réalité, les décisions capitales étaient prises par le résident général français installé à Rabat. Ce double jeu administratif facilitait la présence coloniale française.

Dans le contexte militaire, la position feutrée qu'adoptait l'administration française vis-à-vis de l'autorité chérifienne assurait l'illusion d'un lien direct du soldat marocain au commandement du sultan et des autres autorités militaires précoloniales. L'armée a vraisemblablement su jouer de ce flou administratif particulièrement durant la période de mobilisation. Alors que les nouveaux cadres des régiments marocains étaient recrutés dans des dépôts d'hommes majoritairement « blancs », le commandement mettait en place des camionnettes chargées de faire des tournées dans les zones rurales du Maroc pour y enrôler des Marocains sans expérience militaire. À la différence de l'Algérie, au Maroc, les accords encadrant le protectorat ne permettaient pas à l'armée de passer par la conscription pour gonfler ses rangs. Dans les douars et les villages, les équipes de recrutement s'arrangeaient donc avec les autorités locales afin de prélever des hommes que la coutume liait à ces dernières²². L'armée française se présentait ainsi comme le prolongement de ces autorités traditionnelles.

L'omniprésence de la dimension raciale dans la constitution et la répartition des rôles dans les troupes coloniales marocaines est frappante. Dans l'ensemble des unités coloniales françaises, le haut de la hiérarchie est substantiellement occupé par des militaires dits « Français ». Cette catégorie que l'on retrouve dans les rapports militaires distingue ces militaires des soldats « indigènes », arabes ou berbères. L'état numérique des troupes présenté dans différents rapports nous indique la répartition en fonction de ces catégories. À titre d'exemple, dans un rapport du 4^e R.T.M. datant d'avril 1944²³, il est indiqué que parmi les 20 officiers du 3^e bataillon, 19 sont « français » et un seul est « indigène ». Par contraste, sur les 655 tirailleurs de rang, ils sont 533 (81%) à être répertoriés en tant

²² Clayton, *op.cit.*, p. 324-25.

²³ SHD – GR12P70 – Compte-rendu de fin de journée faisant état de l'effectif de la troupe.

qu'« indigènes ». Dans la catégorie intermédiaire des sous-officiers, qui comprend notamment les grades de sergent et d'adjudant, 26 des 98 cadres du bataillon sont « indigènes » et 68 sont « Français », soit près du triple.

b. Les premiers mois du sous-officier

L'esprit de corps qui émane habituellement d'une solidarité de similitudes ne peut s'établir au sein des troupes coloniales de l'armée française naturellement; celle-ci doit nécessairement y opérer certains ajustements. Au Maroc, durant la période de recrutement, l'armée française met en scène un récit de cohésion et d'interdépendance où se retrouvent traditions marocaines et modernité du savoir-faire français et où l'autorité des derniers prolonge les allégeances historiques. Détaché à « l'encadrement » pour le temps de la guerre, Martin se voit donc imputer une responsabilité qui relève de ce nécessaire effort de cohésion. Il se doit de représenter à la fois le prétendu savoir-faire militaire français tout en se montrant à la hauteur de la charge symbolique que lui confèrent les autorités locales marocaines.

Si la cohabitation dans la troupe coloniale ne va assurément pas de soi pour un soldat marocain, elle n'est pas « naturelle » pour un petit cadre d'origine métropolitaine non plus. La correspondance de Martin nous permet d'évaluer les propres réactions du sous-officier à l'égard de cette cohabitation. Avant d'être détaché au 3^e R.T.M. puis au 4^e R.T.M., Martin exerçait des fonctions qui le plaçaient dans un autre registre de rapports vis-à-vis des Marocains; à la Garde mobile, il s'assurait du bon fonctionnement de l'ordre colonial et était chargé d'établir une ligne de séparation nette entre les populations française et marocaine. La réalité du quotidien d'une troupe coloniale contraint les deux groupes à cohabiter, au moins lors des déplacements et des combats. Elle positionne Martin dans des fonctions de commandement et de coopération, plutôt que de contrôle et de répression. Les rapports que Martin entretenait jusqu'alors vis-à-vis des Marocains se trouvent donc bousculés au moment de son incorporation.

Quand Martin intègre le 3^e R.T.M. et est transféré à El-Hajeb au printemps 1943, ses obligations militaires l'astreignent pour la première fois depuis leur union à vivre loin de Hélène. Si dans ses lettres il met l'accent sur la peine que lui provoque cette séparation, il semble comprendre le sens de ce devoir militaire²⁴. Il a par ailleurs bon espoir que cet éloignement sera de courte durée. Dans la région de Meknès, Martin découvre une nouvelle vie régimentaire. Dans les premiers temps, il se familiarise difficilement avec ses nouveaux camarades et préfère entretenir des relations déjà établies par le passé avec les quelques collègues de la Garde qui ont été détachés avec lui²⁵.

Au sein de la troupe coloniale, nous l'avons relevé, des divisions raciales sont établies et pendant que la majeure partie des petits grades du régiment est constituée d'éléments marocains, les Français s'arrogent les postes de cadres et d'officiers. Cette division organisationnelle réduit les moments où les soldats marocains et les cadres français se côtoient. Ainsi, en tant que sergent-comptable, lorsque sa compagnie n'est pas au combat, Martin passe l'essentiel de son temps au poste de commandement (P.C.), c'est-à-dire dans des cantonnements aménagés pour permettre l'administration quotidienne de la troupe. Quand Martin est au P.C., il ne côtoie pas directement les soldats marocains qui sont généralement installés dans des campements situés à quelques centaines de mètres de la base. Dans ses premiers temps passés au 3^e puis au 4^e R.T.M., Martin s'imprègne de la mentalité propre aux cadres français des régiments de tirailleurs. Se développe dans les lettres un ton particulier quand il parle des soldats marocains de sa compagnie.

²⁴ « Si la séparation fait partie de la servitude militaire, espérons que du moins elle puisse contribuer à la paix prochaine et à notre réunion pour toujours » (MB 430422).

²⁵ « Ma vie ici est plutôt monotone et sans aucune satisfaction morale, pas même auprès des quelques camarades avec lesquels j'étais en contact ces jours-ci, leurs conversations étaient plutôt écœurantes, et je ne sais comment des hommes mariés et pères de famille peuvent tenir de telles conversations! Il est à croire qu'ils ont perdu la notion de toute moralité, même naturelle, dans leurs paroles et leurs actes. Le bataillon est arrivé ce matin, je suis heureux de les voir arriver, là je retrouverai au moins quelques bons camarades de la Garde » (MB 430424).

Les mots que Martin emploie pour parler des Marocains durant ses premiers mois au sein d'un régiment de tirailleurs marocains reproduisent les procédés d'essentialisation auxquels il a vraisemblablement été confronté dès son enfance. Il fait par exemple mention de « l'indigène » qui lui apporte un chocolat chaud²⁶. Effet de style peut-être exploité de façon inconsciente, l'article défini « l' » que Martin emploie tend ici à souligner la sujétion des Marocains au bon fonctionnement du régiment et du quotidien de Martin²⁷. « L'indigène », ce Marocain démunie de son nom comme de son identité fait partie du décor. Il est à la disposition de ses maîtres.

Les lettres écrites durant les premiers mois du sous-officier révèlent également certains procédés de langage que Martin emploie pour se distinguer du reste de la troupe. Ainsi, alors qu'il s'identifie lui-même comme « soldat » ou « militaire », il dissocie en même temps de ces désignations les soldats d'origine marocaine, auxquels il réserve le terme de « tirailleur ». Tirant son origine des formations militaires de l'époque napoléonienne, le tirailleur y est également appelé « voltigeur ». Les troupes de tirailleurs sont des unités légères qui profitent de leur mobilité pour se positionner aux premières lignes et tirer, c'est-à-dire faire feu sans respecter la cadence de tir d'une troupe régulière. Au XIXe siècle, l'évolution des pratiques militaires popularise l'usage de ce type d'unité. L'armée française constitue des régiments de tirailleurs dans ses nouvelles possessions coloniales. Le faible coût de leur mise sur pied permet à l'armée d'occuper efficacement un territoire colonial qui s'étend de jour en jour. De plus, en incorporant des « colonisés » au sein de l'armée, la France s'achète la loyauté d'hommes qui auraient pu rejoindre des mouvements de dissidence. Ainsi, au Maroc, l'établissement de certains régiments de tirailleurs est à replacer dans la

²⁶ MB 440910.

²⁷ Marie Louise Pratt note à propos de ce procédé : « The initial ethnographic gesture is the one that homogenizes the people to be subjected, that is, produced as subjects, into a collective they, which distills down even further into an iconic he (= the standard adult male specimen) ». (Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres/ New York, Routledge, 2008, p. 62).

continuité des politiques de « pacification ». Au lendemain de la Première Guerre mondiale qui met en lumière les nombreux exploits des régiments de tirailleurs, le terme « tirailleur » est définitivement associé aux soldats issus des colonies. Ainsi, il n'est pas surprenant de constater que Martin ne s'applique pas la mention « tirailleur » à lui-même.

Durant ses premiers mois à titre de sous-officier, Martin découvre le quotidien de la vie régimentaire. Il passe la majorité de son temps à l'écart des soldats marocains de sa compagnie et les mots de sa correspondance essentialisent souvent ces derniers. La teneur des mots qu'il emploie pour parler de l'Autre va néanmoins prendre une tournure bien différente lors du passage du régiment dans les Vosges au courant de l'automne 1944.

2. Devenir tirailleur

a. Le bon chef

En septembre 1944, le 4^e R.T.M. vient de dépasser les Alpes natales de Martin et amorce la traversée du Jura puis des Vosges. Ici, le régiment va rencontrer les premiers véritables signes de résistance de l'armée allemande. L'hiver qui s'installe est particulièrement rude et les équipements matériels, qui n'ont pas été remplacés depuis le départ du Maroc, commencent à se détériorer. Du mois de septembre 1944 au mois de janvier 1945, le 4^e R.T.M. parcourt une distance importante afin de rejoindre l'Alsace où se concentre le gros des troupes de l'armée d'occupation allemande, en recul. C'est durant cette traversée que nous pouvons repérer les premiers signes d'une camaraderie spontanée aussi bien que de circonstances dans les lettres de Martin :

« Je suis dans une petite pièce, chose confortable pour un soldat. J'y ai installé le bureau de la compagnie, un de mes tirailleurs a confectionné une bonne paillasse avec de la paille où je dors comme un roi. »²⁸; « Il pleut à torrents [...] on monte les guitounes pour pouvoir se mettre à l'abri. [...] Nous sommes

²⁸ MB 441027.

accueillis par les mortiers boches qui nous canardent. Il y a quelques blessés légers. [...] On grelotte. Je me suis mis à l'abri avec mes tirailleurs. Ils ont placé leur toile de tente sur les rondins de bois. Je serai un peu abrité de la pluie. L'un d'eux me cède un peu de sa couverture toute mouillée. L'eau filtre de partout. On s'accroupit et on attend le jour. »²⁹

En racontant ces quelques moments de solidarité à Hélène, Martin veut souligner la camaraderie qui règne dans cette période particulièrement précaire du parcours du 4^e R.T.M. Le passage aux pronoms possessifs souligne la formation d'un attachement paternaliste du sous-officier à « ses » soldats marocains de sa compagnie. Le paternalisme, s'il est une caractéristique commune des relations hiérarchiques propre à l'ensemble des corps militaires dans une armée, se voit doublé d'une dimension coloniale, impliquant l'« affection protectrice » du colonisateur pour le colonisé dans le cadre d'un régiment de tirailleurs. L'historien Richard Fogarty explique à cet égard : « « There was a general consensus among French officers that childlike, unpredictable, and unreliable *indigenes* needed close supervision and leadership from their white superiors in order to maintain discipline and effectiveness under fire. »³⁰. Dans les troupes coloniales, les cadres français développent l'idéal du « bon chef » qui agit vis-à-vis des soldats coloniaux comme il agirait avec ses propres enfants. En parlant de « ses » tirailleurs, Martin veut montrer qu'il connaît les hommes de sa compagnie personnellement tout en se plaçant dans un rapport de responsabilité où il se fait le protecteur de la troupe. Les lettres rédigées en Alsace alors que la troupe garde le Rhin et s'apprête à franchir la frontière franco-allemande confirment ce rapprochement :

« Comme nous sommes en repos, je crois que nous allons essayer d'organiser une petite fête pour distraire nos tirailleurs et nos petits Français qui se trouvent à la compagnie »³¹; « Toujours dans le même secteur en réserve. Je

²⁹ MB 441209.

³⁰ Richard S. Fogarty, *Race and War in France: Colonial Subjects in the French Army, 1914-1918, War, Society, Culture*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008, p. 57.

³¹ MB 441223.

suis en parfaite santé, mes braves tirailleurs m'appellent le Caïd [*sic*]. Je me lève à 9h30 ou 10h. Mon planton vient m'apporter le café et éclairer le feu. »³²

On remarque ici que la séparation entre soldats marocains et français persiste et qu'elle se produit autour du terme « tirailleur » qui ne définit encore que les hommes d'origine marocaine. Une fois de plus, en montrant qu'il tient à organiser une fête pour « ses » tirailleurs alors que la troupe est en réserve à la veille de Noël, il souligne ce rapport d'autorité affectueuse.

De plus, dans ce dernier extrait, Martin se targue du titre de « caïd » que lui auraient décerné les soldats marocains de sa troupe. En arabe, le terme *qa'id* désigne communément le chef d'armée, l'officier subalterne ou, plus généralement, le dirigeant (à la tête d'un parti, d'une révolution, d'un mouvement). En Afrique du Nord, ce même terme désigne également l'administrateur local représentant l'autorité chérifienne sur un territoire défini. Martin commande sa troupe aussi bien qu'il en est le pourvoyeur. Ce titre lui confère donc symboliquement une reconnaissance dans ses fonctions administratives et militaires. En se faisant appeler « caïd », Martin se plait à voir ses qualités de chef confirmées aux yeux des soldats marocains de sa compagnie. Cette désignation nous renvoie au procédé qui place l'autorité des cadres français de l'armée dans la continuité de celles des autorités locales. Martin semble ainsi obtenir l'assentiment de « ses » tirailleurs ce qui lui permet d'affirmer son rôle de « bon chef ».

Durant l'hiver 1945, pendant la traversée des Vosges et l'amalgame F.F.I. qui fait suite au « blanchiment » des tirailleurs subsahariens, les cadres du 4^e R.T.M. regardent amèrement leurs mutations vers les centres de formation des nouvelles recrues métropolitaines. À terme, plusieurs de ces cadres prendront le commandement des nouvelles formations métropolitaines composées avec ces nouvelles unités. Ces mutations à court et à long terme semblent avoir un impact notoire sur le moral de ces derniers. Plusieurs rapports racontent la difficulté que

³² MB 450104.

les cadres éprouvent dans les centres d'instruction. Les recrues F.F.I. sont perçues comme « peu endurant[e]s » et « inaptés à combattre en campagne »³³. Un rapport cite un sous-officier : « Quand nous arrivons à destination nous sentons que nous sommes des gêneurs, des empêcheurs de danser en rond. Nous trouvons le néant dans les camps d'instruction [...] »³⁴. Le lieutenant-colonel Clair, commandant le 4^e R.T.M. exprime à de nombreuses reprises dans ses rapports ses inquiétudes concernant la réorganisation de son régiment. Il écrit :

« On jongle avec les cadres, avec les hommes, avec les unités, comme avec des balles en caoutchouc qui vont rebondir n'importe où; mais on oublie qu'on a affaire à des hommes qui ont une âme et que dans celle-ci est bien ancré l'esprit de corps, l'attachement à leur drapeau, à leurs hommes pour les Chefs, à leurs chefs pour les Tirailleurs. »³⁵; « En arrivant en France, malgré les lourdes pertes subies en Italie, nos unités marocaines avaient encore cette "vie tribale" qu'elles doivent avoir pour être fortes; elles la perdent de plus en plus; les mutations d'officiers et de sous-officiers pour l'intérieur la suppriment. »³⁶

L'affection des cadres à l'égard du 4^e R.T.M. est mise en avant pour justifier les quelques protestations formulées au commandement de la Première armée. En revendiquant des qualités de « bon chef », proche de leurs troupes et dont l'autorité est « reconnue et appréciée », les cadres français cherchent à persuader le commandement de ne pas les retirer du rang. Selon leurs propres mots, le prélèvement des cadres français disloquerait les liens que ces derniers ont établis avec leurs hommes et pourrait à terme affecter l'efficacité du régiment. Martin reprend l'argument du lien affectif du « bon chef » pour expliquer la situation dans une de ses lettres :

« Un de mes bons camarades vient de nous quitter, il est parti pour encadrer une division des F.F.I. qui vient de se former. Beaucoup d'entre nous, officiers et sous-officiers, allons sans doute y être affectés. Ce jour-là, je serai très

³³ SHD – GR12P66 – Rapport sur l'état d'esprit rédigé par le colonel Bridot le 31 décembre 1944.

³⁴ SHD – GR12P66 – Rapport sur le moral rédigé par le Lieutenant-Colonel Clair le 5 mai 1945.

³⁵ SHD – GR12P66 – Rapport sur le moral rédigé par le Lieutenant-Colonel Clair le 1^{er} mars 1945.

³⁶ SHD – GR12P66 – Rapport sur le moral rédigé par le Lieutenant-Colonel Clair le 5 mai 1945.

ennuyé, car je tiens à mes tirailleurs, je les connais tous et depuis l'Italie, nous ne nous sommes jamais quittés. »³⁷

Le discours du « bon chef » réduit la loyauté des soldats marocains à leurs « relations tribales » et sous-entend que le bon comportement de ces derniers est le fait d'un encadrement français de qualité, forgé à l'épreuve du temps et de l'expérience. La mise en garde dont les rapports militaires font état quant aux prélèvements des cadres renseigne le commandement de la Première armée des possibles conséquences de tels détachements : les régiments de tirailleurs marocains, sans leurs cadres, deviennent imprévisibles ce qui met à risque la réputation de l'armée française dans des cas de vagues de violences. Ainsi, le spectre de nouvelles exactions du type de celles dont les troupes coloniales se sont rendues coupables durant les précédentes campagnes s'imisce au cœur des discussions de l'armée sur l'état de l'encadrement.

b. « Nous les tirailleurs »

Les transformations observées dans le ton des mots que Martin emploie vis-à-vis de l'Autre se poursuivent au courant de l'automne 1944. Cette évolution semble accompagner les difficultés matérielles et organisationnelles que le régiment rencontre et qui affectent manifestement le moral de la troupe et plus précisément celui des sous-officiers. Le climat de frustration ne s'estompe pas durant l'hiver et il contribue à des transformations encore plus marquées dans les lettres de Martin.

En janvier 1945, Martin annonce à Hélène qu'il a transmis une demande pour profiter d'une permission vers Casablanca qui lui permettrait de rendre visite à sa famille. Cependant, il explique qu'il n'y a pas eu de départs en permission en Afrique du Nord depuis le 11 décembre. Il poursuit en écrivant : « Je t'assure qu'on nous oublie totalement et que l'armée d'Afrique a payé et paye largement son

³⁷ MB 450602.

tribut ». L'usage de la notion du « tribut de l'Armée d'Afrique » nous renvoie à « l'impôt de sang » dû à la France. Durant la période de mobilisation, l'armée française avait développé l'idée que les colonies devraient participer à la libération du sol métropolitain en échange des apports civilisationnels qu'elles auraient perçus depuis près d'un siècle de colonisation. Au-delà de cette dimension coloniale, cet « impôt de sang » relèverait également d'un devoir républicain : derrière l'impérative défense de la mère patrie se trouve l'honneur de protéger ses idéaux universalistes³⁸. On trouve dans cette ambiguïté de sens une possibilité pour Martin de s'associer au sort des tirailleurs et de prétendre ainsi vivre la guerre avec les mêmes responsabilités que « ses » tirailleurs.

Le problème des permissions est au cœur des préoccupations que Martin échange dans ses lettres. Les rapports sur le moral rédigés par le commandement du 4^e R.T.M., mentionnent fréquemment cet enjeu qui affecte l'ensemble des hommes sans distinction de statut ou d'origine³⁹. Dans sa correspondance, Martin développe l'usage de la première personne du pluriel lorsqu'il s'agit de partager des frustrations qui sont communes à la compagnie :

« Les permissions pour l'Afrique sont toujours à une cadence lente, et, pourtant, n'avons-nous pas le droit à un peu de repos maintenant la guerre terminée ... nous qui depuis des mois et des mois avons risqué notre vie ... Ne l'avons-nous pas gagnée, cette permission, après bientôt vingt mois d'absence. »⁴⁰

Si les permissions vers l'Afrique du Nord se font rares⁴¹, l'armée facilite néanmoins les autorisations sur le territoire métropolitain. En février, ne croyant plus en son départ pour le Maroc, Martin opte finalement pour un séjour au Noyer.

³⁸ Fogarty, *op. cit.*, p. 15-16.

³⁹ « [La] déception se transforme en mécontentement lorsque des lettres de chez eux [les militaires du Maroc] leur apprennent que beaucoup d'autres ayant quitté l'AFN [Afrique française du Nord] bien après eux et n'ayant que peu ou pas fait campagne sont déjà allés en permission » (SHD – GR12P66 – Rapport sur le moral rédigé par le Lieutenant-Colonel Clair le 9 avril 1945).

⁴⁰ MB 450525.

⁴¹ Le 6 juin 1945, sur les 600 hommes du bataillon, « un Français et deux Marocains » obtiennent un départ pour le Maroc (MB 450606).

Il n'est pas retourné dans son village natal depuis le mois de décembre 1940, les retrouvailles sont remplies d'émotions et Martin profite pleinement de son temps de repos⁴². Toutefois, l'impression que lui laisse la vie quotidienne loin du front l'afflige :

« Je reviens de l'arrière et je peux te dire mon écœurement en observant ce qu'il s'y passe. C'est le refrain général de tous les permissionnaires qui rentrent. On se soucie peu du soldat qui souffre et qui paye de sa vie pour que les autres puissent vivre tranquillement. On ignore ou on paraît ignorer qu'il y a des hommes qui se battent depuis des mois et des années. La jeunesse ne pense qu'à s'amuser. À faire banquet sur banquet et bal sur bal. C'est l'étourdissement complet. C'est que je suis heureux de retrouver l'ambiance de camaraderie qui règne chez nous, l'ambiance de bonne entente, celle-là ne trompe pas, elle a été forgée par la souffrance dans les combats. »⁴³

Ce dernier extrait illustre bien la dissension croissante entre la violence du front et la quiétude troublante de l'arrière constatée par les rares permissionnaires autorisés à visiter leurs familles en métropole. Les rapports sur le moral du 4^e R.T.M. corroborent cette incompréhension que les militaires ressentent vis-à-vis de l'attitude des civils en métropole libérée : « L'état intérieur de la France, mieux connu depuis la fin des hostilités, inquiète beaucoup. [...] On a l'impression que trop de gens n'ont rien compris à notre miracle et qu'ils n'ont tiré aucune leçon de nos lourds sacrifices [...] »⁴⁴.

Le passage que Martin opère vers la première personne du pluriel se construit sur un sentiment d'appartenance commune au régiment qui englobe les soldats français et marocains et qui se fonde sur l'impression que l'armée coloniale est de plus en plus marginalisée autant vis-à-vis des corps métropolitains en reconstruction que de la société civile métropolitaine :

« Tu me dis qu'il y a beaucoup de gens qui reçoivent de belles choses d'Allemagne. Je n'en doute pas et je voudrais pouvoir t'en envoyer, mais, vois-tu, la réalité est là. Nous les tirailleurs nous sommes toujours perdus dans les

⁴² « Il fait un temps magnifique, j'ai retrouvé avec mes montagnes, le ciel bleu et le beau soleil » (MB 450224).

⁴³ MB 450305.

⁴⁴ SHD – GR12P66 – Rapport sur le moral rédigé par le Lieutenant-Colonel Clair le 2 juin 1945.

petits villages, ici où je suis, il y a une centaine d'habitants. Nous sommes les obscurs et notre travail, nos faits d'armes le demeurent aussi. Pas de propagande, pas d'articles pompeux et élogieux dans la presse, les tirailleurs ont droit à mourir en silence, pour ne pas dire dans l'oubli. Ces messieurs des services, états-majors ou divisions blindées ont droit de stationner dans les centres où se trouvent des magasins, où ils peuvent réquisitionner et acheter. Enfin, passons ... la modestie est une vertu. »⁴⁵

En effectuant ce passage au « nous », le présent extrait montre aussi que Martin s'intègre à présent dans la catégorie « tirailleur » qui lui avait jusqu'alors servi de balise pour tracer une ligne de délimitation identitaire entre les soldats français et marocains. Ce passage d'une catégorie à l'autre marque un rapprochement dans l'adversité face au manque de reconnaissance. Les catégories coloniales, qui distinguent généralement les cadres français et la troupe marocaine, se taisent pour laisser entendre la colère de la troupe dans son ensemble. Martin singularise ainsi l'expérience du tirailleur qui ne se réduit pas à celle du soldat privilégié de métropole. Il précise également un mécontentement qui vise directement cette même métropole qui oublie le sacrifice des soldats issus des colonies. Les « obscurs » s'opposent aux troupes dont la presse fait l'éloge. Martin semble vraisemblablement affecté par la minimisation des exploits militaires à laquelle la presse procède au profit des corps métropolitains particulièrement durant le franchissement du Rhin⁴⁶. Les termes « obscurs », « oubli » ou l'expression « ont droit à mourir en silence » renforcent l'effet de marginalisation.

Lors du parcours du 4^e R.T.M. à travers les campagnes de la Seconde Guerre mondiale, le ton du discours que Martin emploie à l'égard du régiment bascule.

⁴⁵ MB 450609.

⁴⁶ Dans un rapport sur le moral datant du mois de mai 1945, le lieutenant-colonel Clair revient sur le problème de la minimisation des faits d'armes du 4^e R.T.M. (SHD – GR12P66). Ce dernier condamne les propos tenus dans un numéro spécial du bulletin d'information de la Première armée française consacré à la victoire du Rhin-Danube. Il y est indiqué que le Rhin aurait été franchi « par surprise » par une première vague du 4^e R.T.M. et que tout le mérite quant au succès de cette opération reviendrait selon le même bulletin au 151^e RI (régiment d'infanterie), composé majoritairement de soldats métropolitains. Dans son rapport, Clair répond à cette parution et précise que « le colonel commandant le 151^e demanda le passage dans le secteur du 4^e RTM une fois que le franchissement fut rendu possible par la réduction des blockhaus de la rive droite, réduction faite par le S/Lt [sous-lieutenant] SAILER, 9^e Cie du 4^e RTM » précisément la compagnie à laquelle appartient Martin.

Alors qu'en Italie, il semblait évident à ses yeux que les tirailleurs soient exclus des centres urbains et donc destinés à combattre en campagne⁴⁷, il trouve désormais en Allemagne qu'il est profondément injuste que les tirailleurs, dont il fait partie désormais, soient écartés de ces centres urbains. Ce basculement dans le discours se construit sur les nombreuses difficultés et déceptions que la troupe éprouve durant son parcours. La précarité matérielle croissante, les prélèvements dans la troupe pour rejoindre des centres de formation, les permissions qui ne viennent pas ainsi que la minimisation des exploits militaires du 4^e R.T.M. contribuent tous à l'essor de cette « solidarité mécanique » faite de similitudes et bâtie sur des besoins collectifs et qui est au cœur de l'esprit de corps. En outre, l'évolution du discours de Martin témoigne de l'apparition d'un ressentiment des cadres d'origine française des troupes coloniales à l'égard de la métropole. Le discours de Martin évolue jusqu'à s'intégrer dans la catégorie des tirailleurs au moment même où son regard observe de plus en plus la métropole, ou du moins une certaine partie de cette métropole, comme un Autre à (re)définir.

3. Où est l'Autre ?

a. *L'« Autre métropolitain »*

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, un « Autre métropolitain » tend à se préciser à mesure que les frustrations de la troupe s'exacerbent; il renforce en même temps le sentiment d'appartenance que Martin éprouve vis-à-vis de sa propre troupe. En apparaissant ingrate, la métropole incite Martin à s'en dissocier. Pourtant le sous-officier entretient malgré tout une relation affective et parfois ambiguë avec « le sol natal »⁴⁸.

⁴⁷ « [...] tous les militaires du corps expéditionnaire français ne sont pas logés à la même enseigne. Il y en a qui sont dans les villes ou bourgades assez importantes et d'autres sont en pleine nature. C'est dans la dernière catégorie que les tirailleurs sont classés, cela se comprend d'ailleurs » (MB 440710).

⁴⁸ « Avec quelle joie et quel plaisir nous allons fouler le sol natal » (MB 440822).

Dans un premier temps, il faut préciser que le « métropolitisme » de Martin – sa propension à s’imaginer métropolitain – se constitue à travers des lettres qu’il écrit à Hélène qui est, elle, originaire d’Algérie, qui n’est pas issue d’une famille d’origine française et qui n’a encore jamais foulé le sol métropolitain. Ainsi, quand Martin parle de la métropole, il revendique une identité qui lui est propre et qui le distingue des origines de sa femme. Cependant, la correspondance nous montre que Martin tend à imposer une origine métropolitaine à son foyer. Par exemple, dans les jours qui suivent son débarquement en Italie, ce dernier rédige une lettre à sa femme pour lui décrire les décors européens :

« Demain, il y aura huit jours que je prenais pied sur cette terre, qui me rapproche de ma terre natale, mais qui n’est pas notre terre Africaine [*sic*], notre terre d’adoption⁴⁹, celle que nos aïeux ont conquise pour une plus grande France. Je ne veux pas faire la comparaison, cela ne me vient même pas à l’idée. Ceux [*sic*] sont deux terres tellement différentes. Ici, ce sont de vieux villages avec leur caractère tout historique, leur passé plein de légendes. Là-bas, ce sont des terres neuves, des cités nouvelles qui surgissent grâce au génie français. »⁵⁰

À l’instant même où Martin reprend la vision coloniale de l’Afrique comme d’une terre vierge et sans histoire que la France pouvait naturellement occuper, son utilisation de la première personne du singulier crée un lien entre sa propre histoire et l’histoire nationale française. Cette transition du « ma terre natale » à « notre terre d’adoption, celle que nos aïeux ont conquise » produit également un effet où son récit englobe celui de Hélène et prend le dessus sur les particularités identitaires de celle-ci. L’histoire de Hélène se dilue dans le récit que Martin construit pour le foyer.

Plus tard en 1945, Martin impose une fois de plus à Hélène son propre récit identitaire. La guerre qui s’éternise plonge le Maroc dans une crise économique

⁴⁹ Martin utilise également cette idée de « terre d’adoption » pour lier Hélène au Champsaur : « Tu remercieras de ma part l’inconnu compatriote dauphinois [le Dauphinois est la dénomination historique des Hautes-Alpes] de son amabilité, mais tu lui diras aussi que je suis fier de mon « Algérienne » et le Dauphiné, en t’adoptant, sera rehaussé dans son prestige » (MB 440414).

⁵⁰ MB 440226.

importante. Hélène rapporte cette situation à Martin qui l'encourage alors à demander un « rapatriement »⁵¹ en métropole : « Je vois que la vie devient de plus en plus intenable au Maroc. J'attends avec impatience la fin de la guerre pour envisager ensemble notre retour en France »⁵²; « Cette année de sécheresse sera catastrophique pour le Maroc. Que bientôt tout se termine et que nous puissions revenir en France ensemble »⁵³. Ici, Martin utilise à nouveau le « nous » afin de produire un récit où Hélène, avec Martin, « retournerait » sur le sol métropolitain qu'elle n'a en vérité jamais encore foulé. Dans sa correspondance, Martin impose à son foyer et donc à son épouse une identité métropolitaine souvent revendiquée sur le ton de l'évidence. En forçant l'homogénéisation identitaire du foyer, Martin cherche un récit commun dans lequel lui et Hélène peuvent se reconnaître comme le confident de l'autre. Une fois « semblable » à Martin, Hélène est ainsi à même de mieux comprendre le discours que Martin emploie pour parler de l'Autre.

L'engouement métropolitain de Martin convoque des origines rurales autant que régionales. Martin rappelle fréquemment dans les lettres ses racines champsaures à Hélène⁵⁴. Quand le 4^e R.T.M. s'apprête à débarquer en France, Martin partage sa joie à l'idée de fouler le sol de « la terre natale »⁵⁵, cet enthousiasme est avant tout celui d'un Champsaure qui vient pour libérer les siens de l'occupation étrangère. De cette manière, quand il parle d'une éventuelle redéfinition des frontières franco-italiennes à la suite de la défaite des troupes

⁵¹ « Si les autorités ne prennent pas des mesures énergiques, il y aura de la misère et de la famine au Maroc. Aussi je te laisse entièrement libre pour demander ton rapatriement si cela est possible » (MB 450505).

⁵² MB 450428.

⁵³ MB 450502.

⁵⁴ Au lendemain de la bataille du Garigliano en mai 1944, dans une lettre, Martin fait fièrement allusion au chevalier Pierre Terrail de Bayard, membre de la noblesse dauphinoise et légende locale au Champsaur. Selon la légende, en 1504, durant les guerres d'Italie, le chevalier Bayard aurait repoussé, à lui seul, mille cinq cents Espagnols sur le pont du Garigliano, précisément là où le 4^e R.T.M. a percé la ligne défensive allemande. Martin écrit : « Pensait-il quand le chevalier Bayard vient défendre un de ses ponts que d'autres Français viendraient se battre sur ses berges moelleuses ? Berges que personne n'approche, car la perfidie teutonnes les a remplies de pièges. » Avec beaucoup de lyrisme, Martin se place ainsi dans la continuité des exploits du héros local (MB 440518).

⁵⁵ « Peut-être aurons-nous le bonheur d'aller en France ? » (MB 440726).

mussoliniennes, Martin semble surtout rappeler les rivalités alpines que cette partie de la France entretient avec l'Italie. De la même manière, la participation du 4^e R.T.M. à un défilé de libération à Grenoble, dans « la capitale du Dauphiné », prend une dimension très personnelle aux yeux du sous-officier⁵⁶.

À mesure que le régiment s'éloigne des Alpes pour rejoindre la route de l'Alsace à travers les Vosges, la préférence régionale de Martin se fait de plus en plus évidente⁵⁷. Ce régionalisme s'accroît au même moment où Martin commence à s'indigner de la marginalisation que subit son régiment. Ce discours des « oubliés » et « des condamnés à mort »⁵⁸ se construit non en opposition à l'ensemble de la métropole, mais contre des parties bien précises de cette métropole. Ce discours peut par exemple viser une élite urbaine méprisante ou encore une jeunesse désinvolte qui se moquerait du sort des moins aisés de la société. Le discours de Martin puise ainsi son altérité dans les origines rurales et défavorisées du sous-officier. L'« Autre métropolitain » de Martin sous-entend avant tout des distinctions sociales. Cet Autre peut aussi bien être un soldat F.F.I. arriviste et peu robuste, un jeune métropolitain insouciant qui se désintéresse du front et du sort des troupes coloniales investies pleinement dans la reconquête depuis 1943, ou encore un journaliste qui minimise les victoires des troupes coloniales au profit des troupes métropolitaines. À mesure que cet Autre se précise, le sentiment d'appartenance que Martin éprouve vis-à-vis de sa troupe se renforce : « On écoute les informations. Nous sommes profondément dégoutés, la guerre à peine terminée, de voir les querelles politiques surgir... les grèves, et cela un peu partout. Nos sacrifices auront-ils servi à quelque chose? »⁵⁹

⁵⁶ « Hier, nous avons défilé (du moins ma compagnie) dans la capitale dauphinoise. [...] Que j'étais fier de défiler avec ma section de tirailleurs dans notre capitale » (MB 440921).

⁵⁷ « Nous sommes au repos, le village où nous nous trouvons est assez plaisant, mais vois-tu, tout cela ne vaut pas les Alpes. Les gens y sont beaucoup plus hospitaliers et sympathiques et la sympathie est quelque chose qui ne se commande » (MB 441011).

⁵⁸ « Nous, nous sommes des condamnés à mort et, à mesure que quelqu'un tombe, on le remplace » (MB 450309).

⁵⁹ MB 450523.

Martin épargne néanmoins le milieu rural français duquel il est originaire des critiques qu'il formule à l'égard de cette métropole « ingrate ». Il démontre l'affection qu'il éprouve pour ce dernier lors de son passage dans sa région natale : « Je suis dans un petit village. Tout est bien calme. Les braves paysans ne paraissent pas avoir très souffert des privations de la guerre. Ce qui leur manque le plus, c'est le pain et certaines matières, comme le café, sucre, savon, etc. ». Ainsi, on voit ici que son changement de regard sur la métropole épargne néanmoins le monde rural. De la même manière, Martin est attentif au sort des colons, exploitant la terre au Maroc, dans les discussions qu'il entretient avec Hélène sur les conditions climatiques et économiques difficiles que le protectorat traverse : « Je pense avec tristesse à ce manque de pluie en Afrique. Je pense à la détresse de nos pauvres colons. [...] Espérons que la pluie tant attendue fera son apparition calmant ainsi les inquiétudes de nos paysans »⁶⁰.

b. La persistance de l'ordre colonial

Si le discours sur l'Autre que Martin développe au cours de la Seconde Guerre mondiale l'oppose à une partie de la société métropolitaine, ce même discours n'élimine pas pour autant la réalité de l'ordre colonial qui permet notamment au sous-officier de bénéficier d'une place privilégiée au sein de la troupe. Martin profite régulièrement du « deux poids, deux mesures » propre à l'ordre colonial et auquel le quotidien de sa troupe est soumis. Durant l'occupation de l'Allemagne, au même titre qu'une grande partie du reste des corps armés alliés⁶¹, le 4^e R.T.M. a commis de nombreuses atrocités. Plusieurs cas de vagues de pillages, de violences et de viols ont été rapportés, notamment par les centaines de prisonniers que le régiment avait capturés sur son passage. Martin partage fréquemment son mépris vis-à-vis

⁶⁰ MB 450327.

⁶¹ Voir les ouvrages suivants : Mary Louise Roberts, *What Soldiers Do: Sex and the American GI in World War II France*, Chicago, University of Chicago Press, 2014, 351 p.; Giles MacDonogh, *After the Reich: The Brutal History of the Allied Occupation*, New York, Basic Books, 2009, 656 p.

des « boches » qui, selon lui, payent simplement le prix de la revanche⁶² de l'armée française. De plus, il ne se gêne pas de participer à ce qu'il appelle des « réquisitions ». Il profite des biens perçus pour son usage personnel⁶³ et expédie plusieurs colis à Hélène durant la même période⁶⁴. Lors de leur voyage en Allemagne, Hélène et Conception seraient elles-mêmes allées récupérer de la vaisselle dans une maison « abandonnée », et ce malgré les restrictions très strictes encadrant ces « réquisitions » arbitraires⁶⁵.

Les rapports sur le moral datant de l'occupation font fréquemment référence aux exactions commises par les troupes du 4^e R.T.M. Le lieutenant-colonel Clair, commandant du 4^e R.T.M., tend à séparer ce qu'il réduit à des « actes d'indiscipline » en deux catégories, les vols et les pillages d'un côté et les viols de l'autre. Dans ses rapports, quand il contredit ses supérieurs hiérarchiques qui accusent ces débordements d'être le seul fait des soldats marocains, il n'aborde que le sujet des vols et des pillages⁶⁶. En se prononçant de manière évasive sur le sujet des viols – et en insistant systématiquement sur le supposé consentement des

⁶² « Tu me parles de gentillesse avec les boches, si tu savais comme je les aime ! Ils nous ont fait tellement de mal en France. Tout ce que l'Allemagne possède ne suffira pas pour payer les dettes de guerre » (MB 450501); « La bête est écrasée, anéantie. Les boches connaissent l'exode de nos populations en 1940. Le Dieu Guerre a changé de camp. Je dirai que leur débâcle est pire que la nôtre, et pourtant les aviateurs alliés ont l'humanité de ne pas mitrailler les colonnes interminables de civils qui se déplacent sur les routes » (MB 450505).

⁶³ « Je t'ai envoyé un mandat fin mars. L'as-tu reçu ? Je vais t'en expédier un autre dès que le vaguemestre viendra. Je ne veux pas, ma chère, que tu manques d'argent. Ici je n'en ai pas besoin, les Allemands nous ont tellement pillés que jamais nous ne leur rendrons ce qu'ils nous ont fait » (MB 450428).

⁶⁴ « J'ai travaillé toute l'après-midi à enregistrer des colis et à percevoir les droits d'expéditions. Je t'en expédie deux. Comme théoriquement je n'en ai pas le droit, le deuxième est adressé par un de mes camarades à maman [Conception]. Le contenu du premier tu le connais, étoffe, poudrier, porte-cigarette, peignes et quelques bonbons. Le deuxième contient trois paires de chaussures dames. Ce sont des chaussures qui ont été réquisitionnées par le bataillon et qui nous ont été distribuées » (MB 450521).

⁶⁵ « À Kehl, de l'autre côté du Rhin, et je me souviens moi d'y avoir été, où il y avait des immeubles complètement détruits. La grand-mère voulait des casseroles, j'étais dans une poussette. Elles avaient été voir si elles ne pouvaient pas récupérer des casseroles. Et il y a eu un mouvement de troupes et elles se sont mises à courir avec moi dans la poussette » (Elisabeth Billard, communication personnelle, le 18 août 2017 au Noyer - France).

⁶⁶ « Dans cette marche à travers les pays allemands on a beaucoup parlé d'actes d'indiscipline, vol, pillage, viol, et on a surtout accusé les troupes indigènes. En ce qui concerne mon régiment et la zone des territoires qu'il a traversée, je dois dire que les vols et pillages ont surtout été le fait des troupes françaises, spécialement les commandos qui furent un exemple déplorable pour nos hommes et nos cadres » (SHD – GR12P66 – Rapport sur le moral rédigé par le Lieutenant-Colonel Clair le 5 mai 1945).

femmes allemandes –, le commandant entretient un flou qui donne lieu à des accusations racistes qui n’incriminent que les soldats racisés. De ce fait, le blâme finit par être mis sur le compte des « instincts naturels » du soldat marocain⁶⁷ quand il ne profite pas du bon encadrement, ce qui contribue ainsi à perpétuer le mythe de « la Honte noire ». La situation permet à de nombreux soldats français d’être épargnés des procès militaires dont ils feraient normalement l’objet pour avoir commis de tels crimes. Le silence du commandement du 4^e R.T.M. quant à la racialisation des exactions commises en période d’occupation nous montre toute l’ambiguïté de l’esprit de corps des cadres que Martin ou d’autres sous-officiers manifestent en exprimant leur attachement aux troupes coloniales. Si l’Autre métropolitain existe, l’Autre marocain persiste. L’expérience de Martin durant la Seconde Guerre mondiale le situe dans une zone grise, aux frontières de la métropole et des colonies.

Conclusion

En 1946, Martin fait le choix de se maintenir au sein du 4^e R.T.M. et abandonne ainsi l’idée de « retourner » en France avec Hélène. Cette métropole, « qu’il connaît peu depuis son départ en 1941 »⁶⁸, n’est pas retenue comme une option viable dans les projets qu’il imagine pour l’avenir de son foyer. Les expériences de solidarités circonstanciées ainsi que les multiples mécontentements que ce dernier a développés au sein du régiment auront fini par avoir raison du regard positif qu’il pouvait avoir vis-à-vis du « sol natal ». Au sein du 4^e R.T.M., Martin profite d’un statut privilégié et il développe des rapports paternalistes avec les soldats marocains. Si Martin s’indigne de voir de nombreux cadres restés à l’arrière-front se faire décerner des avancements de grades plus

⁶⁷ « Nos troupes ont fait leur trou en Allemagne. Elles s’y comportent en général bien. Une grande sévérité au début a permis d’enrayer la tendance naturelle qu’avaient nos Marocains à se livrer à certaines exactions » (SHD – GR12P66 – Rapport sur le moral rédigé par le Lieutenant-Colonel Clair le 3 juillet 1945).

⁶⁸ MB 450604.

rapidement que lui⁶⁹, il sait néanmoins que s'il se maintient au 4^e R.T.M., son propre avancement sera annoncé très prochainement⁷⁰.

À son retour au Maroc, après un court passage à Guércif, Martin est de fait rapidement promu au grade d'adjudant. Il fait déménager sa famille à Taza et l'installe dans les quartiers militaires du Camp Faye. Avec ce nouveau titre, Martin bénéficiera de l'aide quotidienne d'une ordonnance militaire responsable de ses tâches domestiques. Il accédera également à de nouvelles responsabilités administratives. En 1949, l'armée décide d'envoyer le 4^e R.T.M. en Indochine afin que le régiment colonial participe au rétablissement de l'autorité française perdue depuis l'occupation japonaise. Dans ce contexte inédit, le discours sur l'Autre de Martin prendra une toute nouvelle dimension.

⁶⁹ « Quant aux gens qui sont restés à l'arrière, j'ai nommé monsieur Beigneux, c'est normal qu'ils aient des avancements. Chez nous, à mesure que nous étions décimés par la bataille, on nous remplaçait par d'autres et ces messieurs de l'arrière en profitaient. Cela me fait bien sourire » (MB 450709).

⁷⁰ « Si je puis opter pour les corps de troupe, je resterai probablement dans l'armée, je pourrai au moins dans un avenir plus ou moins éloigné passer adjudant et si je continue à mériter les notes élogieuses que me sont décernées en ce moment, envisager de faire pour plus tard ma demande pour passer sous-lieutenant » (MB 450604).

Chapitre 3

À Tourane, au bureau

« Le travail toujours le même, gratter du papier, mais je ne me plains pas de mon sort, je suis encore des plus heureux. Car [pour] ceux qui sont en poste isolé, avec deux Français et le restant de Marocains ou de partisans [Vietnamiens] [ce] n'est vraiment pas gai, il y a de quoi devenir neurasthénique; surtout le soir lorsque la nuit vient. Il y a alors l'angoisse de se savoir seul, isolé, seul pour se défendre si on est attaqué. » ¹

Le 10 octobre 1949, assis derrière son bureau situé à la base militaire française de Tourane en Indochine, Martin admet que si son quotidien d'administrateur est particulièrement monotone, il l'épargne des difficultés auxquelles sont soumis sur le terrain les cadres des troupes coloniales intégrées au Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (C.E.F.E.O.) en pleine guerre d'Indochine. Au cours de l'été 1945, quand le général de Gaulle mandate deux militaires, l'amiral Georges Thierry d'Argenlieu et le général Philippe Leclerc avec pour mission de rétablir la souveraineté française en Indochine occupée par le Japon depuis 1940, l'armée française pensait pouvoir expédier l'affaire en quelques mois. Sur place, la résistance nationaliste est plus tenace qu'attendu et le conflit s'embourbe.

Le 2/4^e R.T.M. (2^e bataillon de marche du 4^e Régiment de Tirailleurs Marocains)² débarque dans le port de Tourane en juin 1949 et Martin y sera mobilisé durant deux ans, trois mois et vingt-deux jours. La ville de Tourane se situe en plein cœur de l'Annam, au centre du Viêt Nam à 100 kilomètres d'Hué, la

¹ MB 491010.

² Si la dénomination « 2/4^e R.T.M. » est utilisée dans les rapports pour désigner le contingent parti en Indochine, ce chapitre lui préférera l'utilisation de « 4^e R.T.M. ».

capitale impériale du pays. Le 4^e R.T.M. est responsable de la protection du sous-secteur nord réputé calme. Dans cette ville portuaire, l'armée française a installé une base de transit importante qui assure la répartition des troupes dans la région et la relève des formations sur le départ. La ville compte également une base aéroportuaire d'envergure qui sera, lors de la guerre du Viet Nâm, une des bases d'opérations principales de l'armée américaine et sud-vietnamienne. Sur le terrain, les hommes du 4^e R.T.M. remplissent des missions de patrouille et participent à des opérations de « nettoyage » en démantelant les potentiels réseaux Viêt Minh établis dans les villages alentour.

Depuis son retour d'Allemagne, Martin a été élevé au grade d'adjudant et, alors que le gros de son régiment est réparti dans des avant-postes matériellement précaires où se concentre toute la violence des combats, à titre d'officier des détails, ce dernier dispose d'un bureau situé dans une villa adjacente au poste de commandement, en plein cœur de la ville. S'il arrive de temps à autre au sous-officier et aux membres de son service de devoir se déplacer dans les avant-postes afin de procéder au ravitaillement ainsi qu'à la distribution de la solde de la troupe³, au bureau de Tourane, le quotidien de Martin est rythmé par la routine d'un service administratif :

« Un jour comme tant d'autres. Un jour comme beaucoup de jours où on accomplit les mêmes gestes, où on effectue les mêmes déplacements, où on suit le même chemin. Jours routiniers où on répète les mêmes actes que la veille et des gestes à peu près identiques aux mêmes heures. De quoi est faite notre vie quotidienne ? Je parle surtout de notre vie matérielle, d'une suite d'actes qui se répètent. Mon train de vie ne varie pas beaucoup. Le matin, après mon réveil, je descends à la popote où je bois mon café, puis je regagne ma chambre. Je fais ma toilette et je descends au bureau. Je le quitte à midi pour me rendre à la popote. Ensuite, sieste jusqu'à trois heures, reprise du travail jusqu'à sept heures ou six heures. Si nous disputons une partie de volleyball, à sept heures : diner. Après le diner, chacun rejoint sa chambre ou les bureaux où se disputent des parties de cartes, les uns lisent, les autres font leurs

³ MB 490614.

correspondances vers dix heures. Dix heures trente, tout le monde regagne son lit. Et le lendemain, des actes à peu près semblables se reproduisent. »⁴

En Indochine, les jours se répètent et, si la correspondance que Martin entretient est plus soutenue que durant les campagnes de la Seconde Guerre mondiale, elle prend un rythme monotone, presque mécanique. Les mots et les humeurs se répètent *ad nauseam*, laissant transparaître une véritable lassitude.

Au bureau de Tourane, l'immobilisme relatif qu'imposent les nouvelles fonctions de Martin contraste avec les déplacements effrénés des campagnes de la Seconde Guerre mondiale. Ce confinement aux affaires administratives de la troupe l'isole de la réalité d'un terrain qui lui est inconnu et lui paraît souvent hostile. Martin laisse alors paraître plusieurs de ses inquiétudes au fil de sa correspondance. Ces dernières relèvent généralement d'un sentiment d'impuissance. La situation politique et militaire extrêmement complexe dans laquelle le C.E.F.E.O. est impliqué, le sentiment que la France perd prise sur son empire colonial autant qu'elle est dépassée par cette guerre, l'impression d'être cerné par une menace permanente aussi bien qu'invisible autant que la lourdeur du climat indochinois souvent associé à la peur d'attraper une maladie « exotique » sont autant d'éléments qui jouent sur le sentiment de non-sens qu'éprouve le sous-officier enfermé dans son bureau. L'historien Milton Osborne, qui a étudié les effets conjoints de l'ennui et de la peur sur la détérioration de l'apparente assurance des agents coloniaux français en Indochine au tournant du XXe siècle, écrit à ce propos : « colonial life failed to provide a sufficient *raison d'être* for the colonial existence »⁵.

Enfermé dans sa routine administrative, à Tourane, Martin « a le cafard »⁶. Il semble ainsi être affligé d'un mal-être semblable à celui que de nombreux agents coloniaux ont pu éprouver durant leur temps passé en Indochine. Les témoignages

⁴ MB 500222.

⁵ Milton E Osborne, *From Conviction to Anxiety: The French Self-image in Vietnam*, Bedford Park, Flinders University of South Australia, School of Social Sciences, 1976, p. 10.

⁶ On retrouve fréquemment l'expression dans les lettres de Martin.

rapportant cet état de dépression, qui a déjà fait l'objet d'un certain nombre de recherches⁷, étaient à tel point fréquents qu'ils contribuèrent à la médicalisation d'un discours sur les stress psychologiques en milieu colonial. Les maladies tropicales et l'ennui ont pu ainsi justifier les attitudes violentes et les exactions commises par certains administrateurs coloniaux, l'expérience coloniale en Indochine conduit certains de ces agents à une désillusion à laquelle il faut remédier.⁸ Les travaux d'Eric Jennings portant sur les hydrothérapies⁹ ou sur l'établissement de la ville de Dalat¹⁰ nous montrent qu'en Indochine, il est arrivé aux colonisateurs de recourir à des retraites curatives dans des régions où ils pensaient le climat plus favorable. Par ailleurs, en commercialisant des produits de consommation directement importés de la métropole, la ville de Dalat offrait des repères nécessaires pour combattre le mal du pays dans cette lointaine colonie. En Asie du Sud-est, dans une colonie très éloignée de ses repères, Martin est déphasé et cherche lui aussi un moyen de renouer avec ce qui lui semble familier. Le 4^e R.T.M. dans lequel il évolue depuis près de six ans lors de son arrivée en Indochine lui offre plusieurs moyens de conjurer ce mal du pays. Les célébrations entourant les fêtes musulmanes, en réunissant le régiment autour d'un repas, ont, par exemple, apporté au sous-officier ce besoin de repères familiaux. De même, la relation que le sous-officier entretenait vis-à-vis de son ordonnance, Mohamed, a, elle aussi, joué un rôle bénéfique dans le quotidien de Martin. Mohamed était déjà à la disposition du nouvel adjudant avant le départ et Hélène et le reste de la

⁷ Sur la neurasthénie « blanche » en milieu tropical, voir : Warwick Anderson, « The Trespass Speaks: White Masculinity and Colonial Breakdown », *The American Historical Review*, vol. 102, n°5, 1997, p. 1343–1370; Anna Crozier, « What Was Tropical about Tropical Neurasthenia? The Utility of the Diagnosis in the Management of British East Africa », *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, vol. 64, n°4, 2009, p. 518-548.

⁸ Michael G. Vann, « Of *Le Cafard* and Other Tropical Threats: Disease and White Colonial Culture in Indochina », dans Kathryn Robson et Jennifer Yee, dir., *France and "Indochina": Cultural Representations*, Lanham, Lexington Books, 2005, p. 105.

⁹ Eric Jennings, *Curing the Colonizers: Hydrotherapy, Climatology, and French Colonial Spas*, Durham, Duke University Press, 2009, 271 p.

¹⁰ Eric Jennings, *La ville de l'éternel printemps : Comment Dalat a permis l'Indochine française*, Paris, Payot, 2013, 448 p.

famille le connaissent personnellement. Le lien établi entre Martin et son « planton » révèle de la sorte un espace relationnel familial et intime sur lequel le sous-officier pourra s'appuyer durant son temps passé en Indochine.

Dans la première partie de ce chapitre, il sera question de saisir le contexte politique au travers duquel le 4^e R.T.M. évolue pendant son temps passé en Indochine. Il sera fait état de la complexité de la situation dans laquelle le C.E.F.E.O. est embourbé. Une deuxième partie propose d'exposer les multiples causes à l'origine du mal-être que Martin a parfois éprouvé durant son séjour. Nous voulons savoir comment ce dernier exprime, consciemment ou non, ses inquiétudes. Ces dernières doivent être replacées dans la réalité propre d'une troupe coloniale nord-africaine. Si la France est enlisée en Indochine, son assise coloniale au Maghreb durant la même période n'est guère plus reluisante. Les revendications nationalistes se sont intensifiées au courant des années 1940 et doivent être prises en compte dans ce contexte de déclin généralisé de l'autorité coloniale française. De la sorte, à mesure que l'assise impériale française s'affaiblissait, les inquiétudes des cadres des troupes coloniales s'intensifiaient. Dans une troisième partie, le chapitre se propose d'explorer les différents moyens mis à la disposition de Martin pour combattre la morosité. L'action d'échanger quasi quotidiennement avec Hélène, par sa capacité à le « rapprocher de l'être aimé », est bien évidemment au cœur de ces remèdes. Ce chapitre propose d'aller au-delà de ce rituel d'écriture auquel de nombreux soldats s'adonnaient. Le 4^e R.T.M. offrait à Martin une multitude de moyens de conjurer le mal du pays. Ainsi dans cette dernière partie, nous nous demanderons comment les particularités de la troupe coloniale ont su offrir un certain réconfort aux cadres français dans ce décor étranger jugé angoissant.

1. Une « guerre gigogne »¹¹

Christopher Goscha définit le conflit indochinois en parlant d'une « guerre gigogne » qui en superposa plusieurs en une, comme des poupées russes s'emboîtant les unes dans les autres¹². De la sorte, les différents niveaux de lecture dans lesquels le conflit était imbriqué ont pu constituer un facteur d'angoisse pour certains soldats français du corps expéditionnaire, dépassés par les événements découlant de l'intervention française. Les objectifs et les stratégies du C.E.F.E.O. n'étaient pas toujours clairs et, comme d'autres, Martin a pu remettre en question à plusieurs reprises le sens de sa présence en Indochine. Dans un premier temps, il s'agira donc de dresser un portrait de cette guerre à plusieurs niveaux.

En premier lieu, le conflit oppose les ambitions nationalistes d'Hô Chi Minh au projet colonialiste « renouvelé » du général de Gaulle. En effet, le nouvel homme fort de la France doit composer avec la montée en puissance d'États formulant des critiques à l'égard du colonialisme. Aussi bien les États-Unis que l'URSS, tous deux sortis renforcés de la victoire alliée, condamnaient ouvertement les vieux empires européens. En France, le discours officiel portant sur la présence coloniale française fut donc révisé pendant la Seconde Guerre mondiale : il n'était plus question d'empire colonial, mais d'une Union française chapeautant l'association d'États n'ayant pas encore accédé à leur autodétermination. Le 16 août 1945, le général de Gaulle nomme l'amiral Georges Thierry d'Argenlieu Haut-commissaire de France pour l'Indochine et le somme de reprendre le contrôle de la colonie perdue. En effet, en 1940, le gouvernement de Vichy s'est entendu avec le Japon, en pleine expansion impériale dans la région sud-est asiatique. La France obtient de ce dernier le droit de maintenir certaines de ses prérogatives coloniales en échange du droit au Japon

¹¹ Cette partie est librement inspirée du premier chapitre de : Christopher E. Goscha, *Vietnam : un État né de la guerre, 1945-1954*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 21-43.

¹² *Ibid.*, p. 21.

de déployer ses troupes en Indochine. Durant cette période de double colonisation, la présence japonaise va contribuer à l'accroissement des revendications nationales en Indochine. Dès 1943, le Viêt Minh, un front nationaliste élargi placé sous l'égide du Parti communiste indochinois, profite de l'affaiblissement de la puissance coloniale française et commence à appliquer son programme dans plusieurs villages. La fin de la Seconde Guerre mondiale et le départ des troupes japonaises en août 1945 laissent un vide politique que les nationalistes vont savoir exploiter à leur avantage : le 2 septembre 1945, Hô Chi Minh, figure incontournable du nationalisme vietnamien appuyé par le Viêt Minh, déclare à Hanoi l'indépendance de la République démocratique du Viêt Nam (R.D.V.N.). Le projet d'Union française proposé par de Gaulle est, dès lors, largement contrarié.

Outre cette dimension coloniale, des perspectives plus locales informent le conflit. Bien que le Viêt Minh avait constitué un front commun privilégiant la lutte nationaliste sur les tendances politiques, de véritables tensions idéologiques existaient au sein de la population vietnamienne concernant le projet du nouvel État. Depuis les années 1930 et la création du Parti communiste indochinois (P.C.I.), le communisme divise le mouvement nationaliste en Indochine. Si dans un premier temps ces tensions idéologiques s'étaient exprimées entre les militants nationalistes incarcérés dans les prisons politiques de l'administration coloniale, le conflit prend désormais les proportions d'une véritable guerre civile imbriquée dans la guerre coloniale. De cette façon, de nombreux militants anticommunistes, bien que nationalistes, ont vu dans l'intervention du corps expéditionnaire français la possibilité de renverser la tendance communiste du mouvement de libération nationale. Embourbée dans un conflit qu'elle voit tourner en sa défaveur, l'armée française a su jouer de ces divisions au sein du mouvement nationaliste. Au courant de l'année 1949, au moment même où Martin débarque à Tourane, la France permet la création de l'État du Viêt Nam, avec à sa tête le dernier empereur du Viêt Nam, Bao Daï. Cet État associé de l'Union française vient remettre en question la mainmise du Viet Minh et de la R.D.V.N. sur l'avenir d'un Viêt Nam

indépendant. La création en mars 1949 de l'Armée nationale vietnamienne (A.N.V.), force armée du nouvel État du Viêt Nam, consacre la « vietnamisation » du conflit.

En 1949, quand le 4^e R.T.M. débarque dans le port de Tourane, le conflit est en outre à la veille de s'internationaliser. Si des acteurs extérieurs comme la Grande-Bretagne ou la Chine avaient déjà joué un rôle important dans la consolidation des positions des deux camps durant les premiers mois du conflit, le spectre relativement nouveau de la guerre froide vient, à cette période, s'étendre à l'Indochine, en parallèle au conflit déclaré en Corée en 1950. En effet, en octobre 1949, les communistes l'ont emporté en Chine et Joseph Staline s'efface au profit de Mao Zedong afin de renforcer l'appui au communisme en Asie. Le Viêt Minh, en particulier – dont les liens avec les communistes chinois remontent à la fondation, en 1930, du P.C.I. par des militants vietnamiens en exil à Hong Kong – bénéficie d'un soutien financier et militaire capital qui lui permet de mettre progressivement sur pied une armée « régulière » qui, à terme, sortira la résistance nationaliste de sa stratégie de guérilla¹³. De son côté, la France va bénéficier du support des États-Unis, résolu à endiguer l'essor du communisme. En jouant de la concurrence entre la R.D.V.N et l'État du Viêt Nam, l'armée française obtient un support logistique considérable de la part de la nouvelle grande puissance. À la veille du retrait du corps expéditionnaire français en 1954, les États-Unis financeront à 80% la guerre menée contre le Viêt Minh¹⁴.

¹³ Consciente de son désavantage à la fois numérique et matériel, l'Armée populaire vietnamienne dirigée par Võ Nguyên Giáp, préfère miser dans un premier temps sur sa connaissance du terrain et procède notamment à des embuscades et du sabotage pour affaiblir le moral des troupes françaises.

¹⁴ Goscha, *op. cit.*, p. 34.

2. Entre inquiétude et lassitude

a. Dépassé par les évènements

La situation dans laquelle est plongée le 4^e R.T.M. à son arrivée à Tourane est inextricable des contextes locaux et internationaux dans lesquels le conflit indochinois est imbriqué. À bord du *Pasteur*, le paquebot qui transporte le régiment en Indochine en mai 1949, les cadres de la troupe ont eu l'occasion d'assister à des conférences sur la situation en Indochine¹⁵. Avant son arrivée, Martin apprenait ainsi que le régiment n'était « [...] pas ici pour faire la guerre, c'est-à-dire pour tuer, mais pour pacifier »¹⁶. La posture qu'impliquait ce commandement était en contradiction avec l'apparente détermination du général Revers, chef d'état-major de l'Armée de terre, qui, comme le rapporte Martin, lors d'une tournée d'inspection à Tourane avait déclaré : « il faut mettre fin à cette guerre qui n'a déjà que trop duré »¹⁷. Ces prises de positions ambiguës et contradictoires, directement liées au caractère particulièrement confus du premier conflit indochinois, ont joué un rôle déstabilisateur sur les considérations du sous-officier quant aux raisons d'être de l'intervention en Indochine :

« Espérons [...] qu'une solution interviendra pour mettre fin à cette guerre d'Indochine. Ici on ne doit même pas prononcer ce mot « guerre », mais celui de pacification, comme on appelle les Viet Minh des rebelles et non des ennemis. Inutile de jouer sur les mots, mais, hélas, ceux qui paient de leur vie savent ce que ces mots peuvent signifier et malheureusement tous les jours il y en a ... »¹⁸

Martin craint par ailleurs que la stratégie employée par l'armée sur le terrain ne soit pas adaptée à l'urgence de la situation : « Militairement, notre cause est perdue. Les Viet Minh sont forts et bien aimés, le temps a travaillé pour eux, ils

¹⁵ MB 490603.

¹⁶ MB 490614.

¹⁷ MB 490706.

¹⁸ MB 490330.

ont des armes, beaucoup plus qu'il y a deux ans [...] »¹⁹. Trop prudente, l'armée française serait ainsi incapable d'expédier rapidement sa mission et se trouverait malgré elle dépassée par les événements :

« Cette question d'Indochine semble bien traîner en longueur et il est évident que dans l'immédiat, si la reconnaissance d'Hô Chi Minh par l'URSS n'apporte pas de grand changement dans la situation en Indochine, elle est cependant un appui idéologique pour ces bandes rebelles que nous combattons et qui de jour en jour deviennent plus instruites et mieux organisées. »²⁰

Dans leur correspondance, Martin et Hélène se montrent informés de la situation et alertes quant aux événements qui viendraient modifier les conditions de la mission du 4^e R.T.M. Hélène se préoccupe de ce qu'elle peut apprendre aux nouvelles qui parviennent à Taza et Martin peine à la rassurer quant à cette situation qui dépasse de plus en plus la dimension coloniale du conflit :

« Tu me parles [...] que la radio a annoncé une recrudescence du Viet Minh. Cette recrudescence qui a pesé sur nous aux mois de janvier et février s'est atténuée. En ce moment, on attache beaucoup d'importance à la reconnaissance du gouvernement de Bao Daï par les grandes puissances. Cela donne du prestige au gouvernement de Bao Daï et cet état des choses est peut-être susceptible d'amener une scission au sein du Viet Minh. En ce moment, il y a [...] une mission américaine qui est venue s'enquérir des besoins de l'Indochine, besoins en matières économiques et militaires. Si les grandes puissances s'intéressaient vraiment à la question indochinoise, je crois que tout rentrerait bien vite dans l'ordre. C'est une question qui nous dépasse de beaucoup. On peut dire que la question indochinoise qui jusqu'ici était une affaire entre la France et l'Indochine devient actuellement une question mondiale. »²¹

Dans ces dernières lignes, Martin semble avoir conscience du rôle de second plan qui est désormais celui de la France dans le jeu impérial. En affirmant qu'il s'agit d'« une question qui *nous* dépasse de beaucoup », le « nous » peut autant impliquer

¹⁹ MB 491005.

²⁰ MB 500209.

²¹ MB 500722.

le régiment que la France dans son ensemble, dépassée par cette « question mondiale ».

b. Menaces omniprésentes et invisibles

Dès son arrivée à Tourane, Martin est prévenu : « Personne ne peut se déplacer seul ou même à plusieurs en dehors de la ville, car ici il ne faut pas commettre d'impair, l'ennemi se trouve partout »²². Si selon ce qu'on lui dit sur *le Pasteur* le secteur de Tourane est réputé « assez calme »²³, il n'en demeure pas moins hostile. Les soldats du Viet Minh mènent dans la région une guerre d'usure à coup de sabotages stratégiques²⁴ et d'escarmouches ponctuelles qui rappellent aux troupes de l'armée française le danger permanent qui les menace. En juillet 1949, Martin raconte un accrochage dont une compagnie du 4^e R.T.M. située en poste a elle-même été victime :

« Nous avons à déplorer la mort d'un sergent-chef français et d'un caporal-chef marocain. [...] Ils sont tombés dans une embuscade. Ici, le terrain fait de rizière et de taillis épais de broussaille se prête admirablement bien à ce genre d'exercice, de plus les Viets sont sur leur terrain, le connaissent très bien et savent en tirer le maximum d'avantages. »²⁵

Le sous-officier sait qu'en Indochine, l'incapacité de l'armée française à maîtriser le terrain joue en sa défaveur. Chaque déplacement représente un risque qu'il faut savoir prendre avec toutes les précautions que la situation exige. Dès lors, Martin commence à développer un discours qui relève de la paranoïa. Il faut, selon lui, se méfier de tout le monde et surtout des Vietnamiens :

²² MB 490614.

²³ « Nous n'irons pas en Cochinchine ni au Tonkin, mais en Moyen-Annam, à Tourane. On nous dit beaucoup de bien. Sur le bord de mer le climat y est, paraît-il, meilleur qu'en Cochinchine et même qu'au Tonkin. Le secteur est, paraît-il, assez calme, attendons notre arrivée pour porter un jugement » (MB 490605).

²⁴ « Les chemins de fer au Maroc circulent-ils toujours avec autant de régularité et de ponctualité ? Je ne te parle pas des chemins de fer indochinois, il vaut mieux marcher à pied et c'est plus sûr. Quand il passe cinq jours sans sauter sur une mine, c'est un record. Ou bien il y a quelques mètres de rails qui ont été enlevés pendant la nuit par les Viet Minh et il faut en mettre de nouveau pour continuer à avancer » (MB 500426).

²⁵ MB 490730.

« Ce matin nous avons assisté et chanté une messe à la mémoire d'un lieutenant qui a été tué dans son poste par un de ses partisans annamites qui a trahi et est parti chez les Viet Minh. Il a été tué dans sa chambre alors qu'il était en train de dormir. Ici, il faut être très méfiant, surtout avec les Annamites. »²⁶

À chaque perte que subit le 4^e R.T.M., Martin rapporte ce qu'il considère comme une attaque « sournoise ». Dans son quotidien à la base de Tourane, le sous-officier n'accorde sa confiance qu'à ses collègues de bureau : « dans ce lointain pays [...] la mentalité, les conceptions de vie et d'idées sont totalement différentes des nôtres »²⁷, « ici [...] les orientaux sont très versatiles et il est extrêmement difficile de savoir ce qu'ils pensent, de comprendre leur mentalité »²⁸. La « versatilité », que l'on retrouvait comme une caractéristique atavique attribuée aux Vietnamiens dans les manuels scolaires des métropolitains de la Troisième République, se retrouve au cœur du discours paranoïaque que Martin développe durant son séjour indochinois.

Parallèlement à cette menace « humaine », Martin se montre également affecté par les aléas du climat tropical et craintif vis-à-vis des maladies qui y sont associées. Martin se montre soucieux de prendre lui-même ses précautions pour ne pas les contracter :

« Je prends journellement ma quinacrine [un médicament qui prévient le paludisme], ici c'est indispensable en période chaude. Nous avons également perçu des moustiquaires ce qui est une chose dont on ne peut se passer, surtout dans les postes, et même à Tourane. »²⁹

Pour Martin, qui sera tout de même atteint de dysenterie durant son séjour à Tourane³⁰, ces maladies tropicales qui rôdent contribuent à renforcer l'effet d'étrangeté et d'inconfort que lui évoque le climat indochinois. Presque toute la

²⁶ MB 491207.

²⁷ MB 490701.

²⁸ MB 490804.

²⁹ MB 490709.

³⁰ MB 501018.

correspondance en Indochine est d'ailleurs marquée par les difficultés que Martin éprouve au quotidien à supporter la chaleur et l'humidité :

« Le plus pénible ici c'est la chaleur. Pour le moment il fait terriblement chaud, dans les pièces où nous travaillons il fait du 40 à 45 degrés. On n'arrête pas de transpirer. Les nuits sont aussi pénibles que les journées, il fait lourd et [il y a] très peu d'air. Ces chaleurs vont durer jusqu'aux mois de septembre ou [sic] octobre, commencement de la saison des pluies. Il y a pas mal de paludisme et de dysenterie, car l'eau est mauvaise. »³¹

Le danger immédiat de la guerre est renforcé par le danger climatique inhérent à la région. Les températures élevées et l'humidité accablent le sous-officier dans ses tâches quotidiennes, elles l'inquiètent sur les maladies qu'il peut potentiellement contracter et le conduisent irrémédiablement à une certaine forme de neurasthénie. Martin évoque régulièrement des « coups de cafard »³². Michael G. Vann écrit à propos de ce sentiment : « The daily fatigue caused by battling a variety of ailments taxed the morale of the white community. Near-constant diarrhea, intestinal pains, and low-grade fevers contributed to the general sense of ennui known as *le cafard*, the colonial blues »³³. Confiné dans son bureau, Martin est certes protégé de toutes les menaces extérieures. La routine dans laquelle il s'enferme vient néanmoins peser dans le mal-être plus général qui rythme son séjour à Tourane.

c. Le retour de l'« Autre métropolitain »

Dans ses lettres, Martin se montre attentif au débat public en métropole concernant la question de l'intervention en Indochine. Aussi, il s'indigne de voir qu'une partie de l'opinion condamne fermement les activités militaires du C.E.F.E.O. :

« [...] en lisant les comptes-rendus des débats de l'Assemblée nationale, on constate avec stupeur qu'une partie des Français salissent par des injures, des invectives, la mémoire de ceux qui sont tombés au champ d'honneur. Oui, de

³¹ MB 490614.

³² MB 500220.

³³ Vann, *op. cit.*, p. 98.

plus en plus nous doutons de ceux qui nous gouvernent et qui nous dirigent et nous demandons que nos morts soient respectés. »³⁴

Ici, le sentiment d'appartenance de Martin à l'armée prime manifestement sur son sentiment d'appartenance à la nation. L'opinion ou plutôt le manque d'intérêt que les Français de métropole accordaient au conflit en Indochine a très probablement contribué à aggraver le sentiment de solitude et d'abandon que Martin pouvait ressentir dans son bureau à Tourane. Comme lors des campagnes de la Seconde Guerre mondiale, en Indochine, l'esprit de corps dont le sous-officier fait preuve trouve une part de ses fondements dans la stigmatisation d'un « Autre métropolitain ». Le sentiment de rancœur que le sous-officier avait manifesté à l'égard de la métropole pendant la Libération et pendant l'occupation de l'Allemagne se renouvèle lors de son séjour à Tourane :

« Cette nuit, nous allons veiller, à la chapelle de l'hôpital, le corps d'un camarade qui a été tué au cours d'une embuscade. C'est un sergent-chef, son corps a été sauvagement mutilé par les Viet-Minh. Nos pensées ne sont pas très gaies. Pour beaucoup l'Indochine, c'est une terre où les militaires s'amuse et gagnent surtout beaucoup d'argent. Mais pour ceux qui meurent et pour leur famille, c'est pourtant bien la guerre. »³⁵

« Je crois enfin ! qu'en France on commence à s'apercevoir qu'en Indochine il y a des gens qui font la guerre et qui meurent, la Nation est tellement indifférente... L'Indochine, c'est si loin. »³⁶

Dans ces deux extraits, Martin se montre averti et désolé de voir la métropole se désintéresser de la question indochinoise et du sort des soldats français engagés dans le C.E.F.E.O. Dans une étude sur l'opinion des métropolitains à l'égard de l'intervention en Indochine, l'historien Alain Ruscio observe, à partir de sondages organisés par l'Institut français d'opinion publique, qu'une partie importante de la population en métropole se désintéressait ou n'avait simplement pas d'opinion

³⁴ MB 501101.

³⁵ MB 500914.

³⁶ MB 501122.

concernant ce conflit apparaissant comme lointain. Selon Ruscio, ce manque d'intérêt est une constante qui s'étale sur toute la durée de la guerre. De plus, parce que l'armée française avait mobilisé principalement des militaires de carrière, les Français ne se sentaient pas concernés par cette guerre de « professionnels »³⁷. Ruscio explique par ailleurs que ce manque d'intérêt particulier à l'égard de l'intervention en Indochine a conduit certains militaires, sous-officiers et officiers, à se sentir abandonnés voir trahis par une partie des civils et des responsables politiques³⁸. Dans les rapports du 4^e R.T.M., on retrouve des traces de ce sentiment de trahison :

« L'opinion générale des cadres peut se résumer ainsi : nous comprenons fort bien que malgré l'indépendance récemment accordée au Viêt Nam, la présence française en Extrême-Orient soit nécessaire [...]. Cette présence nous impose des devoirs pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême [...]. Mais alors nous demandons au gouvernement de nous défendre en ne tolérant pas qu'une faction indésirable du pays nous tire dans le dos et mène auprès de nos familles une odieuse campagne de démoralisation. »³⁹

Ruscio indique qu'il existe toutefois des Français concernés par la « question indochinoise », qu'ils soient favorables ou fermement opposés à l'intervention de l'armée française. Le Parti communiste français (P.C.F.) s'impose à la tête du camp des opposants. En effet, les communistes de France – ces « ennemis de l'intérieur » selon le discours officiel de l'armée française au lendemain de la Seconde Guerre mondiale⁴⁰ – se sont montrés très critiques à l'égard du C.E.F.E.O. Après une brève période de conciliation nationale au lendemain de la Libération, le P.C.F. avait renouvelé ses positions antiimpérialistes en condamnant cette « sale guerre » en

³⁷ Alain Ruscio, « L'opinion française et la guerre d'Indochine (1945-1954) : Sondages et témoignages », *Vingtième siècle*, n°29, janvier-mars 1991, p. 38.

³⁸ En mentionnant l'expérience de Raoul Salan en Indochine, Ruscio explique par ailleurs que « certains militaires ont commencé, là, le cheminement qui devait les mener à l'OAS » (*Ibid.*, p. 39), l'Organisation de l'Armée Secrète, menée par des officiers français, qui commettra nombre d'attentats terroristes durant la guerre de libération d'Algérie (1954-1962).

³⁹ SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Berenguer, commandant le 2^e Bataillon de Marche du 4^e R.T.M. le 13 mars 1950.

⁴⁰ Nicolas Texier, « « L'ennemi intérieur » : l'armée et le Parti communiste français de la Libération aux débuts de la guerre froide », *Revue historique des armées*, n°269, 2012, p. 46.

Indochine où les soldats du corps expéditionnaire étaient notamment suspectés de commettre de nombreuses exactions⁴¹.

Pour Martin, cette réalité prend une dimension toute personnelle lorsqu'il apprend que son frère aîné, Noël, démontre une sympathie assumée pour le communisme. Dans ses lettres, Martin se montre fermement opposé aux choix idéologiques de son frère. Selon lui, le communisme n'est pas compatible avec les valeurs du Noyer :

« Elle [la mère de Martin] me dit que Jean Blanc [un ami de Noël, militant communiste] quitte le Noyer [...] elle n'est pas fâchée de le voir partir, car il exerçait incontestablement une influence néfaste sur Noël. Ce départ changera-t-il les opinions de mon frère ? J'en doute un peu. Mais il se trouvera tout de même isolé, et s'il veut vivre dans son village en bonne intelligence avec les habitants, il sera bien obligé de modifier certaines de ses conceptions. »⁴²

Le conflit idéologique qui oppose les deux frères, qui par la suite donna lieu à plusieurs discussions houleuses durant les réunions familiales⁴³, a très certainement joué son rôle dans les ressentiments que Martin pouvait éprouver vis-à-vis de la métropole.

d. Du Maroc à l'Indochine

En Indochine, aux dires de Martin, les cadres des troupes coloniales vivent une situation encore plus délicate que le reste du personnel du C.E.F.E.O. En octobre 1949, le sous-officier écrit :

« [Pour] ceux qui sont en poste isolé, avec deux Français et le restant de Marocains ou de partisans [Vietnamiens] [ce] n'est vraiment pas gai, il y a de

⁴¹ *Ibid.*, p. 9.

⁴² MB 500306.

⁴³ « C'était un peu la bisbille entre les deux frères qui avaient des convictions politiques très différentes. Il y avait des petites réflexions. Ça n'allait pas jusqu'à l'engueulade, il y avait toujours un des deux qui passait rapidement à autre chose. C'est d'ailleurs après ça que maman a demandé d'éviter les discussions politiques en famille, car ça mettait de l'eau dans le gaz là où il n'y avait pas besoin d'en mettre » (Marie-Martine Dehouck – communication personnelle, le 9 juillet 2017 à Draveil - France).

quoi devenir neurasthénique; surtout le soir lorsque la nuit vient. Il y a alors l'angoisse de se savoir seul, isolé, seul pour se défendre si on est attaqué. »⁴⁴

Parce qu'ils se sentent en « minorité » sur le terrain autant que dans les effectifs dans des unités largement composées de « colonisés », certains des cadres français des troupes coloniales développent ce qui relève d'une forme de paranoïa. Nicola Cooper écrit à propos du sentiment d'angoisse en milieu colonial : « Anxiety is often provoked in crowd situation where the disequilibrium of the minority/majority equation for the European becomes most tangible »⁴⁵. Cette anxiété relative à un rapport de force désavantageux pour le colonisateur se double, dans le cas des cadres des troupes coloniales, de l'impression que l'autorité de la France sur ses colonies se trouve à un stade avancé de sa décomposition. L'occupation du sol métropolitain par les troupes allemandes en 1939 et sa libération subséquente qui doit pour beaucoup au sacrifice de soldats issus des colonies ne font que renforcer l'image d'une France qui n'est plus à la hauteur de ses ambitions coloniales.

En 1945, la France cherche désespérément à démontrer sa grandeur déjà déchu. Si le conflit en Indochine complique l'ambition de la France à vouloir rétablir son autorité coloniale, dans le reste des colonies, la situation ne lui est guère plus favorable. Au Maroc, le mouvement nationaliste de l'Istiqlal profite de la reconfiguration des rapports de force internationaux d'après-guerre pour fonder sur le modèle de la toute nouvelle Ligue arabe, et avec d'autres mouvements nationalistes nord-africains, le Bureau du Maghreb arabe, au Caire, en 1947, avec à sa tête l'ancien meneur de la révolte rifaine, Abd el-Krim. Mieux coordonnés aux autres mouvements au Maghreb, les nationalistes profitent également d'un

⁴⁴ MB 491010.

⁴⁵ Nicola Cooper, « Disturbing the Colonial Order: Dystopia and Disillusionment in Indochina », dans Kathryn Robson et Jennifer Yee, dir., *France and "Indochina": Cultural Representations*, Lanham, Lexington Books, 2005, p. 91-92.

allègement des restrictions encadrant la presse, formulées par la Résidence générale.⁴⁶

La deuxième moitié des années 1940 consacre également le rapprochement entre le parti de l'Istiqlal et Mohamed ibn Yousef, sultan du Maroc. En 1947, ce dernier effectue une visite symbolique à Tanger, dans la zone coloniale espagnole, rappelant par sa présence la souveraineté du sultanat sur la totalité du territoire marocain malgré sa séparation en deux espaces coloniaux. À Tanger, le sultan déclare soutenir pleinement les activités de la Ligue arabe et manifeste par la même occasion son rapprochement avec le mouvement nationaliste. Quelques jours auparavant, une altercation impliquant des tirailleurs sénégalais ayant eu lieu près du quartier réservé de Bousbir à Casablanca avait déclenché une émeute, tuant et blessant une centaine de Marocains, avant que les autorités françaises n'envoient des troupes pour calmer la situation. En intervenant trop peu et trop tard, la Résidence générale s'était montrée incapable d'assurer la sécurité des Marocains et cet événement donnait toutes les raisons au sultan d'affirmer ses nouvelles positions.⁴⁷

En mai 1949, Alphonse Juin, le résident général français, tente d'avertir la métropole sur la détérioration des relations franco-marocaines : selon lui, le Traité de Fès sur lequel repose l'établissement du Protectorat est anachronique et nécessite d'être révisé pour démêler une crise diplomatique de plus en plus grave. Dès 1950, le sultan commence à faire obstruction aux diverses décisions administratives prises par les autorités coloniales en refusant notamment de signer plusieurs *dahirs*. La situation s'aggrave quand la Résidence générale exige du sultan qu'il signe un document qui condamne les activités de l'Istiqlal. Mohamed ibn Yousef s'y oppose et les autorités françaises fomentent une démonstration de force avec l'aide du pacha de Marrakech et opposant politique du sultan, Thami el-

⁴⁶ Jonathan Wyrzten, *Making Morocco: Colonial Intervention and the Politics of Identity*, Ithaca/ Londres, Cornell University Press, 2018, p. 175.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 257.

Glaoui. Le 24 février 1951, el-Glaoui encercle le palais du sultan à Rabat à la tête d'un contingent d'hommes issus de différentes tribus berbères. L'armée française s'interpose et contient ce qu'elle désigne publiquement comme une « menace berbère ». Mohamed ibn Yousef n'a plus d'options, la situation le contraint à accéder aux demandes de la Résidence générale.⁴⁸ Obligées de recourir à la force en invoquant la vieille stratégie du « diviser pour mieux régner » entre Berbères et Arabes, les autorités coloniales françaises montrent malgré tout qu'elles sont en difficulté au Maroc et plus généralement en Afrique du Nord.

Au dénouement de la Seconde Guerre mondiale, alors que l'armée française planifiait la reconquête de l'Indochine, l'intégration des troupes nord-africaines au sein du C.E.F.E.O. n'allait donc pas de soi. Les tensions politiques s'étaient accrues au Maghreb⁴⁹ et avaient convaincu les états-majors français qu'il était préférable de maintenir des forces sur place pour assurer la protection des intérêts français en cas de débordement. L'option d'envoyer en Indochine les troupes sénégalaises, cantonnées dans les centres de transit du sud de la métropole, a de ce fait été privilégiée pour un temps. Mais de Gaulle a fini par lui préférer l'envoi exclusif de troupes métropolitaines. De cette façon, il voulait montrer que la France n'était plus seulement limitée aux batailles européennes dans des conflits de plus en plus mondialisés. Faute d'effectifs suffisants, l'armée française dut néanmoins rapidement recourir aux réserves de soldats maghrébins qui, de plus, représentaient une charge salariale considérablement moins coûteuse. Entre 1947 et 1954, l'armée française mobilisa près de 68 000 soldats marocains sur le total des 130 000 soldats provenant d'Afrique du Nord ayant débarqué en Indochine⁵⁰. Armée d'occupation en Europe au lendemain de la reddition allemande, le 4^e R.T.M. était désormais impliqué dans la « pacification » d'une colonie « lointaine » au

⁴⁸ *Ibid.*, p. 264.

⁴⁹ En Algérie par exemple, on peut penser aux massacres survenus à Sétif, Guelma et Kherrata suite aux manifestations nationalistes organisées au lendemain de l'armistice en mai 1945.

⁵⁰ Michel Bodin, « Les Marocains dans la guerre d'Indochine (1947-1954) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 259, n°3, 2015, p. 57.

moment même où des mouvements de contestations opposés à la présence coloniale s'embrasaient au Maroc et ailleurs au Maghreb.

Dans ses lettres, même s'il tend à en sous-estimer la portée, Martin se montre informé quant aux tensions entre le sultan et la Résidence générale au Maroc :

« Je suis le matin par radio les informations du Maroc. La presse égyptienne a même parlé du bombardement de la ville de Fès. Tout cela, nous le savons bien, ne sont que des bobards qui ont été lancés par les puissances étrangères pour poursuivre leurs buts politiques. Nous savons qu'il y a eu une tension entre le sultan et le Glaoui et entre le gouvernement français et le sultan, mais je crois que cette tension a pris fin et que le sultan a renvoyé les éléments extrémistes de son gouvernement. D'ailleurs, chacun de nous fait confiance à la sagesse du Général Juin et nous demandons qu'il reste au Maroc très longtemps. »⁵¹

Pour autant, le sous-officier ne semble pas mesurer l'ampleur des possibles remous que la situation au Maroc pouvait amener au sein du 4^e R.T.M. Cette minimisation des événements qui se produisent « chez lui » démontre un certain déni de la part de Martin encore confiant dans la capacité de la France à maintenir son empire. Martin croit ainsi que les revendications nationalistes marocaines, portées par une frange à ses yeux « extrémiste » de l'entourage du sultan, sont le fait de « puissances étrangères » cherchant à déstabiliser l'administration coloniale et la supposée bonne relation que cette dernière entretient avec Mohamed ibn Yousef.

Dans les rapports, les officiers de l'armée se montrent néanmoins attentifs quant à l'impact potentiel que pourraient avoir ce qu'ils nomment les « influences extérieures » aussi bien que la propagande Viêt Minh dirigée à l'attention des soldats coloniaux : « [les influences extérieures] sont sans effet sur le Tirailleur. »⁵²; « L'évolution de la situation au Maroc a été expliquée à nos tirailleurs de façon à prévenir une propagande qui ne s'est pas encore

⁵¹ MB 510312.

⁵² SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Berenguer, commandant le 2^e Bataillon de Marche du 4^e R.T.M. le 13 mars 1950.

manifestée. »⁵³. L'armée française dispose de son propre système de propagande afin de prévenir de potentielles défections. Elle recourt notamment à la distribution d'une presse militaire, paraissant aussi bien en français qu'en arabe, en vietnamien, en laotien ou en cambodgien, certaines de ces parutions étant bilingues ou même trilingues. Celles-ci sont destinées aussi bien aux soldats qu'aux cadres des troupes coloniales intégrées dans le C.E.F.E.O. Ces revues « donne[nt] des informations sur la vie quotidienne des unités, sur les opérations auxquelles elles participent, sur les pertes, sur les départs et arrivées de l'encadrement ainsi que des nouvelles sur les pays d'origine des combattants »⁵⁴. Un rapport du 4^e R.T.M. relève ainsi que le service social de l'armée envoie quelques revues et journaux pour les soldats cantonnés dans les avant-postes les plus reculés, dont, notamment, le magazine *Caravelle*⁵⁵. Cette revue, Martin affirme lui-même la consulter dans l'une de ses lettres⁵⁶.

Malgré ce que peuvent en dire les rapports de l'armée française, l'esprit de défiance et la tentation de désertir sont bien présents au sein des régiments coloniaux. Les défections qui augmentent sensiblement au courant de l'année 1949 ont plusieurs motifs. Les conditions de vie dans les avant-postes sont difficiles, la précarité matérielle et le sentiment de solitude pèsent sur la vie quotidienne. Pour les soldats des colonies, la solde est toujours moindre, les promotions ne viennent que trop rarement et cela contribue à un sentiment d'humiliation. Les soldats marocains font également les frais de la stratégie asymétrique de l'armée française

⁵³ SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Stern, commandant le 2/4^e R.T.M. le 5 juin 1951.

⁵⁴ Olivier Blazy, « La presse militaire française à destination des troupes indigènes issues des différents territoires de l'Empire puis de l'Union française », *Revue historique des armées*, n°271, 2013, p. 55.

⁵⁵ SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Stern, commandant le 2/4^e R.T.M. pour le 4^e trimestre de 1950.

⁵⁶ MB 500622.

qui les envoie dans des missions particulièrement périlleuses⁵⁷. La censure et la contre-propagande mises en place par l'armée française ne suffisent pas à empêcher les soldats marocains de s'informer sur la situation au pays. Durant leur temps de repos, les soldats peuvent écouter des émissions de radio proscrites par l'armée française, dans les cafés notamment⁵⁸. Enfin, le Viêt Minh sait voir une faille dans l'utilisation des troupes coloniales par l'armée française dans ce conflit. Une structure est mise en place pour encourager la défection des soldats coloniaux. Le Viêt Minh constitue des commandos spécialisés dans la guerre psychologique avec certains des tirailleurs ralliés à sa cause. Munis de porte-voix et de tracts, ces derniers sont chargés d'approcher au plus près les campements afin d'encourager d'autres soldats à la mutinerie, aux sabotages et à la désertion⁵⁹. Les rapports du 4^e R.T.M. se font l'écho de plusieurs cas de désertions qui pèsent sur l'état d'esprit de la troupe marocaine⁶⁰. Certains soldats défient vraisemblablement l'autorité des cadres français, ce qui contribue à renforcer, chez ces derniers, une certaine paranoïa autant que l'impression d'être isolé, en « minorité ».

e. Loin des yeux

Le sentiment d'éloignement provoque d'autres épisodes de tensions à teneur plus personnelle dans le quotidien du sous-officier et contribue, lui aussi, à cette impression d'isolement. La longue relation à distance qu'entretiennent Hélène et

⁵⁷ On peut penser ici au fiasco des opérations devant mener au retrait des troupes du corps expéditionnaire des bastions positionnés sur la route coloniale 4, de Cao Bang à That Khé, durant le printemps 1950. Là-bas, le 8^e R.T.M. essuya des pertes considérables. Voir, Ivan Cadeau, « La bataille de la zone frontière », dans *La guerre d'Indochine : De l'Indochine française aux adieux à Saigon. 1940-1956*, Paris, Tallandier, 2015, p. 269-320.

⁵⁸ Radio Le Caire diffuse par exemple des informations sur le Maghreb.

⁵⁹ Nelcya Delanoë, « Poussière d'empires : les soldats marocains dans le corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (1947-1972) », dans Amaury Lorin et Christelle Taraud, dir., *Nouvelle histoire des colonisations européennes (XIXe-XXe siècles) : sociétés, cultures, politiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 217.

⁶⁰ « Si le moral reste bon dans l'ensemble, on note chez certains « faibles », des mouvements d'humeur et d'irritation. Deux faits significatifs traduisent cet état d'esprit : la désertion d'un Tirailleur du Col [un avant-poste] en traitement à l'infirmerie de garnison [et] l'absence illégale d'un Tirailleur de la 4^e Compagnie rentré après 48 heures de vagabondage » (SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Stern, commandant le 2/4^e R.T.M. pour le 4^e trimestre de 1950).

Martin donne parfois lieu à des accès de jalousie que ce dernier tente par instants de prévenir : « Mais je suis quand même obligé de convenir logiquement et cela en accord avec les saintes écritures [*sic*] qu'il faut fuir la tentation, fuir les lieux où elle se trouve. N'aies [*sic*] aucune inquiétude à ce sujet, je n'irai pas à Saigon »⁶¹. Il faut dire que la vie quotidienne, confinée en caserne au camp Faye de Taza, n'épargne pas Hélène des bruits de couloir. La vie privée des uns et des autres est discutée sur la place publique et semble entretenir un certain climat de tensions : « Je vois que Taza est par excellence le pays des cancans [...]. Nous sommes au courant de la conduite de madame Rouget, et c'est vraiment dommage pour lui, c'est un bien brave homme »⁶².

Particulièrement loin de Taza, Martin s'indigne en apprenant les « nouvelles [...] du 1^{er} Bataillon [resté sur place]. Il paraît que c'est scandaleux, tous se trouvent une petite maladie pour ne pas essayer de partir [en Indochine] »⁶³. Certains rapports du 4^e R.T.M. affirment ainsi que durant ce « temps de paix » vécu à Taza, on peut constater l'accroissement d'un esprit de dilettante au sein du régiment⁶⁴. De ce fait, il est plus aisé d'entendre la colère de Martin lorsqu'il apprend que le commandement militaire de Taza décide de déménager Hélène et le reste de la famille dans un logement plus modeste.

« C'est une honte, au moment où on profite de notre absence, de faire de telles propositions aux familles privées de leurs chefs. [...] Il existe des logements militaires qui sont toujours occupés par des militaires qui ont été dégagés des cadres depuis 1946. [...] Il serait temps qu'on cesse de nous insulter. [...] Tu as dit non, mon Amour, et c'est bien ainsi, surtout ne te laisse pas intimider : ils ne t'expulseront pas « manu militari ». »⁶⁵

⁶¹ MB 501218.

⁶² MB 500205.

⁶³ MB 490808.

⁶⁴ La boîte GR7U564 du SHD contient plusieurs notes de service d'officiers regrettant le laisser-aller des militaires stationnés à Taza. Un rapport datant de l'été 1950 relate par exemple l'incarcération de deux gradés du régiment, arrêtés par la police pour avoir volé une voiture et causé un accident qui a entraîné l'hospitalisation de plusieurs personnes.

⁶⁵ MB 500604.

La très grande distance physique entre Martin et Hélène vient ajouter un poids supplémentaire au sentiment de mal-être du sous-officier en Indochine. Elle contribue au sentiment d'impuissance que Martin éprouve. De ce fait, il lui arrive de craindre que ses intérêts soient spoliés. Durant l'été de l'année 1950, cette distance viendra une nouvelle fois jouer avec ce sentiment d'impuissance quand Hélène décide d'organiser pour la famille un séjour au Noyer sans sa présence. En 1948, elle avait déjà eu l'occasion de visiter le village natal de son mari. Une lettre de Martin laisse entendre que le voyage de 1950 sera manifestement moins chaleureux :

« Je suis navré [...] de cette discussion que tu as eue avec maman. Je ne la comprends pas, elle se fait mille idées et elle doit penser que nous lui en voulons. [...] Je ne comprends pas qu'elle se fâche pour des choses qui n'existent pas et cela m'est d'autant plus pénible que toutes ces discussions se passent en mon absence. Si elle a des préférences pour Pierre et Juliette [le frère cadet de Martin et sa belle-sœur] c'est son affaire, mais qu'elle ne dise pas que nous lui en voulons. Je ne sais pas ce que fait Pierre quand il est en congé, mais je crois qu'en 1948 j'ai donné un sérieux coup de main pour la moisson et les battages. Une autre chose que je ne comprends pas c'est cette histoire de partage. [...] Je me suis sacrifié pour que la maison et les terres restent à l'aîné, me reproche-t-on aujourd'hui mon sacrifice ? »⁶⁶

La mère de Martin semble reprocher à son fils ses trop nombreuses absences et en fait payer le prix à son épouse. Plus frappant encore, les mots de Martin font apparaître la rivalité que celui-ci entretient avec ses frères. Cette rivalité semble remonter à la répartition des biens familiaux entre les trois frères. En échange d'une somme d'argent, que Martin traduit comme « son sacrifice », ce dernier et son frère Pierre avaient renoncé à la propriété familiale en faveur de leur aîné, Noël. Le terme « sacrifice » se retrouvait déjà dans la correspondance de la Seconde Guerre mondiale quand le sous-officier reprochait à la métropole de ne pas reconnaître pleinement l'implication des troupes coloniales dans la Libération. En l'utilisant ici, Martin sous-entend très certainement sa décision d'intégrer l'armée

⁶⁶ MB 500803.

qui l'a notamment conduit à quitter le Noyer pour le Maroc. Parce qu'il est parti vivre aux colonies, la mère de Martin fait sentir à son fils qu'il a rompu le lien avec ses racines champsaurines. Le foyer qu'il a fondé avec Hélène ne peut bénéficier des mêmes égards que ceux de ses frères qui sont restés. À Tourane, Martin souffre une nouvelle fois d'un manque de reconnaissance. Celui-ci n'est plus seulement généré par le désintérêt manifeste d'une partie de la métropole mais provient, cette fois, d'une sphère bien plus intime : sa famille au Noyer, aux fondements de son identité. Cet incident et le probable sentiment de rejet qu'il occasionne viennent assurément bousculer les repères identitaires de Martin, qui se raccroche par la force des choses à l'histoire qu'il s'écrit en A.F.N. (Afrique française du Nord).

Le mal-être que Martin a pu éprouver lors de son séjour en Indochine est la conséquence de facteurs à la fois généraux et plus personnels. Le 4^e R.T.M. intervient au moment même où la guerre se complexifie et s'internationalise. L'enlisement de la France dans un conflit qui ne devait d'abord être qu'une brève intervention met l'armée française dans une situation qui la dépasse. Durant cette même période, la situation de la France au Maroc n'est guère plus reluisante et, par conséquent, les inquiétudes des cadres des régiments coloniaux du protectorat s'en voient renforcées : le déclin de l'ordre colonial s'amorce sur plusieurs fronts à la fois. La défiance croissante des soldats colonisés aggrave, parfois à rebours, l'état d'inquiétude des militaires français qui, de fait, se sentent de plus en plus isolés. À ce sentiment d'isolement vient s'adjoindre l'impression d'être la proie constante d'un ennemi invisible. La « nature indochinoise » exerce une menace omniprésente sur la sécurité et la santé des soldats du corps expéditionnaire. De plus, les militaires français qui se tiennent informés des nouvelles de la métropole ont l'impression de se sentir trahis par une partie de la population qui se désintéresse ou condamne carrément la tenue de cette intervention. Ainsi, l'éloignement et le sentiment d'abandon s'ajoutent à une atmosphère déjà pesante. La tournure que

prend ce mal-être devient bien plus personnelle quand Martin constate que ses intérêts à Taza comme au Noyer peuvent être affectés par son absence.

3. Un besoin de repères

a. Les vertus d'un méchoui

L'armée française s'est montrée soucieuse de mettre en place des solutions pour combattre la morosité ambiante qui s'installait progressivement au sein du corps expéditionnaire en Indochine. Les rapports sur le moral du 4^e R.T.M. énoncent quelques-unes de ces directives. Pour tromper la solitude, le régiment s'assurait par exemple de procéder à des relèves régulières dans les avant-postes les plus isolés. Un cinéma ambulant circulait dans les postes les plus importants et offrait des projections⁶⁷ de productions, trop souvent américaines au goût de Martin soit dit en passant⁶⁸. Le commandement du régiment exigeait également de sa hiérarchie qu'on lui accorde des autorisations pour permettre à ses hommes de visiter la ville d'Hué. Enfin, la mise en place d'un bordel militaire de campagne (B.M.C.)⁶⁹ pour le régiment était aussi vue comme une disposition prise pour améliorer la condition des soldats du 4^e R.T.M. en Indochine⁷⁰.

En Indochine, les régiments de tirailleurs nord-africains recoururent également à l'aide des Affaires militaires musulmanes (A.M.M.), un service administratif de l'armée composé d'interprètes chargés de porter une attention particulière aux besoins spécifiques des soldats de confession musulmane. Un officier des A.M.M. détaché au 4^e R.T.M. est par exemple responsable d'organiser

⁶⁷ SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Stern, commandant le 2/4^e R.T.M. le 5 juin 1951.

⁶⁸ MB 510302.

⁶⁹ Les B.M.C. sont le fruit de l'institutionnalisation au fil des siècles de la prostitution, prise en charge par l'armée française afin de contrôler la sexualité de ses soldats. Voir, Jean-Marc Binot, *Le repos des guerriers : les bordels militaires de campagne pendant la guerre d'Indochine*, Paris, Fayard, 2014, 320 p.

⁷⁰ SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Stern, commandant le 2/4^e R.T.M. le 2 décembre 1951.

ponctuellement des « séances de chikayas⁷¹ » dans les différents postes afin de compiler les doléances des soldats marocains. De la sorte, une telle mesure permettait à l'armée de laisser paraître un semblant de justice dans des corps où les inégalités étaient de plus en plus flagrantes. Des officiers des A.M.M. proposèrent également au commandement de plusieurs unités coloniales de mettre en place leur propre « café maure », lieu de rencontre et de détente prétendument adapté au goût nord-africain. L'armée avait mis en place ces cafés dans le but de dissuader les soldats coloniaux de fréquenter, durant leur temps de repos, les cafés publics vietnamiens susceptibles de les mettre en contact avec la propagande ennemie.⁷²

Si les mesures prises par les A.M.M. cherchent avant tout à anticiper toutes formes de dissidence ou de désaffection, le service se montre néanmoins attentif à l'égard de l'accès aux pratiques religieuses des soldats musulmans mobilisés en Indochine. Les A.M.M. sont ainsi chargées d'incarner au sein de l'armée une politique coloniale renouvelée qui veut présenter l'empire sous un meilleur jour. L'Union française faite de relations partenariales soi-disant plus équilibrées devait ainsi célébrer la diversité des cultures au sein de l'empire.⁷³ La prise en charge par l'armée française du *hajj* a sans doute été la décision qui symbolisait le mieux cette nouvelle politique. En effet, dès 1951, l'armée supervise étroitement le pèlerinage annuel à la Mecque pour quelques soldats sélectionnés sur leur mérite et qui devaient, avant leur départ, prononcer un serment de loyauté à la France⁷⁴. L'évènement donnait l'occasion à l'armée de mettre en scène sa générosité en

⁷¹ En arabe, le mot « chikaya » désigne une plainte, une lamentation (SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Berenguer, commandant le 2^e Bataillon de Marche du 4^e R.T.M. le 14 septembre 1950; SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Stern, commandant le 2/4^e R.T.M. le 5 juin 1951).

⁷² Ethan M. Orwin « Of Couscous and Control: The Bureau of Muslim Soldier Affairs and the Crisis of French Colonialism », *The Historian*, vol. 70, n°2, 2008, p. 271.

⁷³ Ruth Ginio, *The French Army and Its African Soldiers: The Years of Decolonization*, Lincoln/ Londres, University of Nebraska Press, 2017, p. 127.

⁷⁴ Orwin, op. cit., p. 264.

diffusant aux soldats restés sur place le témoignage des nouveaux pèlerins qui affirmaient leur fierté et leur reconnaissance éternelle à l'égard de la France⁷⁵. Des précautions partant du même principe sont prises alors que Martin et le 4^e R.T.M se trouvent à bord du paquebot *Pasteur* les conduisant en Indochine. Le commandement du régiment accepte exceptionnellement de laisser les soldats marocains accéder aux ponts supérieurs⁷⁶ quand le navire passe au large de la Mecque afin de les laisser « faire leur dévotion »⁷⁷.

Le service des A.M.M. s'arrange également avec les états-majors du C.E.F.E.O. pour faciliter l'organisation des fêtes musulmanes de l'aïd es-seghir et de l'aïd al-kebir⁷⁸. Pour ces occasions, les autorités militaires françaises font venir généralement de Nouvelle-Zélande, d'Australie ou du Laos, des moutons vivants afin de permettre aux soldats musulmans de les apprêter selon les coutumes. On importe par exemple 79 moutons en 1953 afin de célébrer la rupture de jeûne du ramadan. Les quantités d'animaux décidées par les services d'approvisionnement n'auraient cependant pas suffi à satisfaire les besoins des régiments.⁷⁹ Le 4^e R.T.M. relève ainsi en 1950 que « le nombre de moutons attribués par l'Intendance est insuffisant, car il ne tient aucun compte de la dispersion des effectifs »⁸⁰. Dans les régiments nord-africains, les célébrations des deux aïd occasionnent donc la préparation d'un traditionnel méchoui, repas organisé autour d'un agneau rôti sur une broche. Ce repas, destiné en premier lieu à montrer aux soldats marocains que l'armée française les considère, n'en a pas moins de valeur pour certains cadres du régiment. Ainsi, Martin relève systématiquement ces jours de fête dans les lettres

⁷⁵ *Ibid.*, p. 275.

⁷⁶ Michel Bodin, « Le Pasteur. Un rouage essentiel du transport des troupes dans la guerre d'Indochine, 1945-1956 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 216, n°4, 2004, p. 66.

⁷⁷ MB 490526.

⁷⁸ L'aïd es-seghir est aussi appelée aïd al-fitr. Cette fête marque la rupture du jeûne et la fin du ramadan. Quant à l'aïd al-kebir, la « fête du sacrifice » également appelée aïd al-adha, elle commémore le sacrifice d'Ibrahim.

⁷⁹ Orwin, *op. cit.*, p. 270.

⁸⁰ SHD – GR7U566 – Rapport sur le moral rédigé par le Chef de Bataillon Berenguer, commandant le 2^e Bataillon de Marche du 4^e R.T.M. le 14 septembre 1950.

d'Hélène nous invitant ainsi à réfléchir au rôle des célébrations musulmanes dans l'expérience indochinoise de ce dernier.

Le sous-officier insiste sur le fait qu'il maîtrise les codes gustatifs du méchoui : « Le couscous n'était pas préparé comme on l'aurait désiré, il manquait de saveur, bien sûr nous n'avions pas de légumes, pois chiches, courges, etc. Pas de beurre non plus »⁸¹. « Ici le mouton est rare, il vient d'Australie et ce n'est pas le même mouton qu'au Maroc. Ils font de 35 à 40 kilos de viande, ils sont trop gras. Le méchoui était bon par contre »⁸². De la sorte, Martin montre un attachement plus personnel à la tradition du méchoui. Si l'objectif premier des A.M.M. était de donner aux soldats nord-africains une occasion de se retrouver autour des célébrations religieuses, le repas qui en découle, quand il est préparé selon les attentes du régiment, permet également aux cadres français de retrouver le « goût de la maison ».

Martin parle régulièrement de ses repas et de son alimentation dans ses lettres. En les partageant avec Hélène, ses constatations d'ordre culinaires le remettent en terrain connu en le rapprochant des conditions de vie familière du foyer. En évoquant ses repas, il affirme également sa position hiérarchique et les avantages qui en découlent. Ainsi, quand en septembre 1949 son service dispose de sa propre « popote » et du cuisinier qui lui est attribué, cela lui permet d'affirmer qu'il n'est plus obligé de côtoyer les tables du mess, la cantine régimentaire⁸³. Martin évoque également des repas plus prestigieux, invité « à casser la croûte » par un fournisseur chinois qui « arrose le repas d'une bonne bouteille de Médoc »⁸⁴ ou encore régalé par un camarade adjudant-chef rapatriable « comme il se doit, dans le meilleur restaurant, le plus select et celui qui est le plus réputé pour sa bonne chère. Quoique les restaurants d'ici n'égalent pas les restaurants occidentaux. Nous

⁸¹ MB 491009.

⁸² MB 501003.

⁸³ MB 490907.

⁸⁴ MB 490711.

avons pris un menu très simple : il ne faut pas oublier que nous sommes en Indochine et de plus en période de pacification »⁸⁵.

Le méchoui traditionnel qui marque la célébration des deux aïd est un espace de représentations hautement symbolique. L'historienne Lauren Janes écrit à propos du lien entre l'alimentation et l'identité : « On some level, what we eat defines who we are, including what group we are a part of. [...] If eating culture is a space for defining group identity, then it can also delineate difference »⁸⁶. S'il permet à Martin de profiter d'un repas qui lui rappelle « la maison », le méchoui lui fournit également un espace qui lui rappelle son rôle de pourvoyeur au sein du régiment. À titre d'officier aux détails, il est en effet à la tête de l'équipe chargée de commander, de percevoir et de répartir les moutons reçus exceptionnellement pour ces occasions. Les lettres de Martin démontrent que ce dernier se plaît à souligner son rôle : « Nous avons préparé une petite fête pour nos tirailleurs »⁸⁷, « Nous avons reçu quelques moutons du Laos qui sont maigres [en comparaison des moutons australiens]. Cela fera toujours plaisir aux Marocains »⁸⁸. En sélectionnant avec soin les moutons qui seront servis au méchoui, Martin inscrit son action dans cette politique coloniale renouvelée qui veut présenter l'empire sous un meilleur jour. Il s'inscrit à nouveau dans le rôle du « bon chef », à l'écoute des besoins de sa troupe et imagine certainement travailler à apaiser les éventuelles tensions auxquelles le régiment marocain est soumis durant son temps passé dans le secteur de Tourane.

b. La compagnie de Mohamed

Le fait que Martin parle régulièrement de la relation plus personnelle qu'il entretient avec Mohamed, le soldat-ordonnance assigné à son service, est une autre

⁸⁵ MB 500117.

⁸⁶ Lauren Janes, *Colonial Food in Interwar Paris: The Taste of Empire*, Londres, Bloomsbury Academic, 2016, p. 3.

⁸⁷ MB 490728.

⁸⁸ MB 510705.

preuve de son besoin de se raccrocher à des repères familiers dans ce quotidien indochinois déroutant. L'historiographie abordant la vie ou encore les multiples fonctions de ces soldats affectés aux tâches domestiques d'un gradé est presque inexistante. À l'origine chargées d'entretenir le cheval d'un officier, les ordonnances incarnaient à peu de choses près les services d'un écuyer. Appelées plus communément « plantons »⁸⁹, les ordonnances – qu'il ne faut pas confondre avec les aides de camp, de jeunes officiers secondant des officiers plus expérimentés – sont, en principe, attachées au bureau d'un service précis. Ils y sont responsables de l'entretien du matériel, tiennent la garde en cas d'absence des occupants et s'occupent de faire des courses en cas de besoin. En pratique, les ordonnances mises à la disposition des services deviennent tôt ou tard directement rattachées aux besoins personnelles du responsable de ce service. Les officiers disposent ainsi du temps de leur ordonnance afin de se faire laver et repasser leurs uniformes, préparer le café ou nettoyer leurs appartements privés.⁹⁰

Dès 1943, au cours de ses premiers mois passés au sein des troupes coloniales marocaines, Martin côtoyait déjà plusieurs ordonnances.⁹¹ En 1945, alors qu'il exerce les fonctions d'adjoint auprès du lieutenant qui commande la section de mitrailleuses et mortiers de la compagnie⁹², le sous-officier bénéficie des services de son propre « planton » qui vient parfois lui apporter le café au lit et en profite pour éclairer le feu⁹³. En Indochine, l'ordonnance assignée au service de Martin est connue d'Hélène. Mohamed a déjà assisté Martin durant les premières années de la famille à Taza et le sous-officier assure même dans une de ses lettres que ce dernier « garde un excellent souvenir de la maison »⁹⁴. Quand Martin parle de

⁸⁹ Dérivé du verbe « planter », le mot rappelle une des tâches principales des ordonnances, la garde.

⁹⁰ GLM, « Le service et l'instruction dans l'armée », *Journal des sciences militaires*, 9^e série, tome 41, 1891, p. 335-336.

⁹¹ MB 430522.

⁹² MB 450101.

⁹³ MB 450104.

⁹⁴ MB 490920.

Mohamed dans ses lettres, il donne donc des nouvelles à Hélène d'une personne qu'elle a déjà eu l'occasion de côtoyer. Cependant, le sous-officier ne s'exprime pas avec le même ton quand il parle de son ordonnance et quand il parle de ses collègues de bureaux. Alors que Martin ne mentionne jamais Mohamed autrement que par son prénom, Combes, Berton, Martinez ou encore de Paitel – qui sont eux aussi connus d'Hélène – sont considérés comme des camarades et ne sont mentionnés dans les lettres que par leur nom de famille. Le procédé d'appellation employé par Martin produit ainsi une distinction entre Mohamed d'un côté et ceux qu'il considère comme des collègues de travail de l'autre.

Au-delà de cette distinction, en ne nommant Mohamed que par son prénom, Martin indique néanmoins que ce dernier a un accès privilégié à l'intimité du foyer. Dans sa correspondance, Martin transmet les salutations que Mohamed passe en particulier à leur fille Elisabeth. Il précise également que son ordonnance est fière de participer à la confection d'un colis contenant une poupée indochinoise destinée à cette dernière. Elisabeth se souvient par ailleurs de la présence à la maison d'une ordonnance dont elle ne remet pas le nom, mais qui aidait toute la famille dans les tâches du quotidien. Le soldat accompagnait par exemple Hélène et Conception au marché pour les aider à négocier le prix de leurs provisions⁹⁵.

L'impression que Martin entretient une relation presque paternelle à l'égard de Mohamed est renforcée par les procédés d'infantilisation que le sous-officier emploie régulièrement à propos de son ordonnance :

« [Mohamed] n'est pas content, il s'est fait gronder parce qu'il se promenait en bicyclette devant le cantonnement, il est tout heureux de savoir monter en bicyclette, il a fallu qu'il vienne en Indochine pour s'apprendre [*sic*] et il était en train de se perfectionner quand on l'a appelé pour le réprimander et, comme un grand gosse, il vient de me confier la [*sic*] peine, je l'ai pleinement rassuré. »⁹⁶

⁹⁵ Elisabeth Billard, communication personnelle, le 18 août 2017 au Noyer (France).

⁹⁶ MB 490802.

Si le paternalisme qui se dégage de cet extrait doit bien sûr être entendu dans les termes des relations hiérarchiques militaires au sein d'un régiment, la relation entre le sous-officier et son ordonnance relève aussi d'un paternalisme racial qui ne peut être éludé. Ainsi, quand Martin parle des « plantons », il suppose implicitement que ces derniers sont tous Marocains : « Mohamed fait le ramadan et en pleine chaleur, ce n'est pas peu pénible. Il n'est pas bousculé par le travail d'ailleurs. Ils ne sont que trois à quatre plantons ou ordonnances à observer le jeûne du ramadan »⁹⁷.

Martin partage l'essentiel de son quotidien au bureau de Tourane avec des cadres français et des « plantons » marocains au service de ces derniers. Dans ses recherches sur le lien qu'entretient le paternalisme avec la race, l'historienne Dienne Hondius explique : « As a strategy for preventing open conflict and avoiding direct violence, paternalism has much in common with passive forms of tolerance »⁹⁸. Au prisme des facteurs d'angoisse évoqués plus tôt, la relation paternaliste qu'un sous-officier entretient avec son ordonnance permet de conjurer les stress qui émanent de la déliquescence amorcée de l'ordre colonial en permettant aux cadres de réaffirmer la place de chacun dans l'ordre colonial du régiment. En prenant le ton de la bienveillance, la relation offre aux cadres un moyen idéal de maintenir un rapport de force qui rassure tout en ménageant un régiment déjà aux prises avec de potentielles tensions.

Il existe certainement une affection sincère entre Martin et Mohamed quand, par exemple, chacun veille sur l'autre lorsque l'un des deux est malade⁹⁹. Aussi, lors du retour du régiment au Maroc au cours de l'été 1951, les cadres français sont sommés de rester en poste quelques mois supplémentaires afin de transmettre à leur relève les directives nécessaires. Le sous-officier demande alors à son

⁹⁷ MB 500704.

⁹⁸ Dienne Hondius, *Blackness in Western Europe. Racial Patterns of Paternalism and Exclusion*, Londres/ New York, Routledge, 2014, p. 21.

⁹⁹ MB 491204.

ordonnance, qui partira avec le premier contingent, de rendre visite à la famille lorsqu'il arrivera au Maroc¹⁰⁰. Mohamed parti, Martin se fait assigner une nouvelle ordonnance, il écrit : « Cet après-midi, on m'a envoyé un autre tirailleur pour le remplacer, je ne sais si je pourrais avoir une pareille confiance »¹⁰¹. Cependant, l'affection qui ressort de la correspondance de Martin n'évacue pas pour autant les procédés de dévalorisation que ce dernier emploie quand par exemple il écrit : « [Mohamed] apprend sa table de multiplication et d'addition. Il est plein de bonne volonté, mais cela ne vient pas tout seul »¹⁰² ou encore : « Mohamed est à la fête, car je lui donne toujours [...] quelques paquets [de cigarettes]. En ce moment, il fait le ramadan et il n'est pas très courageux pour travailler »¹⁰³. En somme, Mohamed permet à Martin de trouver une forme de réconfort dans sa manière d'en parler dans sa correspondance. Parce que Mohamed est connu de la maison à Taza, quand Martin donne des nouvelles de son ordonnance, il cherche à recréer pour un instant l'espace familial déchiré par la distance.

Conclusion

Enfermé dans la routine de son bureau à Tourane, Martin n'était pas pour autant épargné d'angoisses d'abord reliées à la situation extrêmement précaire dans laquelle l'armée française s'était embourbée en Indochine. Les conditions climatiques difficiles à endurer, la crainte permanente de contracter une maladie tropicale, le sentiment extrême d'éloignement et l'impression d'être isolé ont certainement joué dans la morosité ambiante dont les lettres du sous-officier se font l'écho. À cet état de neurasthénie répandu chez le colonisateur blanc en voyage en Indochine venait s'adjoindre la réalité d'une guerre qui consacrait l'effondrement de l'ordre colonial. La stratégie employée par les soldats du Viet-Minh sur le terrain

¹⁰⁰ « J'ai bien dit à Mohamed d'aller vous voir, je ne sais s'il ira » (MB 510712).

¹⁰¹ MB 510615.

¹⁰² MB 510512.

¹⁰³ MB 490709.

donnait l'impression aux militaires français d'être constamment submergés par une menace invisible aussi bien qu'omniprésente plongeant certains militaires dans un état de paranoïa. Pour les cadres issus des troupes coloniales, le danger pouvait tout autant venir de l'intérieur. Au Maroc et ailleurs dans l'empire la France était en échec et à mesure que l'ordre colonial déclinait, la défiance des soldats coloniaux à l'égard de leur hiérarchie s'affirmait. L'internationalisation du conflit ne faisait que renforcer l'impression qu'avaient les cadres de sentir l'armée et la France dépassées par les événements.

Dès lors, le 4^e R.T.M. a pu offrir à Martin les repères familiers dont il avait besoin pour combattre son mal-être. Les réactions dont Martin fait part à sa femme en mentionnant l'organisation du méchoui entourant les célébrations des aïd ou la relation paternelle qu'il entretient avec son ordonnance démontrent combien les mobilités intercoloniales influent sur les perceptions du sous-officier. Si Martin est complètement déphasé par son séjour en Indochine, il trouve néanmoins un moyen de combattre le mal du pays en se rattachant à ce que le Maroc lui évoque : la maison. La sélection des moutons pour le méchoui le renvoyant à son rôle de pourvoyeur du régiment, tout autant que sa relation avec Mohamed, lui permettent également d'affirmer son autorité dans la hiérarchie coloniale de sa troupe. En attestant de sa position supérieure, Martin répond à un besoin de contrôle au moment même où la France a perdu toute légitimité dans le jeu colonial. Cela explique certainement le déni que Martin laisse transparaître part dans certaines de ses lettres quant à sa lecture de la situation pourtant précaire dans laquelle se trouve l'autorité coloniale française. Ainsi, au sein de son régiment, le « tirailleur métropolitain » dispose encore d'une autorité sur ses hommes et d'un milieu favorable qui le bardent d'illusions quant à l'état réel de l'ordre colonial.

Conclusion

De Taza à Donaueschingen

Provenant du Maroc, d'Indochine, d'Italie, des Vosges ou d'Allemagne, les lettres que Martin a envoyées à sa femme de 1943 à 1951 nous offrent la perspective très personnelle d'un sous-officier métropolitain détaché à l'encadrement d'un régiment de tirailleurs marocains. D'abord, elles nous dévoilent l'autonomie des représentations de Martin au sujet de l'empire colonial en général ou, plus particulièrement, des solidarités établies au sein de sa propre unité. Ces représentations se constituent en relation à plusieurs Autres. Ainsi, s'il est entendu que Martin agit en paternaliste protecteur vis-à-vis de sa troupe composée essentiellement de soldats marocains, le rôle du « bon chef » colonial qu'il cherche à interpréter l'oppose à l'image qu'il se fait d'une certaine partie de la métropole qu'il considère comme ingrate et oublieuse des sacrifices de ses tirailleurs. L'intégration progressive du sous-officier dans le régiment de tirailleurs marocains se fait en réaction à cette image de l'« Autre métropolitain ». Cette observation remet en cause une conception rigide des catégories coloniales, Martin s'imaginant en particulier à plusieurs reprises tirailleur en opposition aux corps métropolitains de l'armée française. Il ne cesse jamais pour autant de se référer à la métropole pour parler de lui ou de ce qu'il considère comme chez soi, notamment lorsqu'il parle du Noyer. Les représentations de Martin témoignent ainsi de l'existence d'un conflit entre les normes auxquelles adhère ce sous-officier à la fois métropolitain et tirailleur.

Par ailleurs, sa carrière militaire semble s'être construite en opposition à sa position de cadet de la fratrie et à la formation ecclésiastique qui en découle. Possiblement malheureux de voir son avenir se profiler dans les ordres religieux, Martin a pu trouver dans l'armée une voie d'émancipation qui l'a conduit vers le monde colonial. En s'installant à Casablanca et en épousant de surcroît une Européenne originaire d'Algérie, Martin a certainement trouvé au Maroc un espace

social qui lui donnait une identité, une particularité vis-à-vis de ses frères et une possibilité de réussir sa vie sans suivre la voie que ses parents lui avaient assignée. Son rôle au sein du régiment de tirailleurs lui a très certainement permis d'incarner pleinement le « Français d'A.F.N. » qu'il a fini par devenir. Cette réalité est particulièrement significative durant son temps passé en Indochine. Son expérience est déroutante; l'ennui, la perte de repères, l'incertitude et les angoisses qui se dégagent de ses lettres s'en font témoins. Loin de chez lui, Martin se reconforte dans les illusions de familiarité que lui procurent certaines pratiques propres au régiment. Le goût du méchoui lui rappelle la maison et son ordonnance militaire le ramène à son rôle de chef de famille. Pour cet homme qui s'est émancipé du destin que ses parents avaient tracé pour lui en s'installant dans les colonies, le 4^e R.T.M. offre des repères identitaires essentiels dont il pourra encore profiter pour un certain temps alors même que la déliquescence inexorable de l'empire français suit son cours. L'autonomie identitaire de Martin vis-à-vis de sa famille repose ainsi sur une réalité qui vacille.

Le 18 septembre 1951, Martin embarque au port de Saïgon sur le S/S Charlton Star qui le conduit à Marseille où il prendra un avion en direction de Casablanca. Arrivé quelques jours plus tard à Taza, il sera promu au grade d'adjudant-chef et partira en congé pendant quatre mois. À son retour au Maroc, les rapports entre la France et son protectorat ne se sont pas améliorés malgré l'opération coup de force orchestrée par le résident général Alphonse Juin en complicité avec le pacha de Marrakech Thami el-Glaoui. Si le sultan Mohamed ben Youssef concède certaines des demandes françaises¹, il profite néanmoins de ses apparitions publiques pour formuler ses critiques à l'égard du système du protectorat et pour rappeler le droit des Marocains à l'autodétermination. En 1953, el-Glaoui monte une coalition avec l'appui ouvert du nouveau résident général,

¹ Sous la pression des autorités françaises, le sultan condamne les actions de l'Istiqlal et concède à écarter de son gouvernement les membres qui en sont proches.

Augustin Guillaume, et avec l'aide d'une centaine de caïds du Maroc pour exiger l'abdication du sultan. Bloqué politiquement et cerné dans son propre palais, ce dernier n'a d'autre choix que de partir en exil sans toutefois proclamer son abdication. Le 20 août 1953, après avoir rejoint la Corse, Mohamed ben Youssef part sur l'île de Madagascar accompagné de sa famille. Mohamed ben Arafa, membre obscur de la dynastie alawite soutenu par el-Glaoui monte sur le trône pour le remplacer. Le nouveau sultan accède à toutes les demandes formulées par la Résidence générale² et se voit opposer en conséquence une mobilisation massive des Marocains restés fidèles au sultan déchu, protestant contre le règne illégitime de celui qu'ils désignent comme un usurpateur. Les nombreux débordements liés à ces manifestations et la situation politique, plus tendue que jamais, enjoignent finalement la Résidence à écarter Mohamed ben Arafa et à négocier le retour du sultan exilé à Madagascar.³

L'évolution sociopolitique du Maroc colonisé, dont les lettres de Martin auront fait, au final, si peu état, finit par avoir raison de la présence protectorale de la France. L'année même de l'indépendance du Maroc en 1955, Martin, promu sous-lieutenant deux ans auparavant, voit naître sa deuxième fille, Marie-Martine, et organise le départ définitif de sa famille. Le 1^{er} octobre, le même jour où Martin est promu lieutenant d'active, le sultan Mohamed ben Arafa abdique. Son départ provoque un soulèvement armé dans les zones rurales du Rif et du Moyen Atlas⁴. Organisée au sein de l'Armée de libération nationale (A.L.N.), la résistance se pose comme une alternative à l'hégémonie du parti de l'Istiqlal, plus populaire dans les zones urbaines et dans les villes côtières. Dans le Rif, le 4^e R.T.M. qui avait

² Il abolit notamment la célébration de la Fête du Trône – qui marque l'intronisation du sultan et, par extension, sa pleine souveraineté sur le Maroc – et accepte également que les colons français participent aux élections locales marocaines.

³ Jonathan Wyrzten, *Making Morocco: Colonial Intervention and the Politics of Identity*, Ithaca/ Londres, Cornell University Press, 2018, p. 264-270.

⁴ *Ibid.*, p. 270.

augmenté dans les dernières années le nombre de ses « opérations de présence »⁵, fait face, à l'automne 1955, à la situation la plus hostile que le régiment ait connue au Maroc depuis la « pacification ». La situation des cadres français sur le terrain se complique par l'augmentation importante des cas de désobéissance et de désertions. Anthony Clayton rapporte par exemple l'histoire de ces régiments de tirailleurs et de goumiers⁶ qui, lors de la préparation d'une opération contre l'A.L.N. dans les Aurès, « ne désertent ni ne se mutinent ouvertement [mais] refusent simplement et sans aucune violence de partir en opération, et doivent être ramenés au Maroc avec armes et munitions, leurs cadres français pratiquement tenus en otages »⁷. En deux mois, les opérations du 4^e R.T.M. dans le Rif lui auront occasionné 48 pertes⁸. Elisabeth se souvient encore des insurrections ayant eu lieu parallèlement à Taza : « Les gens de la médina descendaient dans la ville européenne pour manifester. Les juifs étaient les premiers à subir les violences qui découlaient de ces moments. Ils en ont égorgé pas mal. Moi j'ai vu des manifestations où ils promenaient des corps »⁹. Si en tant qu'officier administratif, Martin n'a pas forcément été impliqué directement sur le terrain lors de ces dernières opérations, il a cependant très certainement compris que l'autorité des cadres français du régiment était en train de s'effondrer durant cette période. L'impression d'être isolé et « en minorité », déjà ressentie en Indochine, s'est possiblement renouvelée pendant les dernières années de Martin à Taza. Il était trop tard pour espérer que la situation s'améliore et le risque était trop grand pour la famille, cette aventure marocaine touchait définitivement à sa fin.

⁵ Jean Verhaeghe, *Le 4^e R.T.M. Histoire d'un régiment de tirailleurs marocains (1920-1964)*, Vincennes, Service Historique de l'Armée de terre, 1989, p. 191.

⁶ Les goumiers sont des soldats d'origine marocaine appartenant à des unités d'abord supplétives, c'est-à-dire irrégulières, de l'armée d'Afrique. Les goumiers réunis en goums, l'équivalent du bataillon, sont régularisés dans l'armée française au courant de la Seconde Guerre mondiale.

⁷ Anthony Clayton, *Histoire de l'Armée française en Afrique : 1830-1962*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 332.

⁸ Verhaeghe, *op. cit.*, p. 193.

⁹ Elisabeth Billard, communication personnelle, le 18 août 2017 au Noyer (France).

Après plus de deux ans d'exil, le 16 novembre 1955, Mohamed ben Youssef retourne au Maroc en roi. L'indépendance est imminente et l'armée française organise l'avenir de ses troupes sur place. La totalité des tabors – des unités militaires réunissant plusieurs contingents de goumiers – ainsi que les 3^e, 7^e et 8^e R.T.M sont progressivement incorporés à la nouvelle armée royale marocaine. Le sort du 4^e R.T.M. est différent. Le 2 décembre, le régiment est regroupé à Taza en prévision de son intégration prochaine dans les Forces françaises d'Allemagne (F.F.A.). Il partira pour Donaueschingen, une ville située au sud-ouest du pays, dans la Forêt-Noire. Clayton explique que certaines unités sont placées en garnison en France et Allemagne pour assurer l'emploi de soldats marocains « ayant bien servi la cause des Français et risquant d'en être victimes » tout en permettant à ces derniers d'acquérir une retraite.¹⁰ Si ces motifs sont envisageables, le maintien des troupes coloniales françaises après les indépendances pose néanmoins plusieurs questions. Qu'est-ce que l'armée a gagné à reconduire le contrat des soldats de tels régiments ? Et sur quelles bases a-t-elle décidé de la répartition de ces forces en Allemagne ou en France ? Comment les soldats marocains restés fidèles à l'armée française ont-ils vécu cette étrange situation ? Quelle fut la teneur des fraternités et des rapports de pouvoir au sein des unités, entre les cadres français et les soldats nord-africains dans ce contexte « postcolonial » ?

Martin et le reste de la famille quittent définitivement Taza et le Maroc le 12 janvier 1956. Dans une lettre rédigée en février 1951, ce dernier dressait la liste des options professionnelles qu'il envisageait pour l'avenir. Celles-ci se résumaient à trois : effectuer une demande pour obtenir un emploi réservé que l'armée pourrait lui octroyer, ouvrir son propre bureau de tabac ou sa papeterie. Dans sa lettre, il considère néanmoins une « dernière option [qu'il] ne voudrai[t] pas faire, c'est continuer d'être militaire »¹¹. Il accompagnera pourtant le destin du 4^e R.T.M. pendant encore près de 10 ans, jusqu'à sa dissolution en 1964, et la mutation de ses

¹⁰ Clayton, *op. cit.*, p. 332-333.

¹¹ MB 510219.

derniers hommes au sein du 110^e régiment d'infanterie motorisé. À Donaueschingen, Martin continue d'exercer des fonctions administratives à titre de trésorier du régiment. En octobre 1958, il est muté provisoirement au 2^e régiment d'infanterie et rejoindra l'Algérie, plongée dans sa guerre d'indépendance. Jusqu'en avril 1961, il sera adjoint au commandant de quartier du secteur d'Aumale et entretiendra là-bas sa troisième grande correspondance avec Hélène. Cette dernière, retrouvée un an après les deux premières, dans une valise entreposée dans le grenier de la maison familiale, se distingue des correspondances précédentes par le fait qu'elle contient aussi le courrier envoyé par Hélène. Ces lettres portent les traces d'une guerre qui pèse encore lourdement sur les mémoires collectives, en France et en Algérie. Le conflit algérien, Martin le vivra toutefois à l'écart de son régiment, cette fois à titre d'officier. Cette dernière longue correspondance témoigne de l'expérience d'un ancien « tirailleur métropolitain », parti jeune de ses Alpes natales pour rejoindre l'Armée d'Afrique et venu en Algérie assister à l'un des derniers actes de l'effondrement de la France coloniale.

*

« Papi c'était comment la guerre ? » Cette question résonne à travers ce mémoire, mais force est de constater que l'enfant que j'étais n'aurait néanmoins pas trouvé la réponse qu'il escomptait. En me confrontant au passé colonial de Martin, je savais que j'allais devoir composer avec une réalité difficile à appréhender. Dans cette perspective, mon grand-père n'avait pas grand-chose à voir avec le héros que j'espérais qu'il soit quand je lui avais posé la fameuse question. À titre de Français, né en métropole, il a pu profiter des discriminations et des pratiques racistes de son temps pour bénéficier d'un statut privilégié au sein de son unité. L'histoire familiale est parfois difficile à appréhender. Son écriture a cependant le mérite d'ouvrir un espace de sincérité. En exhumant des pans complexes et parfois moins glorieux de son histoire familiale, un.e auteur.e pose des jalons réconciliateurs qui profitent à son rapport à la mémoire, qu'elle soit nationale, locale ou plus personnelle. L'histoire familiale apaise. En écrivant ce

mémoire, j'ai eu la possibilité de rencontrer Hélène et Martin à mon âge et, devant le tombeau familial où reposent aujourd'hui côte à côte les deux amoureux, je ne peux m'empêcher de sourire en pensant que je les connais désormais un peu mieux.

Bibliographie

Sources :

Fonds d'archives privées :

Correspondance de Martin Bertrand (MB), France, Le Noyer.
974 lettres écrites du 26 mai 1942 au 2 octobre 1951.

Fonds d'archives publiques :

Service historique de la Défense (SHD), France, Vincennes, Château de Vincennes.
Archives de la guerre et de l'Armée de terre (GR)

Série N (Troisième République - 1872-1940)
Sous-série 34 (Corps de troupe - 1920-1940)
GR 34 N 208.

Série P (Deuxième Guerre mondiale - 1940-1946)
Sous-série 12 (Petites unités)
GR 12 P 66; GR 12 P 70.

Série U (Formations de l'Armée de terre - post-1945)
Sous-série 7 (Régiments et organismes de l'Armée de terre)
GR 7 U 4; GR 7 U 564; GR 7 U 566.

Service historique de la Défense, France, Pau, Caserne Bernadotte.
Dossier personnel de Martin Bertrand.

Archives diocésaines de Gap et Embrun, France, Gap, Centre diocésain pape François.
Archives du Grand Séminaire, boîtes E2 et E3.

Entrevues :

Marie-Martine Dehouck, communication personnelle, le 9 juillet 2017 à Draveil (France).

Elisabeth Billard, communication personnelle, le 18 août 2017 au Noyer (France).

Edmond Bertrand, communication personnelle, le 17 août 2017 au Noyer (France).

Yvette Maiale, communication personnelle, le 24 août 2017 à Saint-Gély-du-Fesc (France).

Odette Gelisses, communication personnelle, le 23 décembre 2017 à Brunoy (France).

Autres sources primaires :

Fournier, Pierre. *Saint-Louis de Charance : du Petit Séminaire au Foyer St Louis, 1924-1994*, Gap, Association Saint-Louis, 1994.

De Gaulle, Charles. *Mémoires de guerre. T. III : Le salut. 1944-1946*, Paris, Plon, 1959, 653 p.

Monographies, thèses et articles :

- Anderson, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 2016 [1983], 240 p.
- Anderson, Warwick. « The Trespass Speaks: White Masculinity and Colonial Breakdown », *The American Historical Review*, vol. 102, n°5, 1997, p. 1343–1370.
- Ballantyne, Tony et Antoinette Burton, dir. *Bodies in Contact: Rethinking Colonial Encounters in World History*, Durham/ Londres, Duke University Press, 2005, 445 p.
- Bancel, Nicolas et Daniel Denis. « Éduquer : comment devient-on « Homo imperialis » », dans Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, dir., *Culture impériale 1931-1961. Les colonies au coeur de la République*, Paris, Autrement, 2004, p. 93-106.
- Biddiscombe, Alexander Perry. « Dangerous Liaisons: The Anti-Fraternization Movement in the U.S. Occupation Zones of Germany and Austria, 1945-1948 », *Journal of Social History*, vol. 34, n°3, 2001, p. 611-647.
- Binot, Jean-Marc. *Le repos des guerriers : les bordels militaires de campagne pendant la guerre d'Indochine*, Paris, Fayard, 2014, 320 p.
- Blazy, Olivier. « La presse militaire française à destination des troupes indigènes issues des différents territoires de l'Empire puis de l'Union française », *Revue historique des armées*, n°271, 2013, p. 51-59
- Bodin, Michel. « Le Pasteur. Un rouage essentiel du transport des troupes dans la guerre d'Indochine, 1945-1956 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 216, n°4, 2004, p. 59-69.
- Bodin, Michel. « Les Marocains dans la guerre d'Indochine (1947-1954) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 259, n°3, 2015, p. 57-76.
- Boudon, Jacques-Olivier. *Le plancher de Joachim : l'histoire retrouvée d'un village français*, Paris, Belin, 2017, 288 p.
- Bourdieu, Pierre. « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 69-72.
- Branca-Rosoff, Sonia. « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats. » *Mots*, n°24, septembre 1990, p. 21-36.
- Cadeau, Ivan. *La guerre d'Indochine : De l'Indochine française aux adieux à Saïgon. 1940-1956*, Paris, Tallandier, 2015, 624 p.
- Cazals, Claude. *La Garde sous Vichy*, Paris, la Musse, 1997, p. 286, <https://www.force-publique.net/sources/Livres/Cazals/Garde-sous-Vichy.html>, (page consultée en ligne le 28 janvier 2018).
- Chakrabarty, Dipesh. *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2008 [2000], 301 p.
- Clapier-Valladon, Simone. « Esprit de corps et phénomène de corps : Analyse psychologique », *Cahiers de la Méditerranée*, hors-série n°6, 1982, p. 3-22.
- Clayton, Anthony. *Histoire de l'armée française en Afrique : 1830-1962*, Paris, Albin Michel, 1994, 550 p.
- Cléro, Jean-Pierre, « Concepts lacaniens », *Cités*, vol. 16, n°4, 2003, p. 145-158.

- Cooper, Frederick. *Colonialism in Question: Theory, Knowledge, History*, Berkeley, University of California Press, 2005, 339 p.
- Cooper, Nicola. « Disturbing the Colonial Order: Dystopia and Disillusionment in Indochina », dans Kathryn Robson et Jennifer Yee, dir., *France and "Indochina": Cultural Representations*, Lanham, Lexington Books, 2005, p. 79-94.
- Crozier, Anna. « What Was Tropical about Tropical Neurasthenia? The Utility of the Diagnosis in the Management of British East Africa », *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, vol. 64, n°4, 2009, p. 518-548.
- Dauphin, Cécile. « Les correspondances comme objet historique : Un travail sur les limites », *Sociétés & Représentations*, vol. 13, n°1, 2002, p. 43-50.
- Delanoë, Nelcya. « Poussière d'empire : les soldats marocains dans le corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (1947-1972) », dans Amaury Lorin et Christelle Taraud, dir., *Nouvelle histoire des colonisations européennes (XIXe-XXe siècles) : sociétés, cultures, politiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 211-222.
- Faure, Robert. *Le Champsaur : Histoire et mémoire*, Gap, Ophrys, 1992, 111 p.
- Fogarty, Richard S. *Race and War in France: Colonial Subjects in the French Army, 1914-1918*, War, Society, Culture, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008, 374 p.
- Ginio, Ruth. *The French Army and Its African Soldiers: The Years of Decolonization*, Lincoln/Londres, University of Nebraska Press, 2017, 250 p.
- Ginzburg, Carlo. *Le fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVIe siècle*, Paris, Aubier, 2014 [1976], 301 p.
- GLM. « Le service et l'instruction dans l'armée », *Journal des sciences militaires*, 9^e série, tome 41, 1891, p. 321-349.
- Goscha, Christopher E. *Vietnam : un État né de la guerre, 1945-1954*, Paris, Armand Colin, 2011, 545 p.
- Guha, Ranajit. *Elementary Aspects Of Peasant Insurgency In Colonial India*, Durham, Duke University Press, 1999 [1983], 361 p.
- Hondius, Dienke. *Blackness in Western Europe. Racial Patterns of Paternalism and Exclusion*, Londres/ New York, Routledge, 2014, 362 p.
- Housiel, Sylvie. « De la micro-analyse à l'analyse globale des correspondances : lettres de combattants pendant la Grande Guerre », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°1, 2008, <http://journals.openedition.org/aad/288>, (page consultée en ligne le 19 août 2019).
- Itti, Eliane. *L'image des civilisations francophones dans les manuels scolaires : Des colonies à la francophonie*, Paris, Publibook, 2003, 359 p.
- Janes, Lauren. *Colonial Food in Interwar Paris: The Taste of Empire*, Londres, Bloomsbury Academic, 2016, 232 p.
- Jennings, Eric. *Curing the Colonizers: Hydrotherapy, Climatology, and French Colonial Spas*, Durham, Duke University Press, 2009, 271 p.
- Jennings, Eric. *La ville de l'éternel printemps : Comment Dalat a permis l'Indochine française*, Paris, Payot, 2013, 448 p.
- Jennings, Eric. *La France libre fut africaine*, Paris, Perrin, 2014, 352 p.

- Jennings, Eric. *Illusions d'empires : la propagande coloniale et anticoloniale à l'affiche*, Paris, Les Échappés, 2016, 144 p.
- Kateb, Kamel. « Les immigrés espagnols dans les camps en Algérie (1939-1941) », *Annales de démographie historique*, n° 113, 2007, p. 155-175.
- Le Gac, Julie. *Vaincre sans gloire : Le Corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942 - juillet 1944)*, Paris, Les Belles-Lettres /ministère de la défense-DMPA, 2013, 613 p.
- Lester, Alan. *Imperial Networks: Creating Identities in Nineteenth-Century South Africa and Britain*, Londres/ New York, Routledge, 2001, 257 p.
- Levi, Giovanni. *Le Pouvoir au village : histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1989 [1985], 230 p.
- Levi, Giovanni. « Les usages de la biographie », *Annales : Économies, Sociétés, Civilisations*, n°6, 1989, p. 1325-1336.
- Louis, William Roger *et al.*, dir. *The Oxford History of the British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1998-1999, 5 vol.
- Mabon, Armelle. *Les prisonniers de guerre "indigènes" : Visages oubliés de la France occupée*, Paris, La Découverte, 2010, 297 p.
- MacDonogh, Giles. *After the Reich: The Brutal History of the Allied Occupation*, New York, Basic Books, 2009, 656 p.
- Miot, Claire. « Le retrait des tirailleurs sénégalais de la Première Armée française en 1944 : Hérésie stratégique, bricolage politique ou conservatisme colonial ? », *Vingtième Siècle : Revue d'histoire*, vol. 125, n°1, 2015, p. 77-89.
- Miot, Claire. « Sortir l'armée des ombres, Soldats de l'Empire, combattants de la Libération, armée de la Nation : la Première armée française, du débarquement en Provence à la capitulation allemande (1944-1945) », thèse de Ph.D., École Normale Supérieure de Cachan, 2016, 934p.
- Mourre, Martin. *Thiaroye 1944 : histoire et mémoire d'un massacre colonial*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, 239 p.
- Oger, Claire. « De l'esprit de corps au corps du texte : cohésion militaire et dissolution journalistique » *Langage et société*, vol. 94, n°4, 2000, p. 9-43.
- Orwin, Ethan M. « Of Couscous and Control: The Bureau of Muslim Soldier Affairs and the Crisis of French Colonialism », *The Historian*, vol. 70, n°2, 2008, p. 263-284.
- Osborne, Milton E. *From Conviction to Anxiety: The French Self-image in Vietnam*, Bedford Park, Flinders University of South Australia, School of Social Sciences, 1976, p. 27.
- Pratt, Mary Louise. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres/ New York, Routledge, 2008, 296 p.
- Revel, Jacques. « Microstoria », dans Christian Delacroix *et al.*, dir., *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, p. 529-534.
- Roberts, Mary Louise. *What Soldiers Do: Sex and the American GI in World War II France*, Chicago, University of Chicago Press, 2014, 351 p.
- Rose, John Holland *et al.*, dir. *Cambridge History of the British Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1929-1959, 8 vol.
- Ruscio, Alain. « L'opinion française et la guerre d'Indochine (1945-1954) : Sondages et témoignages », *Vingtième Siècle*, n°29, janvier-mars 1991, p. 35-46.

- Said, Edward. *Orientalism*, New York, Vintage Books, 2003 [1978], 394 p.
- Sinha, Mrinalini. *Specters of Mother India: The Global Restructuring of an Empire*, Durham, Duke University Press, 2006, 366 p.
- Stoler, Ann Laura, *La chair de l'empire : savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013 [2002], p. 22.
- Stoler, Ann Laura. *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*, Princeton/ Oxford, Princeton University Press, 2009, 314 p.
- Taraud, Christelle. *La prostitution coloniale : Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2003, 495 p.
- Texier, Nicolas. « « L'ennemi intérieur » : l'armée et le Parti communiste français de la Libération aux débuts de la guerre froide », *Revue historique des armées*, n°269, 2012, p. 46-62.
- Vann, Michael G. « Of *Le Cafard* and Other Tropical Threats: Disease and White Colonial Culture in Indochina », dans Kathryn Robson et Jennifer Yee, dir., *France and "Indochina": Cultural Representations*, Lanham, Lexington Books, 2005, p. 95-106.
- Verhaeghe, Jean. *Le 4e R.T.M. : Histoire d'un régiment de tirailleurs marocains*, Vincennes, Service Historique de l'Armée de terre, 1989, 229 p.
- Wyrzten, Jonathan. *Making Morocco: Colonial Intervention and the Politics of Identity*, Ithaca/ Londres, Cornell University Press, 2018, 334 p.
- Zehfuss, Nicole M. « From Stereotype to Individual: World War I Experiences with "Tirailleurs sénégalais" », *French Colonial History*, vol. 6, 2005, p. 137-157.